Edouard Brasey

L'énigme de l'Atlantide

A la recherche de nos origines perdues dans un cataclysme planétaire

L'ENIGME
DE L'ATLANTIDE

EDOUARD BRASEY

L'ENIGME DE L'ATLANTIDE

A la recherche de nos origines perdues dans un cataclysme planétaire

EDITIONS FRANCE LOISIRS

Édition du Club France Loisirs
avec l'autorisation des Éditions Pygmalion/Gérard Watelet

Éditions France Loisirs
123, boulevard de Grenelle, Paris
www.franceloisirs.com

ISBN 2-7441-4479-7

« Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. »

Paul VALÉRY, conférence sur
« La Crise de l'esprit », 1919.

« Un jour viendra, dans la vieillesse du monde,
« Où l'océan libérera ce qu'il enserre,
« Et une terre apparaîtra dans toute sa gloire.
« L'océan découvrira des continents nouveaux
« Et Thulé ne marquera plus l'extrémité du monde. »

SÉNÈQUE, *Médée*.

INTRODUCTION

A la recherche des mondes perdus

Le monde fut créé le 22 octobre 4004 avant J.-C. à vingt heures précises. Le premier homme, Adam, vit le jour dès le lendemain matin, le 23 octobre à neuf heures, heure de Greenwich. C'est du moins ce qu'affirmèrent deux érudits du XVIIe siècle, les docteurs James Ussher, archevêque d'Armagh, en Irlande, et John Lightfoot, recteur de l'université de Cambridge, en s'appuyant sur de savants calculs établis à partir de la généalogie des différents personnages de la Bible.

Ces théories naïves font aujourd'hui sourire. Grâce aux récentes découvertes de l'ethnologie et de l'archéologie, nous savons que l'homme est apparu sur terre voici près de trois millions d'an-

nées. Quant au big-bang à l'origine de l'univers actuel, il serait survenu il y a treize milliards d'années. Nous sommes loin des calculs fantaisistes de nos experts bibliques...

L'homme est plus ancien qu'on ne le croit. Mais de quel homme parle-t-on ? S'agit-il de l'homme dit « préhistorique », ce vague cousin du singe, vêtu de peaux de bêtes et armé d'une massue, tel que nous le décrivent encore certains manuels scolaires ? L'homme civilisé, en effet, ne fait son apparition officielle dans les livres d'Histoire qu'entre le IVe et le IIe millénaire avant J.-C., avec l'Ancienne Mésopotamie, les Sumériens, l'Egypte pharaonique, le royaume d'Elam (l'Iran actuel) et Babylone. Avant cela, on ignore tout ou presque de la culture humaine. Pourquoi ? Parce qu'au début du IVe millénaire avant J.-C., c'est-à-dire voici environ six mille ans, s'est produit un cataclysme universel qui a détruit toutes traces des civilisations antérieures. Il s'agit du fameux déluge que rapporte la Bible, dont l'écho se retrouve dans la plupart des mythologies de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Cela signifie-t-il qu'au-delà du IVe millénaire avant J.-C., les civilisations n'existaient pas ? L'homme des anciens temps était-il un primate dépourvu d'intelligence ou, au mieux, un primitif

vivant sous une hutte, se nourrissant de chasse et de pêche et adorant des idoles de pierre ou de bois ?

Depuis des millénaires, une tradition bien établie fait allusion à des civilisations infiniment plus anciennes que celles de Sumer, de Babylone ou de l'Egypte ancienne. Non pas des sociétés primitives, mais des civilisations hautement évoluées, dont les arts, les sciences et les technologies étaient en tous points supérieurs à ceux que nous connaissons aujourd'hui. Des civilisations oubliées, remontant bien au-delà du déluge, et dont nous serions les lointains héritiers. Des mondes perdus où auraient vécu des êtres exceptionnels, à côté desquels l'homme contemporain fait médiocre figure. Des mondes mythiques, associés à des continents engloutis, et dont les noms sont synonymes de légendes : l'Atlantide, Mu, la Lémurie, Thulé, Hyperborée...

Des légendes ? Oui, ces mondes perdus sont le plus souvent considérés comme des légendes, des fables, des utopies. Pourtant...

Pourtant, des découvertes et des expéditions scientifiques récentes semblent accréditer l'existence de ces mondes perdus. L'Atlantide, Mu et Thulé ont bel et bien existé, voici douze mille ans, vingt mille ans, quarante mille ans !

Ces civilisations lointaines étaient d'une richesse inconcevable de nos jours. Elles vivaient en perma-

nence dans l'abondance, la sagesse et la spiritualité, gouvernées par des rois stables, appartenant à des dynasties millénaires. Elles incarnaient un modèle de société idéale, un Age d'Or révolu depuis longtemps. Une ère heureuse où l'humanité vivait en symbiose avec le monde et avec Dieu. Une sorte de Paradis terrestre peuplé de géants, de héros et d'êtres divins dont on trouve mention dans la Genèse : « Lorsque les hommes commencèrent d'être nombreux sur la face de la terre et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu trouvèrent que les filles des hommes leur convenaient et ils prirent pour femmes toutes celles qu'il leur plut. [...] Les Néphilim étaient sur la terre en ces jours-là (et aussi dans la suite) quand les fils de Dieu s'unissaient aux filles des hommes et qu'elles leur donnaient des enfants ; ce sont les héros du temps jadis, ces hommes fameux » (Gen., 6, 1-4).

Ces Néphilim étaient des géants nés de l'union entre des anges (les « fils de Dieu ») et des mortelles. Selon le Livre d'Hénoch, ils pouvaient mesurer entre trois cents et trois mille coudées, soit de cent cinquante mètres à un kilomètre et demi de haut !

S'ils étaient si puissants et si évolués, pourquoi ces « hommes fameux » ont-ils disparu de la surface de la terre ? Ont-ils péché par excès d'orgueil ?

Ont-ils cherché à conquérir de force l'immortalité réservée à Dieu, encourant ainsi la vengeance de ce dernier? La Genèse précise à ce sujet : « Yahvé dit : "Mon esprit ne demeurera pas dans l'homme, puisqu'il est chair; sa vie ne sera que de cent vingt ans" » (Gen., 6, 3). Et plus loin : « Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur. Et Yahvé dit : "Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés – depuis l'homme, jusqu'aux bestiaux, aux bestioles et aux oiseaux du ciel –, car je me repens de les avoir faits" » (Gen., 6, 6-7).

Dans le récit biblique, cette humanité première, sublime mais infidèle à Dieu, n'a pas totalement disparu, puisque Noé et sa descendance ont échappé au déluge. De même, les sociétés antédiluviennes n'ont pas entièrement péri dans ce naufrage universel. Différentes légendes rapportent que, à l'instar de Noé, des survivants atlantes ou hyperboréens sont parvenus à échapper aux différents cataclysmes qui ont bouleversé la planète depuis l'origine, pour émigrer sur d'autres continents mieux préservés.

Car il n'y aurait pas eu un, mais plusieurs déluges. Si celui dont parle la Bible se situe autour de quatre mille ans avant J.-C., un précédent cataclysme aurait englouti l'Atlantide six mille ans plus tôt,

accompagné d'un déplacement du pôle magnétique de la Terre de l'ordre de cinq degrés. Un autre encore aurait précédé, vingt-cinq mille ans avant J.-C., provoquant un premier exode des Atlantes en pleine ère glaciaire et, peut-être, l'engloutissement du continent lémurien que les légendes situent à l'opposé de l'Atlantide, au milieu de l'océan Pacifique. Au-delà de ces dates, on plonge dans l'abîme du temps. Le troisième continent perdu, Mu, remonte à plus de vingt-cinq mille ans avant J.-C. Le plus ancien, Hyperborée, date de quarante mille ans avant J.-C.

Comment aborder aujourd'hui ces mondes lointains, dont aucun vestige ne subsiste pour alimenter les recherches des archéologues ? Est-il bien raisonnable de s'intéresser à des civilisations disparues depuis des millénaires, alors que la nôtre paraît elle-même bien chancelante ?

Justement, oui. Nous savons, depuis Valéry, que les civilisations, comme les hommes, sont mortelles, et que les empires les mieux enracinés se sont effondrés en quelques semaines, en quelques jours, en quelques heures. Le déluge de Noé a été de quarante jours. Celui de l'Atlantide n'aurait duré qu'un jour et une nuit. Aujourd'hui, avec la menace atomique, le monde pourrait périr en une seconde. C'est parce que nos sociétés contempo-

raines sont en crise – une crise qui n'a rien d'anormal, et que les traditions anciennes expliquent et annoncent – qu'il est urgent de remonter le temps, jusqu'à l'aube de l'humanité. C'est parce que nous nous trouvons, tous, en danger de mort – qu'il s'agisse des risques de guerre, d'épidémies, de pollution, de violence ou de désespoir –, que nous devons chercher à comprendre comment et pourquoi d'autres civilisations, avant nous, vécurent et moururent. C'est parce que nous sommes mortels que nous avons le devoir de nous souvenir de l'éternité qui fut la nôtre, il y a bien longtemps. C'est parce que nous nous sentons pauvres et misérables, pollués, stressés et frustrés dans nos vies étriquées d'*Homo sapiens* de la fin du XXe siècle, que nous avons besoin de plonger au fond de notre mémoire ancestrale, de notre mémoire d'étoile, pour y accomplir une salutaire cure de jouvence.

Car nous n'avons pas toujours été ce que nous sommes. Nous ne descendons pas du singe, n'en déplaise à Darwin, mais de ces « hommes fameux » dont parle la Genèse. Nous sommes les enfants des Atlantes et des Hyperboréens. Nous sommes les fils des géants, des héros et des dieux qui, jadis, vécurent sur cette terre. Et il ne tient qu'à nous de redevenir ce que nous fûmes, et que nous n'avons jamais cessé d'être, tout au fond de notre cœur. A

défaut, un prochain déluge viendra une nouvelle fois balayer de la terre nos existences émoussées et nos sociétés percluses.

Nul besoin d'être grand clerc pour prophétiser de grands malheurs à venir, cataclysmes, inondations, tremblements de terre, guerres, maladies. Ces fléaux ne sont que les justes réponses de la nature aux agressions répétées que nous lui faisons subir depuis si longtemps. Les civilisations, pas plus que les hommes, ne meurent par hasard. Leur fin est inscrite dans leurs gènes. Tout est écrit d'avance. La fin de l'Atlantide comme la fin du monde dans lequel nous vivons. Mais la mort des mondes, pas plus que celle des hommes, n'est éternelle. La mort n'est qu'un processus de purification et de renouvellement de ce qui, à trop vouloir durer, s'use. La mort est un bain de jouvence, une amorce de renaissance. Même si nous mourons tous, une partie de nous-mêmes ne mourra jamais, pas plus que n'est mort l'esprit des anciens Atlantes, des Lémuriens ou des Hyperboréens.

C'est de ce constat qu'est née l'idée de cette collection consacrée aux *Mystères des Mondes perdus*. Dans ce premier volume, nous partirons à la recherche de l'Atlantide, le continent immergé dont parle Platon dans ses derniers Dialogues. D'autres suivront, dans lesquels nous explorerons

d'autres civilisations oubliées, d'autres univers lointains dont nous conservons la nostalgie dans notre mémoire collective. A mi-chemin entre l'Histoire et la légende, nous tenterons de faire revivre ces époques reculées, et surtout d'en dégager le sens secret. Un sens qui ne pourra que nous éclairer sur le sens de notre monde actuel, sur le sens de notre propre vie.

1

Les aventuriers de l'Atlantide perdue

Des recherches sous haute surveillance
L'Atlantide est partout et elle n'est nulle part
L'Atlantide, une affaire non classée

Des recherches sous haute surveillance

L'Atlantide ! Ce seul nom évoque la magie et le mystère de l'un des mythes les plus anciens de l'humanité. L'Atlantide, ce continent fabuleux dont de nombreuses légendes conservent la trace, aurait abrité l'une des civilisations les plus prestigieuses qu'ait jamais connues l'humanité. Les Atlantes formaient un peuple en tous points supérieur à nous, tant au plan du savoir que de la politique ou

des arts, mais, à l'instar des Néphilim de la Genèse, ils péchèrent par excès de vanité. Furent-ils les acteurs de leur propre fin ou les victimes de la vengeance des dieux jaloux ? Toujours est-il que, selon la légende, l'Atlantide fut à jamais détruite par un cataclysme naturel – déluge ou tremblement de terre, sans doute les deux – voici quelque douze mille ans. Depuis tout ce temps, cette terre mythique repose quelque part au fond des océans.

Jusqu'à présent la communauté scientifique, dans sa grande majorité, a nié toute réalité à l'île fabuleuse. Pourtant, depuis un siècle, les recherches scientifiques destinées à explorer les sites supposés de l'Atlantide se sont multipliées. Les expéditions du docteur Valentine dans l'archipel des Bahamas ont permis de découvrir, au fond de l'océan Atlantique, des ruines, des routes immergées et même des pyramides ! Quant au célèbre médium Edgar Cayce, il avait prédit avant-guerre que l'Atlantide réapparaîtrait en 1968, l'année même où le docteur Valentine, accompagné du plongeur français Jacques Mayol, découvrit le Mur immergé de Bimini, dans l'archipel des Bahamas – sur le site même qu'avait prévu Cayce trente ans plus tôt. Ce même site est inclus dans le fameux Triangle des Bermudes, associé à d'étranges manifestations électromagnétiques, des dérèglements du temps et de l'espace et, égale-

ment, à des disparitions d'avions et de navires, qui auraient ainsi rejoint sous les eaux le continent englouti dont la force d'attraction demeure intense, même après cent vingt siècles ! Quant au commandant Cousteau, il est parti lui aussi à la recherche de l'Atlantide qu'il a cru découvrir en mer Egée, entre la Crète et l'île volcanique de Santorin, ravagée elle aussi par un cataclysme entre 1500 et 1700 avant J.-C., ce qui mit fin à la civilisation minoenne.

Depuis, d'autres expéditions ont été conduites, mais malgré les fabuleuses découvertes rapportées par les chercheurs, la communauté scientifique officielle continue de nier l'existence du continent perdu. Pourquoi ? En vérité, une telle révélation remettrait en question les fondements mêmes de la science actuelle et de la plupart de nos idées concernant le monde et ses origines. On comprend que de nombreux savants hésitent à descendre de leur chaire pour plonger dans les eaux antédiluviennes de l'Atlantique, de la Méditerranée ou de la mer Egée. Ajoutons à cela l'emplacement hautement stratégique, en termes militaires notamment, des sites associés à l'ancienne légende. Coincés entre Cuba et les côtes américaines, les sites immergés découverts par Valentine et Mayol ne sont pas toujours d'un accès aisé, sans compter les investissements financiers nécessaires...

D'autres recherches ont été effectuées dans d'autres parties du monde, sur les traces de l'Atlantide, donnant à cette quête une dimension collective – et urgente ! Jamais on ne s'est autant intéressé qu'aujourd'hui à l'île-continent décrite par Platon voici vingt-quatre siècles. Et jamais sans doute nous n'avons été plus proches d'elle.

L'Atlantide est partout et elle n'est nulle part

L'une des principales questions touchant à l'existence de l'Atlantide concerne sa localisation. Platon, l'un des premiers à parler de l'île engloutie, dans ses Dialogues tardifs du *Timée* et du *Critias*, décrit l'Atlantide comme une île-continent, « plus grande que la Libye et l'Asie réunies » – à savoir, à son époque, l'Afrique du Nord et l'Asie Mineure –, qu'il situe dans l'océan Atlantique, « devant ce passage que vous appelez les colonnes d'Hercule » – c'est-à-dire le détroit de Gibraltar. Le peuple des Atlantes, puissant mais brutal, aurait déclaré la guerre aux Athéniens vertueux et raisonnables. Agacé par la prétention et la volonté hégémonique de ces fils de la mer, le dieu Poséidon aurait déclenché le déluge qui mit

fin à la fois au conflit et au règne injuste des rois atlantes.

Francis Bacon, dans *La Nouvelle Atlantide*, imagina que l'île fabuleuse n'était autre que le continent américain. En 1665, le jésuite Kircher, dans son ouvrage intitulé *Le Monde souterrain*, publia une carte de l'océan Atlantique sur laquelle l'Atlantide était dessinée entre l'Afrique et l'Amérique, englobant les Canaries et les Açores. La théorie selon laquelle les archipels de l'Atlantique représentent les derniers vestiges du continent atlante fut également défendue par Tournefort et Buffon, ainsi que par Cadet dans ses *Mémoires sur les jaspes et autres pierres précieuses de l'île de Corse* (1785), et par Bory de Saint-Vincent dans son *Essai sur les îles fortunées et l'antique Atlantide* (1803).

Mais d'autres chercheurs, après s'être penchés sur l'énigme du continent perdu, suggérèrent un lieu différent. En 1675, le Suédois Olaüs Rudbeck affirma que l'Atlantide ne s'était jamais trouvée ailleurs qu'en Suède, tandis que dix ans plus tard l'Allemand Bock protestait que l'Atlantide n'avait existé qu'en Afrique. Frobenius l'imagina au Nigeria, Borchart en Tunisie et Wirth en Islande. En 1779, l'astronome français Jean-Sylvain Bailly publia des *Lettres sur l'Atlantide* dans lesquelles il

suggérait que le continent perdu se trouvait au Spitzberg. Delisle de Sales affirma en revanche que l'île de Platon s'étendait dans le Caucase, tandis qu'en 1761 Olivier de Marseille, Eurenius et Bär la situaient en Palestine. En 1819, Latreille voulut voir l'île fabuleuse dans l'archipel de la mer Egée. En 1920, l'écrivain Pierre Benoit remporta le Grand Prix de l'Académie française avec une *Atlantide* romancée qu'il avait établie dans le désert du Tibesti. On a également évoqué le chott El-Djerid en Tunisie, Tanger, Cadix, les Canaries, l'île de Santorin, la Crète, la Grande-Bretagne, Bimini ou l'Indonésie. L'Atlantide est partout et elle n'est nulle part !

L'ATLANTIDE, UNE AFFAIRE NON CLASSÉE

Dans ces conditions, comment pourrions-nous prétendre résoudre l'énigme de l'Atlantide ? Nous nous trouvons dans la situation d'un détective chargé de mener l'enquête à propos d'un crime dans lequel on ignore l'identité de la victime, son âge et l'emplacement où a été enfoui son corps, sans parler du mobile et du meurtrier, qui demeurent inconnus. Dans une telle affaire, on imagine bien

que notre détective aura la tentation de classer l'affaire. Tant pis pour les quelques plaignants qui continueront en vain d'exiger réparation pour un crime commis voici plus de douze mille ans – mais à quel titre s'expriment ces plaignants, et quel est leur lien de famille avec la victime ; en un mot : est-il possible qu'il existe, aujourd'hui, des descendants des anciens Atlantes ?

Or le dossier de l'Atlantide appartient depuis toujours au service des affaires non classées. Si nous désirons apporter quelque lumière sur le sort inconnu de l'île engloutie, il nous faudra nous inspirer des méthodes d'investigation des détectives les plus perspicaces – de Sherlock Holmes à Fox Mulder. En fins limiers de l'archéologie mystérieuse, nous devrons partir à la chasse aux indices – car, en l'absence de preuves indubitables, les moindres signes et les plus infimes traces nous seront du plus grand secours. Aventuriers de l'Atlantide perdue, nous avancerons pas à pas dans une enquête mi-fantastique mi-policière qui nous conduira aux quatre coins du globe et plusieurs milliers d'années en arrière.

Mais attention : il s'agit d'un chemin piégé de toutes parts, où certains se sont égarés avant nous. On a calculé qu'en vingt-cinq siècles, vingt-cinq mille volumes ont été consacrés au thème de l'At-

lantide ! Depuis Platon, l'île engloutie a suscité bien des théories et surtout bien des folies, et nous devrons nous préserver des fantasmes brumeux élaborés depuis des siècles par de faux prophètes et des amateurs d'ésotérisme de bas étage. Mais il nous faudra également nous garder des scientifiques à œillères et des archéologues à courte vue pour lesquels il n'est point de salut hors des dogmes universitaires et des savoirs académiques. Ni illuminés éperdus ni rationalistes à tout crin, nous ne chercherons ni à croire à tout prix à l'existence de l'Atlantide, ni à tout nier en bloc, mais à ouvrir des pistes, suggérer des hypothèses, bâtir des ébauches de scénarios pour tenter de faire revivre le continent disparu. Et si les dieux nous sont favorables, notre enquête policière se transformera peut-être en quête – quête de notre mémoire immortelle immergée au fond de l'océan d'oubli ; quête de notre vérité profonde ; quête de nous-mêmes.

2

Le témoignage de Platon

Ce qu'a dit à Solon
le vieux prêtre du temple de Saïs
L'île de Poséidon et de Clito
Le paradis atlante
La religion atlante
La violation du sanctuaire de Clito
La chute des hommes divins

Pour aborder l'enquête destinée à résoudre l'énigme de l'Atlantide, il nous faut évidemment commencer par entendre le témoin principal à l'origine de toute cette affaire : Platon. Le philosophe grec est en effet le premier chroniqueur avéré de l'Atlantide, au point qu'on a pu dire qu'il était le

seul, et que l'île disparue n'était en réalité qu'une pure invention de sa part. Nous discuterons plus loin cette question essentielle, puisqu'elle touche à l'authenticité du témoignage platonicien mais, dans un premier temps, nous écouterons avec soin le contenu de ce témoignage, tel qu'on le trouve dans les Dialogues du *Timée* et du *Critias*, rédigés au IVe siècle avant notre ère.

Ce qu'a dit à Solon le vieux prêtre du temple de Saïs

Dans le *Timée*, Critias, oncle de Platon, s'adressant à Socrate, Timée et Hermocrate, raconte l'histoire de l'Atlantide telle qu'elle lui fut narrée par son bisaïeul, Dropidès, qui lui-même la tenait d'écrits que lui avait laissés Solon, le grand législateur d'Athènes, au retour d'un voyage en Egypte qu'il aurait entrepris entre 571 et 561. Là, dans la ville de Saïs, située dans le delta du Nil, dont les habitants honoraient une divinité dont le nom égyptien était Neith et le nom grec Athéna, Solon aurait eu l'occasion de s'entretenir avec les prêtres du temple. L'un de ces vieux prêtres égyptiens, gardien d'une mémoire ancienne qui échappait aux Grecs, prit à partie Solon lors d'un débat relatif à

l'ancienneté des traditions historiques et à l'origine du monde : « Solon ! Solon ! Vous autres Grecs, vous serez toujours des enfants ! [...] Vous êtes jeunes par les âmes, car vous ne possédez aucune antique tradition, aucune connaissance blanchie par le temps[1]. »

Le vieux prêtre explique alors que « mille destructions d'hommes ont eu lieu de mille manières, et auront lieu, les plus grandes par le feu et les moindres par une infinité d'autres causes », car « de grandes révolutions s'accomplissent dans l'espace qui environne la Terre et dans le ciel et, à de longs intervalles, les objets qui couvrent le globe disparaissent dans un vaste incendie ». Ainsi, les Grecs – tout comme les Hébreux – ne font « mention que d'un seul déluge, bien qu'il eût été précédé de plusieurs ». De même, ils ignorent tout du passé ancien, « d'il y a neuf mille ans » – soit neuf mille cinq cents ans avant notre ère –, époque au cours de laquelle « Athènes détruisit une puissante armée qui, partie de l'océan Atlantique, envahissait insolemment et l'Europe et l'Asie. Car, alors, on pouvait traverser cet océan. Il s'y trouvait en effet une île, située en face du détroit que vous appelez

1. Platon, *Timée*, traduit du grec par Anne Dacier, in Olivier Boura, *Les Atlantides, généalogie d'un mythe*, Arléa, 1993.

dans votre langue les Colonnes d'Hercule. Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie réunies ; les navigateurs passaient de là sur les autres îles, et de celles-ci sur le continent qui borde cette mer vraiment digne de ce nom. Car pour tout ce qui est en deçà du détroit dont nous avons parlé, cela ressemble à un port dont l'entrée est étroite, tandis que le reste est une véritable mer, de même que la terre qui l'entoure a tous les titres à être appelée continent[1] ».

Arrêtons-nous un instant sur ce passage : mille ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, le vieux prêtre égyptien semble tenir pour acquis qu'au-delà de l'océan Atlantique, « cette mer vraiment digne de ce nom », existe un autre continent que l'Europe. Si l'on exclut l'hypothèse d'un heureux hasard ou d'une invention prophétique de Platon, il faut bien admettre que les anciens Egyptiens connaissaient l'existence du Nouveau Monde. D'ailleurs, ainsi que nous le verrons plus loin, on trouve des pyramides à la fois en Egypte et en Amérique du Sud, dont certaines sont bâties selon les mêmes proportions. Un hasard de plus ? Ou bien une preuve de l'authenticité du récit fourni par le vieux prêtre ? Ce dernier poursuit :

1. *Ibid.*

« Or, dans cette île Atlantide, des rois avaient formé une grande et merveilleuse puissance qui dominait l'île entière, beaucoup d'autres îles, et même plusieurs parties du continent. De plus, dans nos contrées, en deçà du détroit, ils étaient maîtres de la Libye jusqu'à l'Egypte, et de l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie[1]. »

Ce passage est également troublant. La plupart des atlantologues pensent en effet que l'Atlantide possédait des colonies réparties sur d'autres îles ainsi que dans l'Ancien et le Nouveau Monde, notamment au Pérou, en Colombie, au Brésil, en Egypte, en Crète, en Grande-Bretagne, dans le sud-ouest de la France, en Espagne et en Afrique occidentale. Des colonies qui, aujourd'hui encore, partagent certaines caractéristiques, comme les constructions mégalithiques, le culte du taureau sacré ou les mythes du déluge. Encore un hasard ?

Aux dires du vieux prêtre, la civilisation atlante était donc extrêmement puissante. Si puissante qu'elle ne sut pas résister aux tentations hégémoniques : « Eh bien, cette vaste puissance, réunissant toutes ses forces, entreprit un jour d'asservir d'un seul coup notre pays, le vôtre, et tous les

1. *Ibid.*

peuples situés de ce côté du détroit[1]. » L'Atlantide partit donc en guerre contre l'Ancien Continent, mais les Grecs surent résister à cet assaut. « Mais, dans les temps qui suivirent, eurent lieu de grands tremblements de terre, des inondations et, en un seul jour, en une seule nuit fatale, tout ce qu'il y avait de guerriers chez vous fut englouti à la fois dans la terre entrouverte, et l'île Atlantide disparut sous la mer. C'est pourquoi aujourd'hui encore on ne peut ni parcourir ni explorer cette mer, la navigation trouvant un insurmontable obstacle dans la quantité de vase que l'île a déposée en s'abîmant[2]... »

Ces nouvelles précisions sont elles aussi en accord avec la réalité géographique d'aujourd'hui. La mer des Sargasses, où certains aiment à situer le continent disparu, possède un fond vaseux envahi par les algues et les planctons. Quant à la portion d'océan Atlantique incluse dans le Triangle des Bermudes, elle est depuis toujours le lieu d'étranges phénomènes qui rendent dangereuse toute navigation maritime ou aérienne. Les boussoles s'affolent, les instruments se dérèglent, les avions disparaissent comme par enchantement, les

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

navires se vident de leurs occupants et vont à la dérive, tels des vaisseaux fantômes... Là encore, s'agit-il uniquement de légendes ?

L'ÎLE DE POSÉIDON ET DE CLITO

Dans le dialogue suivant, le *Critias*, Platon revient sur les origines fabuleuses de l'Atlantide. En ces temps heureux et reculés, que Critias situe neuf mille ans avant lui, l'Atlantide fut placée sous la domination du dieu de la mer Poséidon, tandis que la Grèce se trouvait sous la juridiction d'Athéna et d'Héphaïstos : « C'est ainsi que Poséidon, ayant reçu en partage l'île Atlantide, plaça des enfants qu'il avait eus d'une mortelle dans une partie de cette île. C'était, non loin de la mer, une plaine située au milieu de l'île ; la plus belle, assure-t-on, et la plus fertile de toutes. A cinquante stades[1] environ de cette plaine, toujours au milieu de l'île, était une montagne très peu élevée. Là habitait un de ces hommes qui, à l'origine des choses, naquirent de la terre : Evenor, avec sa femme Leucippe. Ils engendrèrent une fille unique, Clito. Elle était nubile lorsque son

1. Un stade : 117,6 mètres.

père et sa mère moururent ; et Poséidon, épris, l'épousa[1]. »

Comme dans la plupart des récits mythologiques – y compris la Bible, avec la Genèse ou le Livre d'Hénoch, dans lequel les « fils de Dieu » s'unissent aux « filles des hommes » – l'humanité première découle toujours d'une union entre un dieu et une mortelle. Dans un premier temps, cette « humanité divine » demeure fidèle au dieu, tant que ce dernier parvient à la préserver de la Chute et de l'entropie. Dans la Genèse, Yahvé place Adam et Eve dans le jardin d'Eden. Poséidon, lui, entreprend de grands travaux pour isoler sa chère Clito des menaces extérieures : « Poséidon fortifia la colline où elle demeurait en l'isolant tout autour ; il fit des enceintes de mer et de terre alternativement, les unes petites, les autres grandes, deux de terre et trois de mer, et les arrondit, au centre de l'île, de manière que toutes les parties s'en trouvaient à une égale distance. Il la rendit par là inaccessible, car ni les navires, ni l'art de les conduire n'étaient alors connus[2]. »

A présent qu'il a construit ses défenses, Poséidon peut aménager le nid de son épousée : « Dieu qu'il

1. Platon, *Critias*, in Olivier Boura, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

était, il lui fut facile d'orner et d'embellir l'île nouvelle, qu'il avait formée au milieu de l'autre, en faisant jaillir de son sol deux sources, l'une chaude, l'autre froide, et en faisant produire à la terre des aliments variés, une abondante nourriture. Il eut successivement de Clito cinq couples d'enfants mâles qu'il éleva. Il divisa l'île Atlantide tout entière en dix parties. Il donna à l'aîné du premier couple la demeure de sa mère, avec toute la campagne environnante, la plus vaste et la plus riche du pays, et l'établit roi sur tous ses frères. De ceux-ci, il fit également des chefs, et donna à chacun d'eux un grand nombre d'hommes et une grande étendue de territoire à gouverner[1]. »

Après avoir détaillé les attributions de chacun des autres enfants de Poséidon, Critias poursuit : « Ces fils de Poséidon et leurs descendants habitèrent le pays pendant de longues générations ; ils soumirent dans ces mers un grand nombre d'autres îles et étendirent leur domination par-delà, comme nous l'avons dit, jusqu'à l'Egypte et la Tyrrhénie. La postérité d'Atlas demeura toujours en honneur ; le plus âgé était roi, et transmettait son autorité au plus âgé de ses fils, de sorte qu'ils conservèrent la royauté dans la famille pendant de longues années.

1. *Ibid.*

Telle était l'immensité des richesses dont ils étaient possesseurs qu'aucune maison royale n'en a jamais possédé et n'en possédera jamais davantage. Tout ce que la ville et les autres pays pouvaient offrir, ils l'avaient à leur disposition[1]. »

LE PARADIS ATLANTE

L'Atlantide de Platon est donc un véritable paradis terrestre, d'une richesse et d'une beauté sans pareilles, dont l'harmonie est préservée par une organisation stable, voulue par les dieux : une royauté, ou plus exactement une fédération monarchique, se transmettant par les aînés descendants d'Atlas, le premier-né de Poséidon.

Ce paradis connaît l'abondance : tout ce dont l'homme peut rêver s'y trouve à profusion, y compris le métal fabuleux dont le secret s'est perdu à jamais : l'orichalque. « Bien des choses étaient importées du dehors, grâce à leur puissance; mais l'île produisait la plupart de celles qui sont nécessaires à la vie; et d'abord les métaux, soit solides, soit fusibles, et celui-là même dont nous n'avons plus que le nom, mais qui était une réalité, et qu'on

1. *Ibid.*

extrayait de mille endroits de l'île, l'orichalque, alors le plus précieux des métaux après l'or[1]. »

On a longtemps prétendu que l'orichalque, ou « cuivre des montagnes », n'existait pas ; que ce métal mystérieux aux reflets rouges n'était qu'une invention de plus de Platon. Pourtant, en mai 1973, le professeur Charles Rivollier découvrit, dans une grotte en cours de fouilles située à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Fez, au Maroc, deux réglettes d'un métal inconnu. Ces pièces étaient enfouies par trois mètres de profondeur depuis l'époque chalcolithique, c'est-à-dire vingt-cinq siècles avant notre ère. Elles étaient composées d'un alliage inconnu, de teinte cuivrée avec des reflets d'or, mais pesant plus lourd que le cuivre ordinaire. Ces réglettes, martelées sur trois faces, étaient d'une dureté exceptionnelle et n'avaient pas subi la moindre trace d'oxydation. Ces réglettes étaient-elles d'ultimes vestiges de l'orichalque atlante ?

Paradis des hommes, l'Atlantide était également le paradis des animaux : « Tous les matériaux dont les arts ont besoin, l'île les fournissait en abondance ; et elle nourrissait un grand nombre d'animaux sauvages ou apprivoisés. Les éléphants y étaient en grande quantité. Les animaux y trou-

1. *Ibid.*

vaient tous largement leur pâture, et ceux qui vivent dans les marais, les lacs, les fleuves, et ceux qui habitent les montagnes ou les plaines, et l'éléphant comme les autres, malgré sa grandeur et sa voracité[1]. »

La présence d'éléphants en Atlantide nous donne une idée de l'immensité de son territoire et de la nature de son climat. La flore était également de nature tropicale : « Outre cela, tous les parfums que la terre porte aujourd'hui, en quelque lieu que ce soit, racines, herbes, plantes, sucs distillés par les fleurs ou les fruits, elle les produisait et les entretenait. De plus, les fruits mous et les fruits durs dont nous nous servons pour notre nourriture ; tous ceux dont nous faisons des mets et que nous appelons généralement des légumes ; ces fruits ligneux qui nous fournissent à la fois des breuvages, des aliments, des parfums ; ces fruits à écorce, dont les enfants se font un jouet, et qu'il est si difficile de conserver ; ceux que nous offrons au dessert pour réjouir l'estomac rassasié et fatigué, l'île Atlantide, qui avait autrefois sa place au soleil, produisait toutes ces merveilles, tous ces trésors, et en quantité innombrable[2]. »

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

Comment ne pas reconnaître dans ces « fruits ligneux » qui « fournissent à la fois des breuvages, des aliments, des parfums » les noix de coco qui, comme par hasard, poussent à profusion dans les îles lointaines de l'océan Atlantique, les Antilles, par exemple ? Mais comment à son époque Platon aurait-il pu en avoir connaissance ?

L'architecture atlante était à la mesure de cette nature généreuse. Il y avait de nombreux temples, des jardins, des gymnases, des casernes abritant une armée forte d'un million et deux cent dix mille soldats et même des hippodromes, ainsi que différentes autres constructions, dont certaines « étaient toutes simples » tandis que les autres, « formées de plusieurs espèces de pierre, pour le plaisir des yeux, présentaient tout l'agrément possible ». Les Atlantes « recouvrirent d'airain, en guise d'enduit, le mur de l'enceinte extérieure dans tout son parcours, d'étain la seconde enceinte, et l'acropole elle-même d'orichalque aux reflets de feu[1]. »

A l'intérieur de l'acropole se dressait le palais magnifique des rois d'Atlantide : « Au milieu s'élevait le temple consacré à Clito et à Poséidon, lieu redoutable, entouré d'une muraille d'or, où ils avaient autrefois engendré et mis au jour les dix

1. *Ibid.*

chefs des dynasties royales. C'est là qu'on venait, chaque année, des dix provinces de l'empire, offrir à ces deux divinités les prémices des fruits de la terre[1]. »

Ce temple représentait à lui seul une merveille d'art : « Le temple, réduit à lui-même, avait un stade de longueur, trois plèthres[2] de largeur et une hauteur proportionnée ; il y avait dans son aspect quelque chose de barbare. Tout l'extérieur en était revêtu d'argent, sauf les extrémités qui étaient d'or. Au-dedans, la voûte, tout entière en ivoire, était ornée d'or, d'argent et d'orichalque. Les murs, les colonnes, les pavés étaient recouverts d'ivoire. On voyait des statues d'or, et, singulièrement, le dieu, debout sur son char, conduisant six coursiers ailés, et si grand que sa tête touchait la voûte du temple, avec tout autour de lui cent néréides assises sur des dauphins. [...] Un grand nombre d'autres statues, offertes par des particuliers, s'ajoutait à celles-là. Tout autour du temple, à l'extérieur, se dressaient les statues d'or de toutes les reines et de tous les rois, et des particuliers de la ville ou des pays étrangers réduits à l'obéissance. Par la grandeur et par le travail, l'autel était à l'unisson de ces merveilles, et

1. *Ibid.*
2. Un plèthre : 29,6 mètres.

le palais des rois tout entier était tel qu'il convenait à l'étendue de l'empire, tel qu'il convenait aux ornements du temple[1]. »

Poséidon étant le dieu de la mer et des océans, il était naturel que l'eau fût en Atlantide un élément privilégié : « Deux sources, l'une froide, l'autre chaude, abondantes et intarissables, par l'agrément et la vertu de leurs eaux, offraient admirablement satisfaction à tous les besoins ; on trouvait, aux environs des maisons, des arbres qui aiment l'humidité ; des bassins, les uns à ciel ouvert, les autres couverts pour les bains chauds de l'hiver : ici, ceux des rois ; là, ceux des particuliers ; ailleurs, ceux des femmes, et d'autres encore pour les chevaux et les bêtes de somme, tous ornés et décorés selon leur destination. L'eau qui sortait de là s'en allait arroser les bois de Poséidon où des arbres d'une grandeur et d'une beauté quasi divines s'élevaient sur un terrain gras et fertile ; elle se rendait ensuite dans les enceintes extérieures par des aqueducs creusés dans la direction des ponts[2]. »

1. *Critias*, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

La religion atlante

Après avoir détaillé l'organisation militaire et politique de l'Atlantide, Critias prend soin de préciser la nature théocratique du gouvernement atlante : « Quant au gouvernement général et aux rapports des rois entre eux, les ordres de Poséidon étaient leur règle. Ces ordres leur avaient été transmis dans la loi souveraine ; les premiers d'entre eux l'avaient gravée sur une colonne d'orichalque élevée, au milieu de l'île, dans le temple de Poséidon[1]. »

Ces lois divines, gravées sur une colonne d'orichalque, avaient donc un caractère de permanence et de continuité. La liberté et le pouvoir des rois d'Atlantide se limitaient à la gestion courante, dans l'obéissance aveugle des décrets divins : « Les dix rois se réunissaient successivement la cinquième année et la sixième, en alternant les nombres pairs et impairs : dans ces assemblées, ils discutaient des intérêts publics, ils recherchaient si quelque infraction à la loi avait été commise, ils portaient des jugements[2]. »

Même leurs jugements étaient soumis à l'approbation divine, dont la clémence et la sagesse étaient

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

sollicitées au moyen de rituels et de sacrifice de taureaux qui rappellent beaucoup ce qui était en usage dans la Crète minoenne, et qui existe encore de nos jours, sous forme profane, dans les jeux tauromachiques de l'Espagne et du Pays Basque – deux régions étroitement associées à l'Atlantide, ainsi que nous le verrons par la suite : « Après qu'on avait lâché des taureaux dans le temple de Poséidon, les dix rois laissés seuls priaient le dieu de choisir la victime qui lui serait agréable, et ils se mettaient à les pourchasser, sans autres armes que des pieux et des cordes. Lorsqu'ils avaient pris un taureau, ils le conduisaient vers la colonne et l'égorgeaient à son sommet, conformément aux prescriptions[1]. »

Le sacrifice animal à mains nues auquel se livraient les rois était un gage de leur dévouement au dieu et du serment de fidélité absolue qui les liait à lui : « Outre les lois, on avait inscrit sur cette colonne un serment redoutable et des imprécations contre quiconque les violerait. Le sacrifice accompli et les membres consacrés suivant ces lois, les rois versaient goutte à goutte du sang de la victime dans une coupe, jetaient le reste dans le feu et purifiaient la colonne. Puisant ensuite dans la coupe

1. *Ibid.*

avec des flacons d'or, répandant une partie de leur contenu dans la flamme, ils juraient de juger selon les lois écrites sur la colonne, de punir quiconque les aurait enfreintes, de les observer désormais de tout leur pouvoir, de ne gouverner eux-mêmes et de n'obéir à celui qui gouvernerait qu'en conformité aux lois de leur père. Après avoir prononcé ces prières et ces promesses pour eux-mêmes et pour leurs descendants, après avoir bu ce qui restait dans les flacons et les avoir déposés dans le temple du dieu, ils se préparaient au repas et aux autres cérémonies nécessaires. Les ombres venues et le feu du sacrifice consumé, après avoir revêtu des robes azurées, parfaitement belles, s'être assis à terre auprès des derniers vestiges du sacrifice, ils rendaient leurs jugements, ou les subissaient si quelqu'un d'entre eux était accusé d'avoir violé les lois. Après avoir rendu leurs jugements, ils les inscrivaient, au retour de la lumière, sur une table d'or qu'ils suspendaient avec les robes aux murs du temple, comme des souvenirs et des avertissements[1]. »

1. *Ibid.*

La violation du sanctuaire de Clito

Cette humanité divine, gouvernée par les descendants d'Atlas, aurait pu vivre éternellement dans cet état de grâce originelle. Mais l'abondance de biens ne rend pas forcément sage, et les Atlantes commirent leur première erreur : celle de modifier l'architecture de l'île tracée par Poséidon. Dans son désir de préserver sa création des invasions et tentations extérieures, le dieu avait eu soin de construire des anneaux concentriques de terre et de mer autour du lieu sacré où résidait Clito – le centre de l'île. Trouvant cet isolement malcommode, les Atlantes décidèrent de bâtir des ponts au-dessus des anneaux de mer, désacralisant ainsi leur sanctuaire et le livrant à la corruption : « Ils commencèrent par jeter des ponts sur les fossés circulaires que la mer emplissait et qui entouraient l'ancienne métropole, mettant ainsi en communication la demeure royale et le reste de l'île. Ce palais, ils l'avaient élevé, dès l'origine, au lieu même habité par le dieu et leurs ancêtres. Les rois, en se le transmettant, ne cessaient d'ajouter de nouveaux embellissements aux anciens ; chacun d'eux faisait tous ses efforts pour laisser loin derrière lui ses prédécesseurs, de sorte qu'on ne pouvait, sans être frappé

d'admiration, contempler tant de grandeur et tant de beauté[1]. »

Outre les ponts, les Atlantes voulurent alors ouvrir le cœur de leur cité au commerce naval : « Ils creusèrent, à partir de la mer, un canal de trois plèthres de largeur, de cent pieds[2] de profondeur, d'une étendue de cinquante stades, et qui aboutissait à l'enceinte extérieure ; ils firent en sorte que les vaisseaux qui viendraient de la mer pussent y entrer comme dans un port, en ménageant une embouchure où les plus grands pouvaient se mouvoir sans peine. Dans les enceintes de terre qui séparaient les enceintes de mer, en face des ponts, ils ouvrirent des tranchées assez larges pour livrer passage à une trirème[3], et unirent leurs bords par des toits, de sorte que les navires les traversaient à couvert. Car les enceintes de terre s'élevaient fort au-dessus du niveau de la mer. La plus grande enceinte, celle qui communiquait directement avec la mer, était large de trois stades, et l'enceinte de terre contiguë avait les mêmes dimensions. Des deux enceintes suivantes, celle de mer était large de deux stades et celle de terre avait les mêmes dimen-

1. *Ibid.*
2. Un pied : 0,296 mètre.
3. Trirème : navire de guerre rapide et léger, à trois rangées de rames superposées.

sions que la précédente. Enfin, l'enceinte qui entourait immédiatement l'île intérieure était large d'un stade seulement. Quant à l'île intérieure elle-même, où s'élevait le palais des rois, son diamètre était de cinq stades. Le pourtour de cette île, les enceintes, le port d'un plèthre de largeur, tout cela fut entouré d'un mur de pierre; ils construisirent des tours et des portes à la tête des ponts et à l'entrée des voûtes sous lesquelles passait la mer. Pour mener à bonne fin ces divers ouvrages, ils taillèrent des pierres tout autour de l'île intérieure et de chaque côté des enceintes, les unes blanches, les autres noires, d'autres rouges. Taillant ainsi çà et là, ils creusèrent à l'intérieur de l'île deux bassins profonds ayant le rocher même pour toiture[1]. »

La description est précise et détaillée, et on aurait envie de s'extasier devant tant de munificences. Le plan de l'Atlantide évoque d'ailleurs fortement le plan de la cité fortifiée de Carthage, fondée par les Phéniciens au XIe siècle et rasée par Scipion Emilien en 146 avant J.-C. Quant aux enceintes blanches, noires et rouges, elles rappellent étrangement les calcaires blancs et les roches volcaniques noires et rouges trouvés au large des Açores, l'un des sites supposés de l'Atlantide.

1. *Critias*, ouvrage cité.

La chute des hommes divins

Mais le ver est dans le fruit, et déjà l'Atlantide se trahit elle-même en voulant s'ouvrir à l'extérieur. Le dieu avait pris soin de protéger le lieu qu'il avait sacralisé au moyen de son offrande féconde. Les anneaux de terre et de mer isolant le centre de l'île de sa périphérie avaient un but de défense mais aussi d'initiation : l'influence de l'Atlantide devait se diffuser du cœur vers les membres, du sanctuaire de Clito vers le reste de l'île puis le vaste monde, de l'intérieur vers l'extérieur, et non l'inverse, au risque de retomber dans le processus fatal de l'involution et de l'entropie. Cela rejoint l'idée platonicienne selon laquelle l'être humain ne saurait prétendre à l'harmonie qu'à la condition de réaliser en lui une juste proportion entre les deux éléments contradictoires de sa nature : l'un mortel et animal, l'autre immortel et divin.

En jetant des ponts, perçant des bras de mer et transformant le centre de l'île en port, les Atlantes ont précipité leur propre chute. Certes, leurs constructions étaient magnifiques, mais à quoi servait toute cette richesse, si l'essentiel n'était pas préservé ? En violant le sanctuaire de Clito aménagé par Poséidon, en le livrant aux assauts des marchands et des marins, les Atlantes profanèrent le

paradis qui leur était échu, encourant ainsi la juste colère du dieu qu'ils avaient trahi : « Pendant plusieurs générations, tant qu'il y eut en eux quelque chose de la nature du dieu dont ils étaient issus, les habitants de l'Atlantide obéirent aux lois qu'ils avaient reçues et honorèrent le principe divin qui faisait leur parenté. Leurs pensées étaient conformes à la vérité et en tout point généreuses; ils se montraient pleins de modération et de sagesse dans toutes les éventualités, comme aussi dans leurs mutuels rapports. C'est pourquoi, regardant avec mépris tout ce qui n'est pas vertu, ils faisaient peu de cas des biens présents et portaient tout naturellement comme un fardeau et l'or, et les richesses, et les avantages de la fortune. Loin de se laisser enivrer par les délices, d'abdiquer le gouvernement d'eux-mêmes entre les mains de la Fortune et de devenir les jouets des passions et de l'erreur, ils savaient comprendre que tous les autres biens s'accroissent en harmonie avec la vertu et que, au contraire, quand on les recherche avec trop de zèle et d'ardeur, ils périssent, et la vertu avec eux. Aussi longtemps que les habitants de l'Atlantide raisonnèrent ainsi et conservèrent la nature divine dont ils participaient, tout leur réussit à souhait, comme nous l'avons déjà dit. Mais quand l'essence divine, par un continuel mélange avec la nature mortelle,

se fut de plus en plus amoindrie, quand l'humanité l'emporta, alors, impuissants à supporter la prospérité présente, ils dégénérèrent. Ceux qui savent voir comprirent qu'ils étaient devenus méchants et qu'ils avaient perdu le plus précieux d'entre les biens ; ceux qui sont hors d'état de voir ce qui rend véritablement la vie heureuse jugèrent qu'ils étaient parvenus au faîte de la vertu et de la félicité dans le temps même qu'ils étaient possédés de la folle passion d'accroître richesses et puissance.

« Alors, donc, le dieu des dieux, Zeus, qui gouverne selon les lois de la justice, dont les regards discernent partout le bien et le mal, apercevant la dépravation d'un peuple naguère si généreux, et voulant le châtier pour le ramener à la vertu et à la sagesse, assembla tous les dieux dans la partie la plus brillante des demeures célestes, au centre de l'univers, d'où l'on contemple tout ce qui participe au devenir, et, les ayant assemblés, il leur dit[1]... »

Ainsi se terminent, au milieu d'une phrase, le récit de Critias et le texte de Platon. Mais, même inachevée, cette histoire porte en elle-même sa morale : l'Atlantide est morte d'avoir oublié son origine divine et de s'être laissée aller à des appétits trop humains. En s'éloignant de sa mission première

1. *Ibid.*

– vivre en harmonie avec les lois divines – elle s'est trahie elle-même. Elle est tombée dans l'oubli de son origine, contraignant ainsi les dieux à la lui rappeler par un châtiment approprié.

Rappelons-nous cette image : c'est en développant des voies de communication profanes avec le monde extérieur, au lieu de privilégier la communication intérieure avec les dieux, que l'Atlantide s'est égarée et est tombée dans l'oubli d'elle-même. Nous-mêmes, en notre fin de siècle ultra-technologique, où la communication horizontale a remplacé la prière verticale, où les marchands sont dans le temple comme jadis les navires au cœur du sanctuaire de Clito, ne sommes-nous pas tombés également dans l'oubli de notre origine et de notre mission terrestre ? Si nous commettons les mêmes erreurs que les anciens Atlantes, comment pouvons-nous retrouver et reconquérir l'Atlantide ? Car l'Atlantide n'est pas uniquement une île engloutie depuis douze mille ans au fond de l'océan. L'Atlantide est avant tout intérieure. Elle est le souvenir, englouti tout au fond de notre mémoire, de notre origine divine.

3

Platon contre Darwin

Les sources de Solon
L'Atlantide : mythe ou réalité historique ?
Le rayonnement de l'Atlantide
Platon contre Darwin

LES SOURCES DE SOLON

Si nous nous intéressons encore de nos jours à l'Atlantide, c'est certainement grâce à Platon. Nul autre que lui n'a plus contribué à populariser ce thème de l'île paradisiaque engloutie par les flots à cause de la faiblesse des hommes. L'Atlantide de Platon est avant tout une belle histoire. Mais cette histoire est-elle authentique ou bien ne correspond-elle qu'à une légende ? A moins qu'elle ne

soit le pur fruit de l'imagination du philosophe grec ?

Cette question fondamentale s'est posée et se pose encore, bien que Platon ait pris soin de faire dire à Critias, dans le *Timée* : « Oyez donc, Socrate, une histoire très singulière, mais absolument vraie, à ce qu'a dit autrefois Solon, le plus sage des sept sages. »

Or, dans la biographie qu'il lui a consacrée, Plutarque confirme que Solon s'est effectivement rendu en Egypte au cours de ses voyages, qui ont duré une dizaine d'années, entre 571 et 561. Il est tout d'abord allé à Saïs et à Héliopolis, où il a rencontré les prêtres du temple de Neith. Puis il est allé à Chypre, à la cour du roi Philokypros, qui en son honneur rebaptisa la ville cypriote Aepaia « Soloi ». On trouve ensuite sa trace chez Crésus, à Sardes, en Lydie, avant son retour à Athènes en 561. Un an plus tard, il fut évincé par Pisistrate. C'est au cours de ses deux dernières années d'existence, en 560 et 559, alors qu'il avait atteint l'âge vénérable de quatre-vingts ans, qu'il rédigea ses souvenirs de voyages et, sans doute, son mémoire sur l'Atlantide.

Quatre siècles après Platon, l'un des plus grands géographes de l'Antiquité, Strabon (58 avant J.-C.-21 après J.-C.) semble accréditer lui aussi les

sources égyptiennes de Solon. Commentant les textes de Posidonius, il écrit : « Nous approuvons ainsi qu'il ait, à l'appui de sa thèse, cité ce que dit Platon de l'Atlantide : que la tradition relative à cette île pourrait bien ne pas être une pure fiction, les prêtres égyptiens qu'interrogeait Solon lui ayant certifié qu'il existait anciennement une île de ce nom, mais qu'elle avait disparu bien qu'elle eût l'étendue d'un continent[1]. »

L'ATLANTIDE : MYTHE OU RÉALITÉ HISTORIQUE ?

Cette filiation historique avérée n'empêcha pas certains commentateurs de remettre en cause la tradition de l'Atlantide. Le premier d'entre eux fut Aristote, qui avait pourtant été le disciple de Platon. Faisant allusion à la brutale interruption qui clôt le dialogue du *Critias*, il écrit : « Lui qui l'a inventée, l'a également détruite. » Mais pourquoi Platon, dont l'importance et le sérieux ne sauraient être contestés, aurait-il inventé pareille fable ?

En 1779, l'Italien Giuseppe Bartoli élabora à ce

1. Strabon, *Géographie*, traduit du grec par Amédée Tardieu, in Olivier Boura, ouvrage cité.

sujet une théorie intéressante dans un ouvrage intitulé *Essai sur l'explication historique que Platon a donnée de sa République et de son Atlantide* : en utilisant la fiction de l'Atlantide, Platon n'aurait rien cherché d'autre qu'à rédiger un pamphlet politique. La guerre opposant l'Atlantide à l'ancienne cité d'Athènes aurait été une simple transposition des guerres médiques au Ve siècle avant J.-C., les Atlantes jouant le rôle des Perses. Bartoli émit également l'hypothèse selon laquelle les deux puissances antagonistes présentées dans le *Critias* – Athènes et l'Atlantide – représentaient en fait les deux visages de la démocratie athénienne : l'un juste et fidèle aux lois; l'autre corrompu et impérialiste. Ce qui fit écrire au commentateur italien, à propos de l'Atlantide de Platon : « Des Athéniens, des Athéniens toujours, des Athéniens de tous côtés. » En rédigeant *Timée* et *Critias* – comme, plus tard, Voltaire le fit avec *Zadig* – Platon n'aurait cherché qu'à mettre en garde ses contemporains contre la décadence et le risque de dissolution qui guettaient la cité d'Athènes si elle se laissait aller aux excès générés par son empire commercial et maritime.

Il est vrai que Platon avait souvent eu l'occasion, au cours de sa vie, de s'interroger sur la fin des empires et sur les limites de l'idéal démocratique. Né dans une famille aristocratique, disciple de

Socrate, il avait connu dans sa jeunesse la guerre du Péloponnèse, la défaite d'Athènes, la tyrannie des Trente, les machinations des démagogues et la condamnation de son maître par les démocrates. A la riche et puissante Athènes, aux mains, tout comme l'Atlantide, des marchands et des navigateurs, Platon opposait l'austère et frugale Sparte, moins brillante que sa rivale, mais vouée à un idéal héroïque et juste. Et si Athènes, qui avait su résister aux Perses quelques décennies plus tôt, avait succombé aux flèches de l'humble Sparte, c'est qu'elle s'était engourdie et enivrée de sa propre puissance, comme les mythiques rois atlantes...

En ce cas, l'Atlantide de Platon ne serait-elle, au sens premier, qu'une utopie ? C'est ce que pensait le chancelier d'Angleterre et philosophe Francis Bacon lorsqu'il rédigea, en 1622, *La Nouvelle Atlantide.* Ce récit de voyage imaginaire est en effet l'occasion pour le philosophe anglais de décrire une société idéale, régie par la raison et tout entière vouée à la science. Pour se préserver de la corruption du monde, et ne pas subir le sort de la « première » Atlantide, les nouveaux Atlantes imaginés par Bacon vivent en autarcie complète, sous l'égide du prince Salomona – nouveau roi Salomon.

L'Atlantide serait donc, non pas une réalité historique, mais une légende, un mythe, une fiction poli-

tique, une invention de poète. Vraiment ? On avait dit la même chose de la cité légendaire de Troie immortalisée par Homère dans l'*Iliade*, jusqu'à ce qu'un ex-quincaillier allemand reconverti dans l'archéologie, Heinrich Schliemann, organise dans les années 1870 des fouilles grâce auxquelles il mit à jour les ruines de l'antique cité, ridiculisant ainsi la communauté scientifique de son époque, qui s'était acharnée à nier la pertinence de ses travaux.

L'Atlantide est un mythe, soit. Mais le fait que l'Atlantide soit un mythe ne prouve pas pour autant son inexistence. Car les mythes sont vrais. Ils sont vrais parce qu'ils se fondent toujours sur un fond historique tout comme il n'y a pas de fumée sans feu, il n'y a pas de mythe sans réalité de départ. Ils sont également vrais parce qu'ils puisent dans le grand fonds archétypal de l'humanité. Et ce fonds archétypal et universel se prête, par définition, à tous les commentaires, à toutes les interprétations, à toutes les variations. C'est pourquoi l'Atlantide peut être à la fois un mythe, une fiction poétique ou politique *et* une réalité historique. Il n'y a là aucune contradiction, au contraire : c'est par la puissance de son mythe que l'Atlantide puise sa réalité historique. Car si le mythe découle toujours d'une réalité historique, il la précède aussi, et lui donne son sens. Le monde n'est pas uniquement ce qu'il

paraît être. Il est aussi le rêve des dieux. Et qu'est-ce que l'Atlantide, sinon le rêve des dieux devenu réalité humaine – même si ce rêve s'est aujourd'hui évanoui au fond des flots ?

Le rayonnement de l'Atlantide

Imaginons que, subitement, le soleil disparaisse de notre vue. Plongés dans les ténèbres permanentes, nous penserons que l'astre du jour a été englouti à jamais dans la nuit. Dans dix mille ans d'ici, s'il y a toujours une vie sur terre, nos descendants croiront que le soleil n'a jamais existé, qu'il ne s'agissait que d'une fable inventée par les poètes du passé.

Or, même si le soleil disparaissait, les effets de son rayonnement continueraient à se faire sentir. La vie garderait longtemps le souvenir de la chaleur et de la lumière de l'astre du jour. Les arbres et les plantes, ou ce qui en tiendrait lieu dans ce séjour nocturne, conserveraient dans leurs gènes la trace du rayonnement solaire. Et les livres anciens feraient le récit d'un temps où le jour succédait à la nuit et où l'on pouvait se chauffer sans feu. Et la terre entière, envahie par le noir absolu, clamerait à sa façon la nostalgie des aubes frémissantes et des crépuscules radieux. Et les hommes, au fond de

leur mémoire ancienne, se souviendraient que le soleil était jadis source de vie. Et le soleil, alors, renaîtrait de l'ombre.

Il en va de même pour l'Atlantide. Imaginons une île immense, une île-continent, forte et puissante, à l'avant-garde des arts et des techniques, une sorte de soleil de la culture et de la civilisation. Cette île disparaît brusquement, aspirée par les flots, et il n'en demeure pas même une pierre. L'Atlantide a disparu, et c'est comme si elle n'avait jamais existé. Pourtant, si l'Atlantide a réellement existé, et si elle a eu l'importance que lui a prêtée Platon, son rayonnement dans le monde a dû être si intense que ses effets ont perduré jusqu'à nous.

C'est pourquoi il serait inutile de s'acharner à mener notre enquête sur l'Atlantide elle-même – car l'Atlantide a disparu corps et biens, au fond des flots et de notre mémoire. En revanche, il est encore possible d'enquêter sur le rayonnement de l'Atlantide, et sur les effets de ce rayonnement dans le monde. C'est là, dans les lieux et les cultures extérieures qui auront été touchés par la lumière et la chaleur de l'Atlantide, que nous trouverons sans doute nos indices les plus révélateurs. Même si l'Atlantide est morte, elle doit encore avoir des héritiers. Ce sont ces héritiers de l'Atlantide qu'il s'agit de rechercher.

Imaginons encore une pierre jetée dans un lac aux eaux calmes. Longtemps après que la pierre a disparu au fond de l'onde, des cercles concentriques continuent à s'élargir jusque vers les berges du lac. Nous sommes aujourd'hui dans la situation du promeneur qui, penché sur le lac, observe les derniers cercles venant mourir sur tout le pourtour de l'étendue d'eau. En analysant les effets et l'identité du rayonnement à la périphérie du lac, il remontera tout naturellement vers le centre, là où s'est produit le point d'impact.

Prenons une autre image : l'Atlantide est une statue d'or coulée dans un moule de terre. La statue a disparu, le moule a été fracassé et ses fragments ont été éparpillés. Si nous parvenons, en nous armant de patience, à reconstituer, pièce après pièce, à la façon d'un puzzle, le moule de terre, nous obtiendrons une forme vide : la forme de la statue d'or disparue ; la forme de l'Atlantide.

Les fragments dispersés du moule de terre, ce sont toutes les civilisations humaines post-diluviennes dont nous avons conservé les traces, en Europe, en Amérique, en Afrique ou au Moyen-Orient. La statue d'or, c'est la civilisation primordiale qui a imprimé sa marque à toutes ces civilisations ultérieures.

L'étude comparée des grandes civilisations du

passé nous donnera ainsi, en creux, l'ébauche d'une civilisation plus ancienne et plus riche, qui les aura toutes inspirées : l'Atlantide.

Platon contre Darwin

Cette méthode d'investigation concentrique, fondée sur l'idée de rayonnement, est héritée d'un mouvement de pensée classique, le « diffusionnisme », qui fut battu en brèche voici un peu plus d'un siècle par un certain Charles Darwin, fondateur de l'« évolutionnisme ». Il n'est peut-être pas inutile de revenir sur ces deux conceptions diamétralement opposées du devenir du monde et de l'humanité, car elles sont à la base des argumentations avancées par les chercheurs favorables à l'existence de l'Atlantide (acquis au diffusionnisme) ou par leurs détracteurs (pro-évolutionnistes).

Rappelons en deux mots l'origine de cette querelle d'école dans laquelle nous vivons encore. En publiant en 1859 son *Origine des espèces par voie de sélection naturelle*, le naturaliste anglais Darwin jeta un véritable pavé dans la mare. Sa thèse repose en effet sur l'idée que le monde n'est pas le fruit d'une création, mais d'une lente évolution des espèces fondée sur le principe de la sélection des

plus forts au mépris des plus faibles. Le monde, les animaux et les plantes n'ont pas été créés par Dieu. Ils ne sont que le fruit d'une combinaison infinie de croisements biologiques grâce auxquels la cellule est devenue créature invertébrée, puis poisson, puis mammifère. L'homme n'est que le dernier avatar, en attendant mieux, de cette « lutte pour la vie » (*struggle for life*). Loin d'être une créature divine, ainsi que nous l'enseigne le récit de la Genèse, il n'est qu'un descendant, pas si lointain, du singe !

Cette vision athée et mécaniste de l'évolution rencontra aussitôt un immense succès, qui ne s'est pas entièrement dissipé aujourd'hui, malgré les manques évidents et les incohérences de cette théorie. Emboîtant le pas à Darwin, de nombreux penseurs renchérirent sur les données fournies par le naturaliste anglais, afin d'accréditer la fameuse idée de « progrès humain », chère aux positivistes matérialistes de la fin du siècle dernier. C'est ainsi qu'un avocat de Rochester, Lewis Henry Morgan, publia peu après Darwin un ouvrage intitulé *Ancient Society or Researches in the Line of Human Progress from Savagery through Barbarism to Civilization.* Pour les « darwinistes » – autrement plus militants et engagés dans les voies progressistes que Darwin lui-même, qui demeura avant tout un homme de science attaché

aux faits –, l'affaire était claire : l'évolution de l'espèce humaine n'était qu'un lent parcours menant de la sauvagerie à la barbarie, puis de la barbarie à la civilisation.

Les darwinistes furent particulièrement virulents dans le domaine de la pensée sociale et politique. Le philosophe Engels, cosignataire avec Marx du *Manifeste du Parti communiste* en 1848, tira en effet exemple des œuvres de Darwin et de Morgan pour construire en 1884 sa théorie sur *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État.* Ainsi, après des siècles de « sauvagerie et de barbarie », pour reprendre les termes de Morgan, les sociétés humaines parvenaient au stade tant attendu du « progrès », fondé sur le principe positiviste d'un « socialisme scientifique ».

On sait, depuis la chute du Mur de Berlin et l'effondrement de l'Empire soviétique, ce qu'il faut penser de ces vieilles lunes darwinesques et marxisantes. Le « progrès humain » n'aura pas survécu au siècle actuel, pas plus d'ailleurs que le modèle capitaliste libéral qui, bien que fondé sur le *struggle for life* cher au naturaliste anglais, s'est avéré tout aussi incapable que son rival communiste d'incarner le prototype idéal de l'évolution humaine. Darwin et son schéma évolutionniste sont déjà dépassés ; il n'en demeure pas moins que sa

théorie est devenue depuis un siècle la théorie officielle dont se réclament peu ou prou les chapelles académiques dominantes. Or, pour les darwiniens, l'idée même que nos ancêtres les barbares et les sauvages eussent été précédés dans le cours de l'histoire par des êtres suprêmement civilisés n'est qu'un contresens doublé d'une hérésie. L'existence d'une Atlantide hautement évoluée ayant précédé de plusieurs millénaires les hommes préhistoriques et autres « sauvages » représente à leurs yeux le comble de l'absurdité. Les seules sociétés évoluées, ce sont les nôtres. Avant, il n'y avait que violence aveugle et bêtise crasse.

A l'évolution chère à Darwin, les tenants du diffusionnisme opposent l'« involution ». Loin d'être le fruit d'un progrès et d'une sélection naturelle des espèces, le monde actuel n'est que la pâle resucée des mondes meilleurs qui l'ont précédé. L'involution désigne le principe fatal par lequel toute chose créée tend irrémédiablement vers la décadence et la mort – à moins d'être régénérée par le souvenir de son origine. Les civilisations et les peuples n'évoluent pas, au contraire. Seule l'origine des choses et des êtres est parfaite – création divine, monde d'avant la Chute, Age d'or. Puis, par un lent processus d'érosion, les choses et les êtres se dégradent et s'éloignent peu à peu de leur modèle idéal,

de leur archétype primordial – la statue d'or. Le diffusionnisme prétend que toute connaissance véritable ne saurait naître à partir de rien ; elle ne peut découler que d'un modèle ancestral. La connaissance se « diffuse », par rayonnement et cercles concentriques, de l'archétype original vers ses modèles moins parfaits. Il n'y a pas de progrès. Le monde et l'homme ont été créés parfaits, mais ils se sont éloignés de cette perfection, jusqu'à ne plus être que ce champ de bataille peuplé d'inconscients dans lequel nous nous débattons aujourd'hui.

Cette doctrine peut paraître à première vue passéiste et réactionnaire, dans un siècle qui fut si lourdement influencé par les credos enthousiastes du progrès et de la modernité. Mais il ne faut pas s'y tromper : le diffusionnisme n'est pas tourné vers le passé, mais vers l'origine. Avant n'était pas forcément meilleur qu'aujourd'hui, tout comme demain ne sera pas forcément pire. Ce qui compte, ce n'est pas le passé – ni, d'ailleurs, l'avenir –, mais le souvenir de l'origine. En ce sens, on peut dire que l'humanité a traversé des phases au cours desquelles elle vivait en harmonie et en référence avec le modèle idéal selon lequel elle a été façonnée, et d'autres au cours desquelles elle s'en est éloignée. Car le processus d'involution n'est pas irrémédiable. A tout moment, un sursaut est possible. Un

retournement. Une renaissance. Un retour conscient à l'origine.

Cette conception diffusionniste de l'Histoire se retrouve par exemple dans la religion chrétienne. L'Adam primordial fut créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, dans le but de régner en souverain sur terre – une terre paradisiaque assimilée à un vaste jardin d'Eden – et ce n'est qu'à cause de son inconscience et de son irresponsabilité qu'il s'est détourné de ce rôle magnifique pour s'engager vers les terres de l'exil et de la violence – de Caïn jusqu'au Jugement dernier de l'Apocalypse. Mais la théorie diffusionniste était déjà appliquée par Platon, pour qui toutes les choses existant ici-bas n'étaient que le reflet des éons, des idées et des archétypes primordiaux.

Rien d'étonnant, alors, à ce que Platon s'intéressa à l'Atlantide et aux raisons de sa chute, car l'Atlantide, archétype primordial des civilisations humaines, fut la première victime de l'involution et de la perte des valeurs originelles. En s'éloignant, ainsi que nous l'avons vu, de leur origine divine, et en se laissant gagner par la corruption et la soif de richesses et de puissance, les Atlantes ont attiré le courroux des dieux et provoqué le cataclysme qui a marqué leur fin : le déluge.

4

Les mythes du déluge

L'arche de Noé
L'épopée de Gilgamesh
Le déluge de Deucalion et les os de la terre
Les hommes-pierres d'Afrique
et d'Amérique du Sud
Le déluge de Viracocha

Le sort de l'Atlantide est étroitement lié au déluge qui l'a emportée. Or, le déluge représente un mythe fondamental, que l'on retrouve dans la plupart des civilisations et des religions. Le principe de base en est toujours le même : une première humanité fut créée par un Dieu ou des dieux, mais cette humanité sombra dans le vice et les excès. Le ou les dieux lui

adressèrent alors un châtiment sous la forme d'un cataclysme naturel – incendie, tremblement de terre, éruption volcanique et, surtout, déluge – qui détruisit le monde. Cette humanité mauvaise est donc anéantie, à l'exception d'un juste qui, prévenu à temps, parvient à échapper au cataclysme grâce à une embarcation – arche, bateau ou caisse de bois. Après le temps de pénitence et de purification nécessaire, le juste retrouve la terre ferme et donne naissance à une humanité nouvelle.

L'ARCHE DE NOÉ

Dans la tradition biblique, le déluge est traité aux chapitres six à neuf du livre de la Genèse : « Yahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur. Et Yahvé dit : "Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés – depuis l'homme, jusqu'aux bestiaux, aux bestioles et aux oiseaux du ciel –, car je me repens de les avoir faits" » (Gen., 6, 5-7). Un seul être trouve grâce aux yeux du Créateur; c'est Noé, un « homme juste, intègre parmi ses contemporains ». Dieu s'adresse

directement à lui et lui donne ses ordres : « La fin de toute chair est arrivée, je l'ai décidé, car la terre est pleine de violence à cause des hommes et je vais les faire disparaître de la terre. Fais-toi une arche en bois résineux, tu la feras en roseaux et tu l'enduiras de bitume en dedans et en dehors » (Gen., 6, 13-14). Puis il poursuit : « Pour moi, je vais amener le déluge, les eaux, sur la terre, pour exterminer de dessous le ciel toute chair ayant souffle de vie : tout ce qui est sur terre doit périr. Mais j'établirai mon alliance avec toi et tu entreras dans l'arche, toi et tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi » (Gen., 6, 17-19). Mais Noé n'embarque pas seul avec sa famille : « De tout ce qui vit, de tout ce qui est chair, tu feras entrer dans l'arche deux de chaque espèce pour les garder en vie avec toi ; qu'il y ait un mâle et une femelle. De chaque espèce d'oiseau, de chaque espèce de bestiaux, de chaque espèce de toutes les bestioles du sol, un couple viendra avec toi pour que tu les gardes en vie. De ton côté, procure-toi de tout ce qui se mange et fais-en provision : cela te servira de nourriture pour toi et pour eux » (Gen., 6, 20-21).

Yahvé s'apprête alors à déclencher le déluge, dont seuls seront épargnés les purs qui ont échappé à la corruption du monde : « Entre dans l'arche, toi et toute ta famille, car je t'ai vu seul juste à mes yeux

parmi cette génération. De tous les animaux purs, tu prendras sept paires, le mâle et sa femelle; des animaux qui ne sont pas purs, tu prendras un couple, le mâle et sa femelle (et aussi des oiseaux du ciel, sept paires, le mâle et sa femelle), pour perpétuer la race sur toute la terre. Car encore sept jours et je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits et j'effacerai de la surface du sol tous les êtres que j'ai faits » (Gen., 7, 1-4).

Noé suit point par point toutes les recommandations de Yahvé, et s'embarque dans l'arche avec sa famille et des représentants de toutes les espèces vivantes. Alors, « Yahvé ferma la porte sur Noé » et les eaux déferlent inexorablement sur la terre, s'élevant de plus en plus haut et submergeant tout sur leur passage : « Il y eut le déluge pendant quarante jours sur la terre; les eaux grossirent et soulevèrent l'arche, qui fut élevée au-dessus de la terre. Les eaux montèrent et grossirent beaucoup sur la terre et l'arche s'en alla à la surface des eaux. Les eaux montèrent de plus en plus sur la terre et toutes les plus hautes montagnes qui sont sous tout le ciel furent couvertes. Les eaux montèrent quinze coudées plus haut, recouvrant les montagnes » (Gen., 7, 17-20). De ce déluge, rien ne subsiste de vivant, en dehors de l'arche de Noé. « Alors périt toute chair qui se meut sur la terre : oiseaux, bestiaux, bêtes

sauvages, tout ce qui grouille sur la terre, et tous les hommes. Tout ce qui avait une haleine de vie dans les narines, c'est-à-dire tout ce qui était sur la terre ferme, mourut. Ainsi disparurent tous les êtres qui étaient à la surface du sol, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, aux bestioles et aux oiseaux du ciel : ils furent effacés de la terre et il ne resta que Noé et ce qui était avec lui dans l'arche » (Gen., 7, 21-23).

Yahvé commande le repli des eaux, et l'arche s'arrête sur le mont Ararat. Dieu s'adresse alors à Noé en ces termes : « Sors de l'arche, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils avec toi. Tous les animaux qui sont avec toi, tout ce qui est chair, oiseaux, bestiaux et tout ce qui rampe sur la terre, fais-les sortir avec toi ; qu'ils pullulent sur la terre, qu'ils soient féconds et multiplient sur la terre » (Gen., 7, 16-17). Sitôt sorti, Noé construit un autel à Yahvé et lui offre des holocaustes. Le parfum de ces fumées réjouit le Créateur qui établit alors son alliance avec Noé et sa descendance, en faisant la promesse de ne plus jamais détruire le monde sous un déluge : « J'établis mon alliance avec vous : tout ce qui est ne sera plus détruit par les eaux du déluge, il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre » (Gen., 9, 11). « Tant que durera la terre, semailles et moissons, froidure et chaleur, été et hiver, jour et nuit ne cesseront plus » (Gen., 8, 22).

L'ÉPOPÉE DE GILGAMESH

L'histoire du roi Gilgamesh, rédigée en caractères cunéiformes dans l'ancienne Sumer, au début du troisième millénaire avant notre ère, possède de troublantes similitudes avec le récit de Noé.

Le roi Utnapishtim, qui avait régné des milliers d'années plus tôt et avait reçu le don d'immortalité, raconte à Gilgamesh l'origine de ce cataclysme survenu au temps où les dieux vivaient encore sur la Terre : Anou, dieu du Firmament, Enlil, l'exécuteur des décisions divines, Ishtar, déesse de la guerre et de l'amour, et Ea, dieu des eaux et protecteur des êtres humains. Il dit : « En ces temps, le monde était surpeuplé, les hommes avaient crû et multiplié, le monde beuglait comme un taureau sauvage, et le grand dieu fut réveillé par la clameur. Après avoir entendu celle-ci, Enlil dit aux dieux en conseil : "L'agitation de l'humanité est intolérable et il n'est plus possible de dormir à cause de ce brouhaha incessant !" Ainsi, les dieux décidèrent d'un commun accord d'exterminer l'humanité[1]. »

1. *L'Épopée de Gilgamesh*, traduit par René Labat, Mazenod, 1961.

Comme dans l'histoire de Noé, Utnapishtim fut prévenu à temps par Ea, qui lui conseilla de construire un bateau pour échapper à la catastrophe, lui et les siens : « Détruis ta maison, construis un bateau, abandonne tes richesses, cherche la vie sauve, fais fi de tes biens, préserve le souffle de vie en embarquant dans le bateau toute semence de vie[1] ! » Utnapishtim obtempéra : « Je fis monter dans le bateau tous mes parents et alliés, j'y fis monter troupeaux nomades, bêtes sauvages, ainsi que tous les maîtres-artisans[2]... » Aux premières lueurs de l'aube, « voici que monte des fondements du ciel une nuée noire, à l'intérieur de laquelle Adad, le dieu de l'Orage, ne cesse de gronder... Manifestant son courroux, Adad change en ténèbres tout ce qui était lumineux. Les assises de la terre se brisent comme un vase. Durant tout un jour, la tempête se déchaîne, et, soufflant fougueusement, fait s'abattre un déluge sur les humains[3] ».

Ce déluge fut tellement effrayant que les dieux eux-mêmes en furent épouvantés. Ishtar, mère du genre humain, se lamentait : « Voilà qu'en boue s'est changé le jour qui n'est plus ! J'ai approuvé le

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

combat pour la destruction de mes créatures, moi pourtant qui les avais enfantées. Comme du frai de poisson elles remplissent la mer[1] ! »

Le déluge dura six jours et sept nuits, et ne se calma que le septième jour. Le monde avait été entièrement submergé par les flots, et les hommes réduits en boue. Seul émergeait encore le mont Nitsir, où le bateau de Utnapishtim accosta enfin, après avoir suivi le même rituel que celui décrit dans l'histoire de Noé : « Lorsque arriva le septième jour, je fis sortir une colombe et la laissai partir. La colombe s'en alla, puis revint au bateau : nulle place où se poser ne s'offrant à elle, elle avait fait demi-tour. Je fis sortir une hirondelle et la laissai partir. L'hirondelle s'envola, puis revint au bateau : nulle place où se poser ne s'offrant à elle, elle avait fait demi-tour. Je fis sortir un corbeau et le laissai partir. Le corbeau s'en alla, mais voyant que les eaux s'étaient retirées, il chercha à manger, voleta, coassa, et ne fit pas demi-tour[2]. » Alors, « ayant fait sortir tout le monde dans toutes les directions, j'offris un sacrifice aux dieux : je répandis une libation sur la pointe de la montagne, entassai dans des coupes de l'acore, du cèdre et du

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

myrte. Les dieux en sentirent l'odeur délectable, et, comme des mouches, se pressèrent autour du sacrificateur[1] ».

Le déluge de Deucalion et les os de la terre

Chez Platon, les habitants de l'Atlantide se sont progressivement éloignés de leur origine divine, et ont sombré dans la corruption et la tentation de l'hégémonie, ce qui provoqua le courroux des dieux. Le récit du *Critias* s'interrompt abruptement au moment où Zeus prend la parole pour lancer un anathème à l'encontre des orgueilleux Atlantes, et les circonstances au cours desquelles l'Atlantide fut vaincue par les Athéniens puis engloutie sous les flots nous sont inconnues. Mais il est possible de transposer ici la description du déluge que le poète romain Ovide fait dans ses *Métamorphoses*, rédigées au début de l'ère chrétienne.

Après avoir détaillé les quatre âges de l'humanité première – l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de bronze et l'âge de fer, le plus vil et le pire de tous –,

1. *Ibid.*

Ovide explique que cette humanité corrompue « se montra pleine de mépris pour les dieux, passionnée de cruauté et de meurtre; nul n'aurait pu ignorer qu'elle était née dans le sang[1] ». Jupiter, maître de l'Olympe, réagit de la même façon que Zeus dans le récit de Platon : « Quand le maître des dieux, fils de Saturne, vit du haut de sa demeure ce spectacle, il en gémit et [...] il en conçoit une violente colère, digne de Jupiter, et convoque l'assemblée des dieux. Tous, sans tarder, se rendent à son appel[2]. » Dès que « les dieux eurent pris place à l'écart dans leur salle de marbre, Jupiter, qui les dominait de sa place, appuyé sur son sceptre d'ivoire, secoua à trois et quatre reprises cette chevelure qui répand l'effroi, et dont les mouvements ébranlèrent la terre, la mer et les astres[3]. »

Après avoir exprimé son indignation, le dieu des dieux condamne le genre humain : « Aujourd'hui, il me faut, sur tout l'orbe du monde qu'enveloppent de leur bruissement les flots de Nérée, perdre la race des mortels. J'en fais serment par les fleuves infernaux, qui coulent sous terre dans le bois du Styx,

1. Ovide, *Les Métamorphoses*, traduit du grec par Joseph Chamonard, Garnier-Flammarion, 1966.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

j'ai commencé par tout essayer pour guérir le mal. Il est sans remède, et l'épée doit trancher dans le vif, si l'on ne veut pas que la partie saine soit entraînée à sa perte[1]. »

La destruction de l'humanité est ressentie par la communauté des dieux comme un acte grave mais, hélas, inévitable : « A ces paroles de Jupiter, les uns, parmi les dieux, donnent une pleine approbation, et stimulent encore sa colère frémissante, les autres se bornent à un assentiment. Et pourtant, la perte du genre humain est pour tous une vraie douleur, et ils demandent à quoi ressemblera la terre privée des mortels, qui viendra sur les autels apporter l'encens, si Jupiter se dispose à livrer la terre aux bêtes féroces pour la ravager. A toutes ces questions, le roi des dieux répond qu'il prend la responsabilité de tout ; il interdit les vaines alarmes et promet qu'une race toute différente de celle qui peupla auparavant la terre naîtra miraculeusement[2]. »

Jupiter s'apprête alors à jeter la foudre sur le monde mais, se ravisant, il opte pour un autre cataclysme : le déluge. Avec l'aide de Neptune, les eaux sortent de leur cours et engloutissent la terre sous leurs flots. « Entre la mer et la terre, nulle dif-

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

férence n'apparaissait plus : tout n'était qu'une plaine liquide, et cette plaine n'avait même pas de rives. [...] Les Néréides sous l'eau contemplent avec étonnement des parcs, des villes, des maisons. [...] Sous cet immense débordement de la plaine liquide, les hauteurs avaient disparu ; les flots insolites battaient les sommets des montagnes. Les êtres vivants, pour la plupart, sont emportés par l'onde ; ceux que l'onde a épargnés, succombent à un long jeûne, faute de nourriture[1]. »

Seul Deucalion, roi de Thia et fils du Titan Prométhée, échappe à ce déluge universel. Car, sur les conseils de son père, il a pris la peine de construire une embarcation dans laquelle il se réfugie, en compagnie de sa femme Pyrrha, fille d'Epiméthée. Après neuf jours et neuf nuits, la barque de Deucalion atteint le mont Parnasse, dont le sommet dépasse les plus hauts nuages : « Lorsque Deucalion, en ce point – car l'eau avait recouvert le reste du monde –, monté sur une frêle barque, avec celle qui partageait sa couche, eut abordé, tous deux adressent leur hommage aux nymphes Coryciennes, aux divinités de la montagne, à Thémis, interprète du destin, qui était alors maîtresse de l'oracle. Jamais homme ne fut plus que lui ver-

1. *Ibid.*

tueux, ni plus ami de la justice, jamais femme plus qu'elle pénétrée de la crainte des dieux[1]. »

Seuls Deucalion et Pyrrha ont échappé au châtiment divin, car eux seuls se sont révélés dignes de la mansuétude de Jupiter : « Quand Jupiter vit que le monde n'était plus qu'une nappe liquide et stagnante, que, de tant de milliers d'hommes vivant naguère, il n'en restait qu'un, que de tant de milliers de femmes, il n'en restait qu'une, tous deux honnêtes, tous deux pleins de dévotion pour la divinité, il dispersa les nuages, et, le rideau de pluie écarté par l'aquilon, il rend au ciel la vue de la terre, à la terre, celle de l'éther[2]. » Les eaux se retirent alors : « Les fleuves baissent, on voit les collines surgir des eaux ; la mer a retrouvé ses rivages ; rentrés dans leur lit, les fleuves y coulent à pleins bords ; le sol reparaît, la surface s'en accroît à mesure que décroissent les eaux. Puis, après de longs jours, les forêts montrent leurs cimes défeuillées, retenant le limon resté dans leurs branches. Le monde était rendu à sa forme première[3]. »

Désormais seuls au monde, Deucalion et Pyrrha

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

vont interroger Thémis, dont le temple était encore recouvert d'algues, sur la façon dont ils pourraient reconstituer l'humanité détruite par les rigueurs du déluge. La déesse apparaît en personne et rend cet oracle : « Eloignez-vous du temple, voilez votre tête et dénouez la ceinture de vos vêtements ; et, derrière votre dos, lancez à pleines mains les os de votre grande mère[1]. »

Deucalion comprend que la grande mère représente la terre, la Terre-Mère, dont les os sont symbolisés par les pierres. Les deux époux se baissent alors et, tête couverte, ramassent des pierres qu'ils jettent par-dessus leur épaule. Au fur et à mesure qu'elles retombent au sol, les pierres se transforment en êtres humains : « C'est ainsi qu'en un court espace de temps, par la volonté des dieux, les pierres lancées par les mains de l'homme prirent la figure d'hommes, et des pierres lancées par la femme naquit de nouveau la femme. Et depuis lors nous sommes une race dure, à l'épreuve du labeur, et nous montrons de façon probante de quelle origine nous sommes issus[2]. »

L'humanité reconstituée par Deucalion et Pyrrha à partir des « os de la terre » correspond donc à un

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

« âge de pierre », qui succéda à l'âge de fer abhorré des dieux, et dans lequel se trouve encore l'humanité d'aujourd'hui. Nous sommes les descendants des pierres jetées par le fils de Prométhée et son épouse. D'ailleurs, dans de nombreuses langues, le mot « homme » et le mot « pierre » sont semblables. C'est le cas en hébreu, où le mot *banim* signifie « enfants », et le mot *abanim* « pierres ». C'est aussi le cas en grec où *laos* signifie peuple, hommes, et *laas* pierre. D'où, par parenthèse, l'explication du fameux « jeu de mots » lancé par le Christ à Pierre dans l'Evangile selon saint Matthieu qui, rappelons-le, a été rédigé en grec : « Tu es Pierre *(Petros)*, et sur cette pierre *(petra)* je bâtirai mon Eglise » (Mat., 16, 18). Or, c'est le Christ lui-même qui a baptisé Simon *Petros* (pierre) et parfois *Céphas* (rocher). En nommant Pierre, le Christ ne désigne pas son identité, mais son origine d'homme-pierre : « Tu es homme (tu es pierre), et sur cette pierre (sur cet homme) je bâtirai mon Eglise (la nouvelle humanité chrétienne). » Car la seule Eglise, c'est l'humanité nouvelle née du sacrifice et de la résurrection du Christ – à l'exemple des pierres changées en hommes par Deucalion et Pyrrha réchappés du déluge.

Les hommes-pierres d'Afrique et d'Amérique du Sud

Le plus étrange, c'est que le mythe de Deucalion et l'identification des hommes aux pierres ne sont pas limités aux cultures hébraïque, gréco-latine et chrétienne. On en trouve des échos troublants dans les civilisations extra-européennes, qualifiées bien abusivement de « primitives ». Ainsi, l'anthropologue et explorateur allemand Leo Frobenius (1873-1938), qui émit l'hypothèse que l'Atlantide se situait en Afrique, fait remonter sa vocation à l'année 1892, alors qu'il n'avait que dix-neuf ans : « Cette année-là, en effet, à Hambourg, un Noir de la côte occidentale de l'Afrique, du pays des Yoroubas, me dit : "Dans mon pays, tout homme est, d'ancienneté, une grosse pierre." Il ne m'a pas fallu moins de neuf à dix ans pour comprendre parfaitement cette phrase[1]. »

Plus troublant encore est le fait que le mythe de Deucalion et Pyrrha se retrouve, presque mot pour mot, dans les anciennes cultures amérindiennes et précolombiennes d'Amérique du Sud – sans que

1. Leo Frobenius, *L'Atlantide – Mythologie et cultes*, traduit de l'allemand par le docteur F. Gidon, Editions du Rocher, 1993.

les autochtones n'aient jamais entendu parler des mythes de l'Antiquité gréco-romaine ou des *Métamorphoses* d'Ovide.

Ainsi, les Indiens Antis de Bolivie et du nord-ouest du Brésil, les Ipurimas et les Yurukares rapportent dans leurs légendes que le monde fut détruit par un déluge au cours duquel les hommes furent emprisonnés dans un souterrain. Les Arawaks de Guinée, du nord du Brésil et de Colombie racontent que le dieu Makonaima créa un jour un arbre merveilleux, dont chaque branche produisait une variété différente de fruit. Un certain Sigu abattit cet arbre, dont le tronc était empli d'eau. L'eau commença à s'écouler et un terrible déluge s'ensuivit. Sigu plaça tous les animaux au sommet d'une montagne, ce qui les sauva de l'engloutissement. La tribu des Macusi, de la même famille des Arawaks, affirme que les quelques hommes qui survécurent au déluge repeuplèrent la terre en métamorphosant des pierres en êtres humains, comme dans le mythe de Deucalion. Les Tamanacs disent qu'un homme et une femme furent sauvés de l'inondation en trouvant refuge au sommet des montagnes de Tamancu. Ils jetèrent par-dessus leurs épaules les fruits d'un palmier, dont les noyaux se transformèrent instantanément en hommes et en femmes. Quant aux Indiens Caraïbes, ils

croient que l'ancêtre de leur tribu planta des pierres dans le sol, qui en poussant devinrent à leur tour des êtres humains...

LE DÉLUGE DE VIRACOCHA

Dans son *Histoire naturelle et morale des Indes*, le frère José de Acosta, qui collecta les légendes des Indiens des Andes, rapporte : « Ils font souvent mention d'un déluge qui survint dans leur pays... Les Indiens disent que tous les hommes furent noyés dans ce déluge, et ils rapportent que du lac Titicaca surgit un certain Viracocha, qui s'installa à Tiahuanaco, où l'on peut encore voir aujourd'hui les ruines d'anciens et très étranges édifices, et de là il vint à Cuzco, et ainsi l'humanité commença à croître et multiplier[1]... » Les légendes de ces Indiens sont conformes aux autres traditions du déluge : « Pour avoir commis un crime dont on ignore la nature, le peuple qui vivait dans les temps anciens a été anéanti par son créateur... dans un déluge. Après ce déluge, le créateur surgit sous une

1. Cité par H. Osborn, *South American Mythology*, Hamlyn, Londres, 1968, cité par Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, traduit de l'anglais par Philippe Babo, Pygmalion, 1996.

forme humaine du lac Titicaca. Il créa alors le soleil, la lune et les étoiles. Après quoi il repeupla la terre d'êtres humains... »

Dans d'autres légendes indiennes, il est précisé que cette première humanité, infidèle à Dieu, était composée de géants nés de grosses pierres, ce qui nous ramène aux Néphilim du récit de la Genèse et au mythe de Deucalion : « Le grand Dieu Créateur, Viracocha, décida de bâtir un monde pour que les hommes y vivent. D'abord il fit la terre et le ciel. Puis il commença à créer les hommes qui y habiteraient, sculptant de grandes figures de pierre représentant des géants, auxquels il donna la vie. D'abord, tout alla pour le mieux, mais après un certain temps, les géants commencèrent à s'entre-déchirer et refusèrent de travailler. Viracocha décida alors de les anéantir. Certains furent changés à nouveau en statues de pierre... Les autres furent engloutis par une grande inondation[1]. »

Le récit inca du déluge, tel qu'il fut recueilli par le frère Molina dans sa *Relacion de las fabulas y ritos de los Yncas*, rappelle une nouvelle fois les mythes de Noé et de Deucalion : « De l'époque de Manco Capac, qui était le premier Inca, et qui

1. Cité par D. Gifford et J. Sibbick, *Warriors, Gods and Spirits from South American Mythology*, 1983, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

leur avait enseigné qu'ils étaient les fils du Soleil et qu'ils devaient idolâtrer ce dernier, les Incas tenaient un récit circonstancié du déluge. Ils disaient qu'au cours de cette grande inondation, les eaux étaient montées au-dessus des plus hauts pics montagneux du monde, à tel point que toutes les races des hommes et toutes les choses de la création avaient péri. Aucun être vivant n'avait survécu, hormis un homme et une femme qui avaient pris place dans un coffre. Quand les eaux refluèrent, le vent les porta [...] jusqu'à Tiahuanaco, où le créateur fit croître le peuple et les nations qui habitent dans cette région[1]... »

D'après la mythologie aztèque, un couple seulement survécut au déluge : Coxcoxtli et sa femme Xochiquetzal, prévenus de l'imminence du cataclysme par un dieu. S'étant réfugiés à bord d'un bateau, ils accostèrent au sommet d'une haute montagne. Ils eurent de nombreux enfants qui demeurèrent muets jusqu'au jour où une colombe, perchée sur la branche d'un arbre, leur transmit le don des langues. Mais ces langues étaient tellement différentes les unes des autres que les enfants ne pouvaient plus se comprendre entre eux.

1. Cité par H. Osborn, *South American Mythology*, ouvrage cité.

Chez les Michoacanèques, c'est le dieu Tezcatlipoca qui décida d'anéantir l'humanité sous un déluge, n'accordant la vie sauve qu'à Tezpi, à qui il commanda d'embarquer sur un vaisseau en compagnie de sa femme, ses enfants et un grand nombre d'animaux. Le vaisseau parvint à proximité d'une montagne et, pour savoir s'il pouvait y aborder sans encombre, Tezpi lâcha un vautour qui, se nourrissant des carcasses dont la terre était jonchée, ne revint pas. Tezpi libéra alors d'autres oiseaux, dont l'oiseau-mouche, qui revint avec une branche feuillue dans le bec. Tezpi et sa famille débarquèrent alors et repeuplèrent la terre.

Dans le *Popol Vuh*, le livre sacré des Mayas, Dieu créa tout d'abord une ébauche d'humanité composée de mannequins de bois. Mais ces derniers oublièrent leur Créateur, et « une inondation fut déclenchée par le Cœur des Cieux ; une grande inondation s'abattit sur les têtes des créatures de bois... Une lourde résine tomba du ciel... La face de la terre fut plongée dans les ténèbres et une pluie noire commença à tomber le jour comme la nuit... Les figures de bois furent anéanties, détruites, brisées et tuées[1] ».

1. *Popol Vuh : The Sacred Book of the Ancient Quiche Maya*, University of Oklahoma Press, 1991, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini... Mais la seule question qui nous intéresse est la suivante : comment expliquer les étranges correspondances de tous ces récits du déluge sans évoquer la possibilité d'une source commune qui les aurait inspirés ? Si les Indiens d'Amérique latine, les Noirs d'Afrique, les Sumériens, les Hébreux de l'Ancien Testament et les Grecs de l'Antiquité ont conservé la même mémoire du récit du déluge, c'est que ce récit leur a été transmis par les mêmes témoins : les survivants de l'Atlantide.

5

Les mythes d'Atlas

La chaîne de l'Atlas
Les Hespérides, les Amazones et les Gorgones
Ogygie, Calypso et les malheurs d'Ulysse
A l'ouest, du nouveau
Quetzalcoatl, l'Atlas américain
Des dieux blancs à barbe noire

L'Atlantide est associée, non seulement au mythe du déluge, mais encore à celui d'Atlas. Dans le récit de Platon, il est le premier-né des cinq paires de jumeaux que Poséidon eut de la mortelle Clito. Atlas, en tant qu'aîné, donna son nom à toute l'île, tandis que son frère jumeau, Gadire, obtint l'autre extrémité de l'île, située du côté des Colonnes d'Hercule.

Dans la *Théogonie* d'Hésiode, datant du VIIe siècle avant J.-C., nous apprenons qu'Atlas est le fils du Titan Japet, et qu'il participa à la révolte des Titans contre Zeus. En châtiment de ce crime de lèse-divinité, il fut condamné à porter le ciel sur ses épaules jusqu'à la fin des temps : « Par une dure loi relégué aux extrémités de la Terre, non loin des harmonieuses Hespérides, Atlas soutient de sa tête et de ses infatigables mains la voûte immense du ciel[1]. »

Le lieu du supplice d'Atlas est donc associé au jardin merveilleux des Hespérides, dont le verger offre à profusion des pommes d'or, fruits de l'éternelle jouvence. Ne trouve-t-on pas ici confirmation du caractère paradisiaque de l'Atlantide ? Mais depuis quelle contrée Atlas soutient-il le ciel de ses épaules ?

LA CHAÎNE DE L'ATLAS

Hérodote situe ce lieu en Afrique du Nord, au nord-ouest de l'actuel Maroc, à l'emplacement de la chaîne de montagnes qui porte justement le nom

1. Hésiode, *Théogonie*, traduit du grec par Patin, in Olivier Boura, ouvrage cité.

du Titan déchu. Pour les Grecs de l'Antiquité, la chaîne de l'Atlas marquait en effet la limite occidentale du monde connu.

Dans ses *Histoires*, rédigées au Ve siècle avant J.-C., Hérodote détaille les mœurs des différentes peuplades légendaires qui hantaient alors ces contrées réputées sauvages : les Namazones (ou Amazones ?), les Psylles, les Maces, les Lotophages, les Machlyes, les Lacédémoniens, les Auses, les Ammoniens, les Garamantes, les Troglodytes et, finalement, les Atlantes. Hérodote décrit cette « montagne appelée Atlas, qui est ronde et étroite, mais qui est, dit-on, si haute qu'il est impossible d'en voir le faîte, ni en hiver ni en été, parce qu'il est toujours couvert de nuages. Aussi, ceux du pays disent que c'est une colonne du ciel. Les Atlantes tirent leur nom de cette montagne et l'on dit qu'ils ne mangent d'aucun animal et qu'ils ne font jamais de songes[1] ». Hérodote précise encore que cette montagne s'étend « jusqu'aux colonnes d'Hercule ». Pour l'historien grec, la patrie des Atlantes était donc située, non pas au-delà, mais en deçà du détroit de Gibraltar. Et si ses habitants ne mangeaient « d'aucun animal » et qu'ils ne faisaient

1. Hérodote, *Histoires*, traduit du grec par Pierre du Ryer, in Olivier Boura, ouvrage cité.

« jamais de songes », c'est sans doute qu'ils appartenaient déjà au royaume des morts...

Diodore de Sicile, qui vécut au Ier siècle avant J.-C., donc trois siècles après Platon, évoque lui aussi Atlas et les Atlantes, qu'il associe aux Amazones et aux Gorgones, et dont il situe également la résidence en Afrique du Nord. Au Livre III de sa *Bibliothèque universelle*, il raconte : « Après la mort d'Hypérion, les enfants d'Ouranos partagèrent le royaume extérieur. Les deux plus célèbres furent Atlas et Saturne. Les lieux maritimes étant échus par le sort à Atlas, ce prince donna son nom aux Atlantes, ses sujets, et à la plus haute montagne de son pays[1]. »

Dans cette cosmogonie, Atlas prend donc la place que son père, Poséidon, occupait dans le récit de Platon : celle de dieu de la mer. Diodore de Sicile poursuit, à propos d'Atlas : « On dit qu'il excellait dans l'astrologie et que ce fut lui qui représenta le monde par une sphère. C'est pour cette raison qu'on a prétendu qu'Atlas portait le monde sur ses épaules, cette fable faisant une allusion sensible à son invention[2]. »

1. Diodore de Sicile, *Bibliothèque universelle*, traduit du grec par Ferdinand Hoefer, in Olivier Boura, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

Les Hespérides, les Amazones et les Gorgones

Atlas eut un fils, Hesper, qui « s'étant élevé au plus haut du mont Atlas pour observer les astres, fut subitement emporté par un vent impétueux, et on ne l'a jamais vu depuis. Le peuple, touché de son sort et se ressouvenant de ses vertus, lui décerna les honneurs divins et consacra son nom en le donnant à la plus brillante des planètes. Celle de Vénus, qui reçoit le nom d'Hesper quand elle paraît après le coucher du soleil, et celui de Phosphore quand elle précède son lever[1] ».

Hesper donna également son nom aux Hespérides et à leur jardin enchanté. Diodore de Sicile confirme ainsi la tradition d'Hésiode qui associait Atlas aux Hespérides. Il prétend aussi qu'Atlas fut « père de sept filles qui furent toutes appelées Atlantides. Leurs noms propres furent Maïa, Electre, Taygète, Astéropé, Mérope, Alcème et Céléno. Elles furent aimées des plus célèbres d'entre les dieux et les héros, et elles en eurent des enfants[2] ». Ces Atlantides étaient considérées comme des déesses, et donnèrent naissance à la constellation des Pléiades.

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

Diodore de Sicile raconte alors la guerre qui opposa, selon lui, les Atlantes aux furieuses Amazones, leurs voisines : « Les premiers hommes qu'elles attaquèrent furent, dit-on, les Atlantes, le peuple le plus civilisé de ces contrées et habitant un pays riche avec de grandes cités. C'est chez les Atlantes, et dans le pays voisin de l'océan, que, dit-on, les dieux ont pris naissance ; et cela s'accorde assez avec ce que les mythologues grecs en racontent[1]. »

L'Atlantide de Diodore de Sicile n'est pas sans rappeler celle de Platon – à la localisation près. Les Atlantes sont désignés comme « le peuple le plus civilisé de ces contrées », et habitent « un pays riche avec de grandes cités » dans lequel « les dieux ont pris naissance ». L'Atlantide est donc bien le berceau de toutes les civilisations, de tous les peuples, et même des dieux...

Myrina, la reine des Amazones, parvint à soumettre, grâce à son armée de « trente mille femmes d'infanterie et de vingt mille de cavalerie », les glorieux Atlantes, et elle devint leur souveraine. A leur demande, elle partit en guerre contre les odieuses Gorgones, dirigées par Méduse. C'est Hercule qui, « ne pouvant souffrir qu'il y eût une nation gouver-

1. *Ibid.*

née par des femmes », chassa à jamais de la région Amazones et Gorgones.

Mais la fin du récit de Diodore de Sicile nous ramène soudain à la fin de l'Atlantide : « On rapporte que le lac Triton a entièrement disparu par suite des tremblements de terre qui ont fait rompre les digues du côté de l'Océan. Myrina, après avoir parcouru avec son armée une grande partie de la Libye, entra dans l'Egypte où elle se lia d'amitié avec Horus, fils d'Isis, qui était alors roi du pays[1]. » Ces précisions sont importantes car elles associent le mythe d'Atlas au cataclysme qui a détruit l'Atlantide, à savoir les « tremblements de terre qui ont fait rompre les digues du côté de l'Océan », et aussi parce qu'elles confirment l'existence d'un lien privilégié entre l'Atlantide et l'Egypte.

Dans le récit de Platon, les prêtres égyptiens du temple de Neith avaient, contrairement aux Grecs, conservé la mémoire de l'Atlantide. Pour Diodore de Sicile, c'est Myrina, reine des Amazones mais également souveraine des Atlantes, qui, en s'établissant en Egypte, assura la pérennité de ce lien. Les prêtres de Neith consultés par Solon puisaient peut-être leur tradition chez Horus et Myrina...

1. *Ibid.*

Ogygie, Calypso et les malheurs d'Ulysse

Mais, dira-t-on, l'Atlantide de Diodore de Sicile est située en deçà des colonnes d'Hercule, et non au-delà, ce qui représente une différence de taille avec le récit de Solon. Ce n'est pas si sûr... En effet, au Livre V du même ouvrage, cet auteur nous parle des îles de l'océan, au-delà des colonnes d'Hercule. L'une d'elles, « d'une étendue considérable et située dans l'Océan, [...] est éloignée de la Libye de plusieurs jours de navigation et située à l'Occident. Son sol est fertile, montagneux, peu plat et d'une grande beauté. Cette île est arrosée par des fleuves navigables. On y voit de nombreux jardins plantés de toutes sortes d'arbres et de vergers traversés par des sources d'eau douce. [...] Enfin, l'air en est si tempéré que les fruits et d'autres produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie de l'année[1] ». Comment ne pas reconnaître, dans cette description imagée, l'Atlantide de Platon, mais également les îles des Antilles au climat tropical, que Diodore de Sicile ne pouvait connaître, pas plus que Platon ou Solon ?

Les tribus berbères d'Afrique du Nord possèdent

1. *Ibid.*

des légendes ayant trait à un royaume fabuleux situé au-delà des côtes africaines, dont le nom est « Attala ». Attala possédait de riches gisements d'or, d'argent et d'étain, et était peuplé d'armées conquérantes qui avaient jadis débarqué en Afrique. Attala repose aujourd'hui au fond de l'océan, mais une prophétie affirme qu'un jour il resurgira des flots. Le royaume d'Attala (« l'Ile Blanche ») est également connu des textes classiques de l'Inde ancienne. Les *Puranas* et le *Mahabharata* font allusion à ce continent situé dans l'océan de l'Ouest, à un demi-monde de distance de l'Inde.

On pourrait également invoquer Ogygie, l'île fabuleuse de la déesse Calypso, fille d'Atlas, sur laquelle est venu s'échouer Ulysse. Dans *L'Odyssée*, rédigée au VIIe siècle avant J.-C., Homère fait dire à son héros : « Il y a, au milieu de la mer, une île, Ogygie, qu'habite Calypso, déesse dangereuse aux beaux cheveux, fille rusée d'Atlas ; et aucun des dieux ni des hommes mortels n'habite avec elle. Un daïmon m'y conduisit seul, malheureux que j'étais ! Car Zeus, d'un coup de la blanche foudre, avait fendu en deux ma nef rapide au milieu de la noire mer où tous mes braves compagnons périrent. Et moi, serrant de mes bras la carène de ma nef au double rang d'avirons, je fus emporté pendant neuf jours, et, dans la dixième nuit noire, les dieux me

poussèrent dans l'île Ogygie, où habitait Calypso, la déesse dangereuse aux beaux cheveux[1]. » Ulysse rapporte alors la façon dont il fut traité par la fille d'Atlas : « Et elle m'accueillit avec bienveillance, et elle me nourrit, et elle me disait qu'elle me rendrait immortel et qu'elle m'affranchirait pour toujours de la vieillesse ; mais elle ne put persuader mon cœur dans ma poitrine. Et je passais là sept années, et je mouillais de mes larmes les vêtements immortels que m'avait donnés Calypso. Mais quand vint la huitième année, alors elle me pressa elle-même de m'en retourner, soit par ordre de Zeus, soit que son cœur eût changé. Elle me renvoya sur un radeau lié de cordes, et elle me donna beaucoup de pain et de vin, et elle me vêtit de vêtements divins, et elle me suscita un vent propice et doux[2]. »

Calypso la déesse promet à Ulysse l'immortalité et la jouvence éternelle, tout comme les gardiennes du jardin des Hespérides. De plus, elle est fille d'Atlas, et son île, Ogygie, se situe « au milieu de la mer ». N'y a-t-il pas là des coïncidences troublantes avec les textes qui précèdent ?

1. Homère, *L'Odyssée*, traduit du grec par Leconte de Lisle, in Olivier Boura, ouvrage cité.

2. *Ibid.*

A L'OUEST, DU NOUVEAU

On le voit, la tradition atlantéenne demeura très vivante durant toute l'Antiquité. Elle se perd ensuite, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, car le mythe d'Atlas, associé à l'ancien panthéon des dieux gréco-romains, s'accordait mal avec les dogmes de la nouvelle Eglise.

L'un des principaux griefs que les premiers chrétiens opposaient à la légende de l'Atlantide était sa datation. Il était impensable d'accréditer l'existence d'une île, suprêmement civilisée de surcroît, dix mille ans et plus avant la naissance du Sauveur, alors même que la chronologie biblique, prise à la lettre, faisait remonter la création du monde à quelque cinq mille cinq cents ans avant J.-C. En outre, les clercs réduisaient le monde à une surface plate, composée des seules terres connues à l'époque – l'Europe, l'Asie Mineure et l'Afrique du Nord –, réparties autour d'une mer intérieure – la Méditerranée –, et entourées à l'extérieur par un océan sans limites, domaine des morts...

Pourtant, l'idée d'une terre inconnue située vers l'ouest, au-delà de cet océan en apparence infranchissable, demeura inscrite dans la mémoire collective. Ainsi, le géographe et moine byzantin Cosmas Indicopleustes, qui vécut au VIe siècle et

voyagea en Egypte, en Arabie et en Inde, rapporte, dans sa *Topographie chrétienne* : « Timée le philosophe décrit, lui aussi, ce monde où nous vivons comme une terre entourée par l'Océan, et cet Océan lui-même entouré par une autre terre, la plus éloignée de toutes. Il suppose qu'il y a, à l'ouest, une terre, Atlantis, qui s'étend, dans l'Océan, en direction de Gadès, et d'une superficie immense. Et il rapporte que les dix rois de cette île, ayant rassemblé des mercenaires de toutes les nations, passèrent sur notre continent et conquirent l'Europe et l'Asie ; mais ils furent à leur tour vaincus par les Athéniens, tandis que leur île était engloutie par Dieu et la mer[1]. »

Au IIIe siècle, Elien rappelle à son tour une assertion de Théopompe, de Chio, selon laquelle Silène expliqua à Midas, roi de Phrygie : « L'Europe, l'Asie et la Libye sont des îles que l'Océan baigne de tous côtés et il n'existe qu'un seul continent, situé en dehors de cet univers. Son étendue est immense. Il produit de très grands animaux et des hommes d'une taille deux fois plus haute que ne sont ceux de nos climats ; ils vivent deux fois plus longtemps. Ils ont plusieurs grandes villes,

1. Cosmas Indicopleustes, *Topographie chrétienne*, traduit du grec par Olivier Boura, in Olivier Boura, ouvrage cité.

gouvernées suivant des usages qui leur sont propres[1]. »

Comme l'Atlantide de Platon était baignée par une source d'eau chaude et une source d'eau froide, le continent mystérieux décrit par Silène possède deux fleuves : « le fleuve Plaisir et le fleuve Chagrin ». Et, comme les Atlantes, les géants habitant ce continent voulurent un jour partir à la conquête de l'Europe : « Autrefois – continua Silène – ils voulurent pénétrer dans nos îles et, après avoir traversé l'Océan avec dix millions d'hommes, ils arrivèrent chez les Hyperboréens. Mais ce peuple parut à leurs yeux si vil et si méprisable qu'ayant appris que c'était néanmoins la plus heureuse nation de nos climats ils dédaignèrent de passer outre[2]. » Le texte d'Elien précise encore que les habitants de cette terre éloignée étaient gouvernés par une reine, Mérope, fille du géant libyen Atlas, auquel il fut dévolu le soin de porter la voûte du ciel. Quant à Pomponius Mela et Pline, ils décrivent l'arrivée d'un bateau ayant traversé l'Atlantique, avec à son bord des hommes à la peau rouge, au nez aquilin, aux lèvres épaisses et au crâne allongé. De qui s'agissait-il ? D'Indiens d'Amérique ou d'Atlantes ?

1. Elien, *Histoires diverses*, traduit du grec par Anne Dacier, in Olivier Boura, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

A moins que les Amérindiens ne soient, justement, les descendants des Atlantes. L'Atlantide et Atlas sont en effet omniprésents dans les mythes des anciennes civilisations de l'Amérique latine...

QUETZALCOATL, L'ATLAS AMÉRICAIN

Le plus troublant, à la lecture de tous ces auteurs antiques, est la référence constante à un autre continent, situé au-delà de l'océan... Un continent, l'Amérique, qui ne fut « découvert » officiellement qu'en 1492, grâce à l'expédition de Christophe Colomb. Le navigateur génois avait d'ailleurs longtemps été intrigué, aux dires de son fils Fernando Colomb, par ces quelques vers de *Médée*, la pièce de Sénèque, philosophe romain et précepteur de Néron :

Un jour viendra, dans la vieillesse du monde,
Où l'océan libérera ce qu'il enserre,
Et une terre apparaîtra dans toute sa gloire.
L'océan découvrira des continents nouveaux
Et Thulé ne marquera plus l'extrémité du monde.

Or l'Amérique était le siège, depuis des millénaires, de civilisations dont les légendes faisaient elles aussi allusion à un géant soutenant le ciel de

ses épaules, ainsi qu'à une île lointaine située au milieu de l'océan – mais en direction de l'est, cette fois-ci – et disparue sous les flots à la suite d'un déluge. Pour certains de ces peuples, vivant dans l'actuel Mexique, l'île en question se nommait d'ailleurs « Atl ». Pour les Aztèques, elle s'appelait « Aztlan ». Au Venezuela, les conquistadores espagnols découvrirent un village dont le nom était « Atlan », peuplé d'Indiens blancs appelés Parias ! Les explorateurs du Wisconsin, eux, trouvèrent près du lac Michigan un village fortifié que ses habitants avaient nommé « Azatlan ». Quant au mot « atl », il a la même signification chez les Nahuatl de l'ancien Mexique et les Berbères d'Afrique du Nord : « atl » veut dire « eau ». Atl, Atlan, Aztlan et Azatlan d'un côté de l'océan, Atl, Atlas et Atlantide de l'autre : il ne peut plus être question d'une simple coïncidence...

Près du rocher de Gavea, en Amérique du Sud, on découvrit en 1836 une pierre sculptée représentant un guerrier casqué, affublé d'une barbe impressionnante. Les indigènes l'avaient surnommé le « géant Atlas »...

Ce « géant Atlas » correspond au héros mythique de l'ancien Mexique, Quetzalcoatl, le « Serpent à Plumes », honoré comme une divinité par les antiques civilisations de l'Amérique du Sud, les

Mayas, les Aztèques et les Toltèques. Ce même dieu s'appelait Viracocha chez les Incas, Bochica chez les Chibchas et Kukulkan ou Votan dans d'autres tribus mayas... Or, dans Quetzalcoatl, il y a la finale « Atl »...

On trouve dans le Codex Telleriano-Remensis, document établi par des scribes aztèques sur la demande des prêtres espagnols, un texte qui explique que Quetzalcoatl fut surnommé le « Seigneur du Vent », car il naquit du souffle du dieu Tonacatecutli. Un autre document, provenant de la même origine, le Codex Vaticanus, révèle que Quetzalcoatl était la cause des tempêtes et des ouragans. Il détruisit le monde par le vent car il estimait que les vices des hommes étaient la cause unique des problèmes du monde. Il se retira ensuite dans un lieu situé en pleine mer, nommé Tlapallan, d'où il revint pour civiliser les hommes et les réformer de leurs vices.

Dans les récits mythologiques mexicains, Quetzalcoatl est clairement désigné comme une divinité solaire, mais également océanique, à l'exemple de Poséidon. Et son règne est associé à des cataclysmes et des tremblements de terre.

Dans les représentations picturales ou architecturales, le dieu Quetzalcoatl porte le ciel sur ses épaules, comme Atlas dans les cariatides grecques.

De plus, il est doté d'une longue barbe, alors que les natifs du Mexique sont dépourvus de cet appendice pileux... D'où viennent ces étranges similitudes entre la mythologie mexicaine et la légende de l'Atlantide énoncée par Platon ?

Des dieux blancs à barbe noire

Les chroniqueurs espagnols qui interrogèrent les Indiens au XVIe siècle décrivent Quetzalcoatl comme « un mystérieux personnage... Un homme blanc de robuste constitution, avec un front large, de grands yeux et une barbe fleurie. Il était vêtu d'une longue tunique blanche qui lui tombait jusqu'aux pieds. Il réprouvait les sacrifices, n'autorisant que les offrandes de fruits et de fleurs, et était tenu pour le dieu de la Paix... Quand on lui parlait de la guerre, dit-on, il se bouchait les oreilles[1] ».

On prétend aussi qu'il arriva au Mexique « après avoir traversé la mer à bord d'un bateau qui avançait tout seul, sans l'aide de rames. C'était un homme blanc, de haute taille, qui apprit aux hommes à se

1. Cité par Ignatius Donnelly, *Atlantis : The Antediluvian World*, Harper, New York, 1882.

servir du feu pour cuire leurs aliments. Il construisit également des maisons, et enseigna aux couples qu'ils pouvaient vivre ensemble comme mari et femme ; et comme les hommes se querellaient souvent à cette époque, il leur apprit à vivre en paix[1] ».

Contrairement aux autres dieux, Quetzalcoatl est un dieu humain, non seulement par son apparence, mais aussi par ses qualités. Le Codex Telleriano-Remensis précise : « Lui seul avait un corps semblable aux autres hommes. Les autres dieux étaient de nature incorporelle. » C'est à lui que l'on doit l'introduction au Mexique de l'écriture, des mathématiques, de l'astronomie, de l'architecture et de la métallurgie. Il aurait inventé le calendrier et découvert le maïs.

Sahagun, un moine mexicain qui vécut au milieu du XVIe siècle, décrit Quetzalcoatl, au Livre Troisième de son *Historia Universal de Nueva España*, comme un dieu pacifique et civilisateur et comme le père des arts. Ses demeures étaient décorées avec du jade, de l'argent, des coquilles blanches et rouges – les mêmes couleurs que les enceintes de l'Atlantide, dans le récit de Platon – et des plumes. Un jour, il partit pour Tollan-Tlapallan – c'est-à-

1. John Bierhorst, *The Mythology of Mexico and Central America*, Morrow, New York, 1990, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

dire : « la terre noire et rouge » –, un lieu situé au milieu de l'océan, afin d'y recouvrer une éternelle jeunesse. Un autre moine, Juan de Torquemada, raconte la suite de cette légende. Dans son *Monarquia Indiana*, il révèle qu'avant son départ, Quetzalcoatl assura ses disciples que, dans un futur éloigné, des hommes blancs aux longues barbes noires, comme lui, accosteraient sur ce même rivage en provenance de l'océan, à l'endroit où le soleil se lève. Ces hommes seraient les frères de Quetzalcoatl, et ils reviendraient pour diriger le pays.

Dans un autre passage, Torquemada explique que Quetzalcoatl a réellement existé. C'était un homme fort, à la peau blanche et à la longue barbe noire, qui pénétra au Mexique par le nord, en empruntant la route de Panuco, avec à sa suite un groupe d'hommes vêtus de robes de lin noir à manches courtes. On présente également Quetzalcoatl comme le chef des Mayas, lorsqu'ils émigrèrent en Amérique centrale, et l'initiateur, huit cents ans plus tard, de la civilisation toltèque, remarquable par son art, son artisanat et son architecture. Il ne pouvait évidemment s'agir du même homme – si tant est que Quetzalcoatl ait vraiment existé en tant qu'homme –, mais peut-être des différents représentants ou descendants d'une même lignée. Mais de quelle lignée s'agissait-il ? De qui Quetzalcoatl

était-il le souverain ? Des Mayas ? Des Aztèques ? Des Toltèques ? Ou bien encore des Atlantes ?

Pour tenter de répondre à cette question, il nous faut à présent suivre la piste des civilisations précolombiennes.

6

La piste précolombienne

Tiahuanaco, cité atlante
Les Mayas étaient-ils les descendants des Atlantes ?
Le Popol Vuh *et l'origine des Mayas*
Les conquistadores et le retour de Quetzalcoatl

Les civilisations précolombiennes ont des origines mystérieuses et inconnues, et aujourd'hui encore on ignore tout de la façon dont elles sont apparues. Ce qui semble établi, en revanche, c'est que ces civilisations ne sont pas nées sur le continent sud-américain. Tous les vestiges qu'ont laissés derrière eux les Mayas ou les Toltèques attestent

d'une civilisation pleinement développée. On ne trouve aucune trace d'émergence ou de balbutiements de ces hautes cultures, dont les racines étaient donc forcément étrangères. Mais d'où venaient-elles ? Cela reste une énigme pour les chercheurs. Une énigme qui pourrait bien être résolue si l'on accepte l'idée d'une autre terre située à mi-chemin entre l'Ancien et le Nouveau Monde, qui aurait servi de matrice à toutes les civilisations ultérieures : l'Atlantide.

L'Amérique du Sud demeure encore à ce jour l'une des régions du monde les moins explorées. Dans ses forêts immenses et inviolées se dissimulent des vestiges et des cités abandonnées dont l'origine remonte aux Incas, aux Mayas, aux Aztèques, aux Toltèques et aux Olmèques.

TIAHUANACO, CITÉ ATLANTE

Ainsi Tiahuanaco, une étrange cité abandonnée, se dresse à vingt-cinq kilomètres du lac Titicaca, dans les montagnes boliviennes. Ce lac, dont les eaux n'ont cessé de baisser au fil des siècles, baignait jadis les murailles de l'antique cité. Des marches y conduisaient, creusées à flanc d'une pyramide de quarante-cinq mètres de haut, couron-

née d'un temple. Au bord du lac s'érigeaient des palais, des temples, des cours pavées, des statues monumentales d'hommes et de femmes dont les yeux étaient des incrustations de pierres précieuses. L'un de ces palais avait été construit en pierres de taille mesurant près de onze mètres sur quatre, assemblées sans chaux ni mortier, aux jointoiements à peine visibles. Ces énormes blocs de pierre de deux cents tonnes, reliés entre eux par des rivets d'argent, provenaient de la région volcanique de Kiappa, à plus de soixante kilomètres de là.

L'historien Garcilaso de la Vega, qui visita Tiahuanaco au XVIe siècle, peu après la conquête espagnole, a laissé une description émerveillée du site : « Nous devons maintenant dire un mot des grands et incroyables édifices de Tiahuanaco. L'ouvrage le plus admirable que l'on trouve en ce lieu est un coteau fait de la main de l'homme, si haut qu'il cause un grand étonnement. Afin que la terre amoncelée ne s'écroulât pas, les Indiens lui avaient donné pour fondements de grandes masses de pierres. D'un autre côté..., on voyait deux géants taillés dans la pierre. Ils avaient des vêtements qui traînaient jusqu'à terre, et la tête coiffée, le tout très usé par le temps et en apparence fort ancien. On remarquait encore une muraille fort longue, dont les pierres sont si grandes qu'on ne peut comprendre comment les

forces humaines ont été capables de les transporter jusque-là[1]... » Il poursuit : « On y voit aussi en d'autres endroits des bâtiments extraordinaires ; mais le plus remarquable, ce sont deux grandes portes en pierre, dressées en divers lieux ; beaucoup sont taillées d'un seul bloc ; et, plus merveilleux encore, ces portes sont posées sur des pierres si grandes qu'elles atteignent trente pieds de long, quinze de large et six de haut, le tout d'une seule pièce. Il est impossible d'imaginer quels outils ou instruments ont pu être utilisés pour leur taille, d'autant plus que ces pierres devaient être incomparablement plus grandes avant d'être mises en œuvre[2]. »

L'un des monuments les plus spectaculaires de cette cité grandiose est la Porte du Soleil, ouvrant l'accès au palais. Taillée dans un seul bloc d'andésite gris-vert de trois mètres de haut sur trois mètres soixante-quinze de large, elle pèse plus de dix tonnes. Il s'agit, encore aujourd'hui, du plus gros monolithe sculpté du monde.

Cette porte monumentale est couronnée d'une frise à incrustations d'or, dans laquelle on peut reconnaître des êtres humains, des animaux, des

1. Garcilaso de la Vega, *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas*, traduit de l'espagnol par R.L.F. Durand, La Découverte, 1982.

2. *Ibid.*

oiseaux et des symboles astronomiques. Parmi les animaux figurés, on distingue entre autres un éléphant – alors qu'il n'y a jamais eu d'éléphants au Nouveau Monde, dans les temps historiques, en tout cas – et quarante-six têtes de toxodonte, mammifère amphibie préhistorique ressemblant à ce que donnerait le croisement d'un rhinocéros et d'un hippopotame. Or, le toxodonte a disparu de la surface de la Terre voici douze mille ans ! La Porte du Soleil serait donc plus ancienne encore...

Aux dires des chercheurs, cette Porte du Soleil aurait jadis servi de calendrier : « Plus on examine cette sculpture, plus on est convaincu que la configuration de ce calendrier et les motifs qui l'ornent ne peuvent être simplement le fruit indéchiffrable de l'imagination d'un artiste, mais que ses glyphes, qui ont une profonde signification, constituent un recueil éloquent des observations et des calculs d'un *savant*... Ce calendrier ne peut avoir été conçu et exécuté dans un autre but[1]. »

Dans le grand pilier de roc rouge d'un temple à ciel ouvert, on reconnaît encore le visage sculpté d'un homme au front haut, au nez droit, aux yeux ronds et à la barbe imposante. Il est revêtu d'une

1. H.S. Bellamy et P. Allan, *The Calendar of Tiahuanaco : The Measuring System of the Oldest Civilization*, Londres, 1956, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

tunique sur laquelle se profile la forme sinueuse d'un serpent. Qui était cet homme ? Les spécialistes s'accordent à voir en lui Viracocha, le dieu civilisateur des Incas. Le dieu-homme blanc à barbe noire, l'équivalent du Quetzalcoatl mexicain.

Par qui fut bâtie Tiahuanaco ? Nul ne le sait. La cité cyclopéenne était déjà en ruine lorsque les Incas la découvrirent au début du XIIIe siècle. Au XVIe siècle, les conquistadores espagnols pillèrent sans vergogne ce trésor inouï, arrachant les frises en or et les rivets d'argent, et précipitant ainsi l'écroulement des murailles gigantesques. Au XIXe siècle, la plupart des édifices ainsi que les statues gigantesques furent démolis pour servir de matériaux de construction pour la ville de La Paz et de remblai pour sa voie ferrée...

Les experts discutent encore de l'époque au cours de laquelle Tiahuanaco fut bâtie. La plupart estiment qu'elle fut érigée entre le Ier et le IXe siècle avant notre ère. D'autres avancent plutôt la date de l'an 1000 avant J.-C. L'archéologue bolivien d'origine allemande Arthur Posnansky, en revanche, se fondant sur les variations de l'obliquité de l'écliptique, a calculé que les ruines de Tiahuanaco doivent remonter à quinze mille ans avant notre ère !

Ces ruines abritent plusieurs villes construites successivement sur le même site. A l'origine, il

s'agissait d'un port de mer, qui fut projeté à quelque trois kilomètres de haut, sur le plateau andin, au cours du onzième millénaire avant J.-C. Arthur Posnansky explique : « Cette catastrophe fut causée par des phénomènes sismiques, qui provoquèrent eux-mêmes le débordement des eaux du lac Titicaca et des éruptions volcaniques... Il est également possible que la montée momentanée du niveau du lac ait été causée en partie par la rupture des digues de retenue de certains des lacs situés plus au nord, en altitude... Une gigantesque coulée d'eau balayant tout sur son passage aurait fondu sur le lac Titicaca[1]. »

La théorie de Posnansky s'appuie sur la présence de plantes marines pétrifiées existant sur une centaine de kilomètres, dans les montagnes avoisinantes : « Des fragments de squelettes d'origine humaine et animale ont également été trouvés, gisant dans le plus grand désordre, au milieu de pierres ouvragées, d'ustensiles, d'outils et d'innombrables autres objets les plus divers. Tous ces débris avaient été déplacés, broyés et accumulés dans une mêlée indescriptible[2]. » Pour Posnansky,

1. Arthur Posnansky, *Tiahuanaco : The Cradle of the American Man,* 4 vol., New York, 1945, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

2. *Ibid.*

« aucun archéologue qui creuserait une tranchée de deux mètres à cet endroit ne pourra nier que la force destructrice de l'eau, conjuguée aux mouvements brusques de la terre, est à l'origine de cette accumulation d'ossements amalgamés à ces fragments de poterie, ces bijoux et ces ustensiles[1]... ». En effet, « des couches d'alluvions recouvrent l'ensemble du champ de ruine, et du sable d'origine lacustre, mêlé à des coquillages du lac Titicaca, du feldspath décomposé et des cendres volcaniques, s'est accumulé dans les secteurs du site entourés de murs[2] ».

Ce déluge serait donc intervenu autour de l'an 10000 avant J.-C., soit à l'époque où, aux dires de Solon, l'Atlantide fut elle-même engloutie sous les flots... De plus, l'art extrême avec lequel a été bâtie Tiahuanaco prêche en faveur de l'ancienneté et de l'antériorité de la civilisation qui lui donna naissance. Posnansky et d'autres chercheurs sont persuadés que c'est à Tiahuanaco que vécut la première civilisation du monde : la civilisation atlante !

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

LES MAYAS ÉTAIENT-ILS LES DESCENDANTS DES ATLANTES ?

Les Olmèques sont l'un des peuples sud-américains les plus anciens. Leur civilisation vit le jour autour de l'an 1300 avant J.-C. sur les rives du golfe du Mexique et s'épanouit jusque vers l'an 400 avant J.-C. Les Olmèques furent des bâtisseurs grandioses, capables de transporter des têtes sculptées de plus de vingt tonnes sur plus de cent kilomètres de distance. On leur doit notamment des têtes de géants tout à fait extraordinaires. D'où venaient les Olmèques, et où puisaient-ils leur art ? « Bizarrement, répond Graham Hancock, malgré les efforts acharnés des archéologues, pas une seule trace de ce que l'on pourrait appeler la “phase de développement” de la civilisation olmèque n'a jamais été retrouvée, au Mexique comme dans le reste du continent américain. Ce peuple [...] semble avoir surgi du néant[1]. »

Les Olmèques possédaient une écriture assez semblable à celle des Mayas, qui apparurent au Guatemala entre le IVe et le Ier siècle avant notre ère. Durant un millénaire, les Mayas construisirent plus

1. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, ouvrage cité.

d'une centaine de cités monumentales, ornées de temples, de pyramides, de palais et de places publiques semblables à Tiahuanaco.

Les pyramides « en escaliers » des Mayas servaient parfois de temples, mais elles avaient aussi un rôle funéraire, tout comme les pyramides d'Egypte. Ainsi, les ruines de Palenque, au sud-est du Mexique, livrèrent au professeur Alberto Ruz Lhuillier le secret de leur pyramide à gradins, baptisée le « temple des Inscriptions », lors des recherches qu'il mena en 1952. A l'intérieur de la pyramide, sous une dalle de pierre pesant plus de six cents kilos, Lhuillier et son équipe découvrirent un sarcophage de pierre rouge dans lequel reposait un squelette humain dont le crâne était recouvert d'un masque mortuaire de jade. Aux murs, des sculptures de stuc représentaient des hommes vêtus de costumes archaïques. Sans doute les ancêtres des Mayas...

Près de Mexico s'élève une autre ville extraordinaire, qui porte le nom aztèque de Teotihuacan, « le lieu où les dieux sont nés ». Trois pyramides dominent les vestiges enfouis dans la végétation : la première est dédiée au Soleil, la seconde à la Lune, la troisième à Quetzalcoatl. Or, la pyramide du Soleil est bâtie selon des proportions qui évoquent étrangement la pyramide de Khéops, en

Egypte. Pour cette dernière, le rapport entre la hauteur de l'édifice (150 mètres) et le périmètre de sa base (967,40 mètres) est égal au rapport entre le rayon et la circonférence d'un cercle, soit 2*pi.* Dans la Pyramide du Soleil, le rapport entre la hauteur (soixante et onze mètres vingt) et le périmètre de sa base (894,30 mètres) est égal à... 4*pi.* Graham Hancock s'interroge : « Quel *dessein commun* a pu pousser les bâtisseurs de pyramides, des deux côtés de l'Atlantique, à se donner tout ce mal pour intégrer la valeur *pi* dans les dimensions de ces deux remarquables monuments ? Dans la mesure où il ne semble pas y avoir eu de contacts directs entre les civilisations du Mexique et d'Egypte, ne peut-on déduire que toutes deux, à une époque très reculée, auraient hérité de certaines idées de source commune[1] ? »

Et à quelle source commune auraient pu puiser les civilisations d'Egypte et d'Amérique du Sud, sinon à la source première : l'Atlantide ? C'est ce que pensaient les premiers spécialistes français de la préhistoire des Amériques, l'abbé Brasseur de Bourbourg et Auguste Le Plongeon, ainsi que le grand spécialiste de l'Atlantide Lewis Spence : « L'influence égyptienne en Amérique est si pure,

1. *Ibid.*

si nette, qu'on ne peut admettre qu'elle soit passée par le filtre asiatique. En effet, l'hypothèse d'une pénétration par le chemin de l'Asie suppose un tel laps de temps qu'on ne peut, dans ce cas, exclure l'idée d'une profonde altération de cet apport culturel. [...] Il y a, dit Brasseur de Bourbourg, une rivière Nil, ou Nile, au Guatemala. Cette rivière abrite des crocodiles et, sur ses berges, on peut voir les ruines de pyramides. Je ne peux croire que pareille association d'idées, pareille similitude culturelle soient arrivées à ce point intactes au Guatemala après plusieurs centaines d'années d'influence asiatique et pacifique. [...] Tout cela semble établir qu'il y eut des contacts directs entre l'Egypte et l'Amérique. Les inscriptions égyptiennes font allusion à de lointains voyages. [...] Et ces contacts directs entre l'Egypte et l'Amérique, j'en suis convaincu, se firent par l'Atlantide – la plus courte et la plus praticable des routes – plus vraisemblablement que par les déserts et les immensités de l'Asie[1]. »

Pour Graham Hancock, « la civilisation du Mexique ancien n'aurait pas pris son essor sans influence extérieure, mais cette influence ne pro-

1. Lewis Spence, *Comparaison entre les civilisations égyptiennes et précolombiennes*, traduit de l'anglais par Olivier Boura, in Olivier Boura, ouvrage cité.

viendrait pas directement de l'Ancien Monde. En fait, certaines cultures de l'Ancien Monde et du Nouveau Monde auraient reçu en héritage le legs matériel et intellectuel d'une "tierce civilisation" à une date extrêmement reculée[1] ». Il poursuit : « C'est de ces temps obscurs qu'a surgi Teotihuacan, avec ses énigmes et son architecture codée en un langage mathématique faisant référence à l'astronomie et à la forme de la Terre. Et c'est à cette même époque que doivent être rattachés les grandes sculptures olmèques, le calendrier extraordinairement précis dont les Mayas ont hérité de leurs prédécesseurs, les géoglyphes indéchiffrables de Nazca, la mystérieuse cité andine de Tiahuanaco... et tant d'autres merveilles dont nous ne connaissons pas l'origine[2]. »

Teotihuacan eut certainement une grande influence, sur le plan artistique et mystique, jusqu'à ce qu'elle s'effondre mystérieusement, ne laissant aux civilisations ultérieures que ses vestiges à contempler. Peu après le déclin de la glorieuse cité, des barbares chichimèques venus du Nord s'implantèrent dans la vallée de Mexico, où ils fondèrent leur capitale, Tula, en 856, donnant nais-

1. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

sance à l'empire toltèque. Dix rois-prêtres s'y succédèrent jusqu'en 1168, notamment le célèbre Acatl Topiltzin, fils du dieu céleste Mixcoatl et de la déesse de la Terre Chimalman. En 977, il fut élu roi sous le nom de Quetzalcoatl. Mais une guerre civile devait opposer les adorateurs du dieu Tezcatlipoca à ceux de Quetzalcoatl, hostiles aux sacrifices humains. Le roi-prêtre fut chassé et ses fidèles s'allièrent à d'autres tribus Nahuas.

LE *POPOL VUH* ET L'ORIGINE DES MAYAS

Les Mayas étaient-ils des descendants atlantes ? Rappelons que, selon Diodore de Sicile, l'une des sept Atlantides, filles d'Atlas, se prénommait « Maïa ». Quant au livre sacré des Mayas, le *Popol Vuh*, il est empreint d'une cosmogonie et d'une mythologie qui rappellent étrangement les mythes occidentaux du déluge. Selon ce livre, au commencement des temps il n'existait que la mer, le ciel et les Serpents couverts de plumes vertes et bleues – à savoir, les dieux de la mer et du ciel. Sur les conseils d'Hurakan, le dieu du vent, l'ouragan (qui a donné l'anglais « hurricane »), ils créèrent la terre ferme et la remplirent d'arbres, de plantes et d'ani-

maux. Puis ils créèrent des mannequins en les sculptant dans des morceaux de bois. Mais le comportement irrévérencieux de ces derniers irrita les dieux qui décidèrent de leur perte. Hurakan suscita un déluge pour les noyer. Les pauvres mannequins grimpèrent sur le toit de leurs maisons, puis à la cime des arbres, et furent transformés en singes.

Le Livre troisième du *Popol Vuh* montre les dieux en train de délibérer au sujet de la création de l'homme. Quatre hommes sont façonnés à partir d'une pâte de maïs blanche et jaune, et quatre femmes leur sont données durant leur sommeil. Ces quatre couples furent les ancêtres des Indiens Quechuas, à l'origine du peuple des Mayas. En ce temps-là, il n'y avait pas encore de soleil, et la terre baignait dans une profonde obscurité. Les Quechuas voyagèrent jusqu'à un lieu appelé Tulan-Zuiva, « les Sept Cavernes », où ils furent initiés par les dieux.

Les Mayas, ces « seigneurs de la terre », ainsi qu'ils se surnommaient eux-mêmes, étendirent leur influence jusque vers la majeure partie de l'Amérique centrale, avant de se retirer entre le VIIIe et le XIe siècle de l'ère chrétienne dans l'austère région du Yucatán, où fleurit bientôt la civilisation aztèque et son grandiose empire. Un empire qui s'écroula

en quelques semaines à peine, en 1519. L'année même où les calendriers et les oracles avaient prévu le retour de Quetzalcoatl...

LES CONQUISTADORES ET LE RETOUR DE QUETZALCOATL

Au printemps 1519, onze navires espagnols quittèrent Cuba dans le but d'aller explorer les côtes du Yucatán. A leur bord se trouvaient cinq cent huit soldats, seize chevaux et plusieurs pièces d'artillerie. Cette expédition était dirigée par un jeune aventurier âgé de trente-quatre ans, Hernan Cortès, nommé capitaine général de l'Armada par le gouverneur Velasquez, qu'il avait aidé à conquérir l'île de Cuba en 1511.

Cortès était né dans la ville de Medellin, dans la province d'Extramadure. Il avait suivi durant deux ans des études de droit à l'université de Salamanque, mais les finesses de la procédure juridique ne l'intéressaient guère. Au lieu d'étudier le droit romain, il passait des heures à lire des récits de voyages relatifs à la récente découverte de l'Amérique. Ainsi, il lut que lorsque Christophe Colomb débarqua avec ses hommes aux Antilles, « les indigènes les emportèrent dans leurs bras, baisèrent leurs mains et leurs pieds et essayèrent de leur

expliquer de toutes les façons possibles que, d'après ce qu'ils savaient, les hommes blancs provenaient des dieux[1] ».

Etudiant médiocre, Cortès ne rêvait que d'une chose : partir à son tour à la conquête du continent nouveau qu'il assimilait à l'Atlantide, comme tous les Espagnols de son époque. Ainsi, la ville de Cadix – proche des colonnes d'Hercule – évoquait la mémoire de Gadire, le frère jumeau d'Atlas, selon les propres termes de Platon : « L'aîné, le roi, dont l'île et cette mer appelée Atlantide ont pris leur surnom, parce qu'il fut le premier qui régna, fut appelé Atlas. Son frère jumeau eut en partage l'extrémité de l'île, vers les Colonnes d'Hercule, la partie du pays qu'on nomme Gadirique ; il s'appelait en grec Eumèle et, dans la langue indigène, Gadire, et c'est de là que cette contrée a pris son nom[2]. » Cette « extrémité de l'île, vers les Colonnes d'Hercule », ne pouvait désigner que l'Espagne, qui affichait ainsi son origine atlantéenne ! Les Espagnols descendaient des Atlantes par Gadire, tandis que les Américains en descendaient par Atlas. Cette interprétation justifiait

1. Fernando Columbus, *The Life of the Admiral Christopher Columbus*, Rurgers University, New Brunswick, N.J., 1959.
2. Platon, *Critias*, in Olivier Boura, ouvrage cité.

amplement, dans l'esprit d'Hernan Cortès, les droits naturels qu'avait l'Espagne sur le continent sud-américain. Il se voyait déjà, tel Colomb, être accueilli comme un dieu par ses lointains cousins américains...

A l'âge de dix-neuf ans, Cortès s'embarqua sur un bateau en partance pour les Indes. Quinze ans plus tard lui fut confiée une mission périlleuse et délicate : la conquête de l'empire aztèque. Pour cela, il avait dû accepter de cofinancer l'expédition, investissant tout son argent et hypothéquant les terres de son père. Cortès n'était donc pas un simple conquérant militaire épris d'horizons nouveaux ; il était également un homme d'affaires qui tenait à faire fructifier son investissement.

Le Jeudi saint, Cortès et son Armada débarquèrent sur les côtes du Mexique, où ils fondèrent la ville de Vera Cruz. Pour impressionner les peuplades locales et marquer son autorité, Cortès fit tirer plusieurs salves d'arquebuses par ses guerriers à cheval, vêtus d'armures flamboyant au soleil. Chez les Indiens, on s'étonna beaucoup de ces êtres fantastiques pourvus de deux têtes et six pattes (ainsi décrivaient-ils les guerriers à cheval, cet animal étant alors inconnu sur le continent américain), revêtus de carapaces d'argent et de pierre, et armés de lances crachant le feu et la fumée. Pour apaiser

le courroux de ces envahisseurs, les Indiens leur firent des offrandes d'or et d'objets précieux, renouvelées chaque jour. C'est à ce prix que les cruels conquistadores daignèrent ne pas exterminer aussitôt leurs hôtes.

Un jour, l'offrande rituelle fut d'une autre nature : vingt jeunes filles esclaves furent livrées au campement espagnol. Cortès s'arrogea aussitôt l'une d'entre elles, qu'il trouva à son goût. Elle se nommait « Malinsi », ce qui signifie « malchance et lutte », mais Cortès la rebaptisa aussitôt « Marina », « celle qui vient de la mer ». Pour les Indiens, elle demeura « la Malinche », la « traîtresse ». Marina parvint en effet à apprendre très vite l'espagnol, ce qui lui permit de servir d'interprète à Cortès, qui la rebaptisa « Mi lengua », « Ma langue ». Grâce à elle, Cortès put interroger les émissaires et les messagers qui parvenaient jusqu'à son campement, et savoir ainsi tout ce qu'il désirait au sujet de l'empire aztèque.

Il découvrit ainsi que cet empire était dirigé par le grand Moctezuma, le roi-prêtre des Aztèques, qui vivait dans une cité magnifique située au-delà des montagnes, protégé par une armée aussi vaste que les vagues de la mer. Mais il apprit également que le vieil empereur était de plus en plus contesté et détesté par plusieurs de ses vassaux, prêts à

toutes les alliances pour se débarrasser de la dynastie au pouvoir. Cortès crut pouvoir tirer parti de ces dissensions, et décida de marcher vers Tenochtitlan, la capitale de l'empire aztèque. Les Espagnols seraient bien inférieurs en nombre à leurs assaillants, puisqu'ils n'étaient que cinq cents, mais Cortès croyait en sa bonne étoile. Il n'avait pas tort.

La Grande Marche de l'Armada commença le 16 août 1519. Tenochtitlan se trouvait à quatre cents kilomètres au nord-ouest à l'intérieur des terres, au-delà des volcans du Popocatépetl et du Ixtaccihuatl. Le chemin qui y conduisait était aride et difficile, mais les Indiens qui s'étaient alliés aux conquistadores se révélèrent d'une endurance à toute épreuve. Ils étaient capables d'abattre vingt-cinq kilomètres par jour, en portant des charges de soixante-quinze kilos. Au fur et à mesure de leur avancée, plusieurs milliers d'Indiens des tribus Chalcas, Tépanèques et Tlaxcaltèques se joignirent à eux, saisissant ainsi l'occasion de se rebeller contre les tout-puissants Aztèques. Cortès, cependant, n'était pas dupe. Il savait bien que ces alliés de la dernière heure ne feraient pas le poids en face de l'invincible armée aztèque. Il savait qu'il ne pourrait compter que sur le courage et la vaillance de ses cinq cents soldats espagnols. Il savait qu'il

risquait fort de périr, lui et les siens, dans cet assaut disproportionné. Mais il allait quand même de l'avant, car il ne supportait pas l'idée de revenir sur ses pas les mains vides. Il lui fallait aller tout droit, vers la gloire ou la mort.

Mais sa bonne étoile veillait, car l'affrontement redouté n'eut pas lieu. Le 8 novembre 1519, après des jours et des jours de marche épuisante, Cortès et les siens se retrouvèrent en face des remparts de la ville fortifiée de Tenochtitlan. Mais au lieu d'être traités comme des ennemis, ils furent accueillis comme des dieux. Car pour les Aztèques, Hernan Cortès n'était pas un homme comme les autres. Il était Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes, le dieu blanc à barbe noire qu'avaient annoncé les présages.

7

Le Cinquième Soleil

Les sacrifices d'eau précieuse
Les présages de Moctezuma
Le retour de Viracocha et la fin des Incas
Un colonel britannique prisonnier
d'une cité atlante perdue en pleine jungle
Les derniers Mayas

LES SACRIFICES D'EAU PRÉCIEUSE

Les Aztèques, ou Mexicas, se considéraient comme la nation élue du Soleil. Comme les Mayas, ils revendiquaient leur appartenance aux Sept Tribus Nahuas issues des Sept Cavernes du Chicomotcoc, le lieu où naquit le Monde. A en croire la légende, les Aztèques auraient vécu dans une île

mythique située près de la frontière des Etats-Unis actuels, et dont le nom, « Aztlan », évoque étrangement « Atlas » et « l'Atlantide ». Ils en partirent dès 1168, et après de nombreux affrontements avec les tribus Nahuas et le peuple de Culhuacan, ils fondèrent leur nouvelle capitale, Tenochtitlan, en 1325, à l'endroit où ils virent un aigle dévorant un serpent sur un cactus. La ville fut édifiée sur un îlot du lac Tezcoco, avant d'être agrémentée de jardins flottants, les Chinampas. Peu après la fondation de Tenochtitlan, ils bâtirent sur un îlot voisin une cité jumelle, nommée Tlatelolco.

Les Aztèques pensaient que plusieurs Soleils avaient déjà existé, et que chacun d'entre eux avait péri lors d'un cataclysme. A l'origine, le dieu Tezcatlipoca apporta le Premier Soleil, le Soleil de la Terre, et régna sur les hommes et les géants jusqu'à ce que ceux-ci fussent dévorés par les jaguars. Puis vint le règne de Quetzalcoatl, le Soleil du Vent, qui se termina par la métamorphose des hommes en singes – comme dans le *Popol Vuh*. Puis arriva le dieu Tlaloc, le Soleil du Feu, qui fit périr le monde par un incendie. Et enfin le dieu Chalchihuitlicue, le Soleil de l'Eau, qui provoqua un déluge et métamorphosa les hommes en poissons.

Un manuscrit ancien, intitulé *Historia de los Mexicanos por sus Pinturas*, rédigé par un Mexi-

cain à la demande des conquérants espagnols, rapporte à son tour que « Tezcatlipoca fut le porteur de Soleil. Et les dieux créèrent les géants, qui étaient des hommes très grands dotés d'une immense puissance ». Puis vint Quetzalcoatl, qui « fit pleuvoir du feu sur le Soleil », suivi de Tlaloc. Le dernier Soleil fut une femme, Chalchihuitlicue : « Dans les dernières années où Chalchihuitlicue était le Soleil, il plut tellement que les hommes furent transformés en poissons. Et quand ils furent tous détruits, le ciel tomba sur la terre, et la grande pluie commença. »

Chacune de ces quatre époques, qui rappellent les quatre âges d'or, d'argent, de bronze et de fer décrits par Ovide, est datée avec une extrême précision. Selon le Codex Vaticanus A-3738, le premier âge dura quatre mille huit ans, le second quatre mille dix ans, le troisième quatre mille huit cent un ans et le quatrième cinq mille quarante-deux ans. L'ère présente est la cinquième : elle a débuté en 751 avant J.-C. La durée totale des quatre périodes est de dix-sept mille huit cent soixante et un ans, l'origine du monde étant fixée à dix-huit mille six cent douze ans avant J.-C., soit voici plus de vingt mille ans !

Les Aztèques croyaient que le Cinquième Soleil, le Soleil du Mouvement, était né dans la cité fabu-

leuse de Teotihuacan. Mais ce Soleil périrait un jour comme les autres dans un cataclysme, à moins de le nourrir d'« eau précieuse », c'est-à-dire du sang des êtres humains sacrifiés sur l'autel du dieu Soleil. Pour ne jamais manquer de cette « eau précieuse » nécessaire à la survie du Soleil, les Aztèques instaurèrent ainsi la pratique des « guerres fleuries », les opposant aux cités rivales. Lors de ces guerres, les Aztèques cherchaient à faire le plus de prisonniers possibles pour alimenter leurs sacrifices. Plusieurs milliers d'êtres humains étaient ainsi massacrés chaque année sur les marches du temple du dieu Soleil.

Ainsi, nous savons qu'Ahuitzotl, le huitième empereur de la dynastie aztèque, « célébra la consécration du temple d'Huitzilopochtli, à Tenochtitlan, en faisant défiler sur quatre files plusieurs dizaines de milliers de prisonniers, entre deux groupes de prêtres qui travaillèrent pendant quatre jours à les expédier dans l'autre monde. A cette occasion, pas moins de quatre-vingt mille hommes furent immolés au cours d'une seule et même cérémonie[1] ».

1. Joyce Milton, Robert Orsi et Norman Harrison, *The Feathered Serpent and the Cross : The Pre-Colombian God-Kings and the Papal States*, Cassell, Londres, 1980, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

Un autre sacrifice collectif eut lieu en présence du chroniqueur espagnol Diego de Duran, qui rapporte que « des flots de sang coulèrent au bas des marches du temple ; là, une fois refroidi, le sang se figea et forma des caillots si volumineux que chacun en fut terrifié[1] ». Au début du XVIe siècle, deux cent cinquante mille victimes étaient sacrifiées chaque année dans l'empire aztèque.

Rappelons que ces sacrifices humains ne concernaient nullement les cultes à Quetzalcoatl, divinité humaine et bienveillante qui ne se nourrissait pas de ces offrandes sanglantes. Ainsi, Nezahualcoyotl, surnommé le « prince-poète », souverain de Tezcoco, rétablit dans sa cité le culte humaniste de Quetzalcoatl, que plus tard les Indiens comparèrent à la figure du Christ.

Les Aztèques s'imposèrent par la force de leurs armes, en soumettant la plupart des peuplades situées au-delà de la vallée de Mexico, les Huastèques, les Mixtèques, les Totonaques, etc. Les régions soumises offraient des tributs qui venaient gonfler les trésors de Tenochtitlan : des pierres précieuses, des plumes d'oiseaux de toutes les couleurs, des animaux, des plantes rares, du cacao...

1. *Aztecs : Reign of Blood and Splendour,* Time-Life, 1992, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

De grands travaux d'embellissement furent menés à bien, notamment la construction d'un temple somptueux à la gloire du dieu Huitzilopochtli.

LES PRÉSAGES DE MOCTEZUMA

Moctezuma Xocoyotzin, le neuvième « Tlatoani » (souverain) des Aztèques, était né en 1467. Le Codex Mandoza le décrit comme « un sage, un astrologue, versé dans les arts, qu'ils soient militaires ou non ». Depuis 1502, il siégeait à Tenochtitlan, la capitale de l'empire, malgré l'opposition de plus en plus grande que provoquait la puissance aztèque. Homme pieux et érudit, il consacrait une grande partie de son temps à méditer dans les temples du dieu Huitzilopochtli et de sa mère Coatlicue, la déesse de la Terre, et à interroger les oracles. Mais les oracles n'étaient pas bons...

En effet, le calendrier aztèque était découpé en cycles de cinquante-deux années, chaque fin de cycle étant marquée par des cataclysmes violents pouvant mettre fin au Cinquième Soleil. Or, le cycle en cours prenait fin en 1519, l'année même du débarquement des conquistadores espagnols...

Dix ans avant l'arrivée des Espagnols, huit grands présages funestes s'étaient déjà produits,

alertant la vigilance de Moctezuma. Ainsi, durant un an, une flamme était apparue chaque nuit dans le ciel, du côté de l'est, pour disparaître le matin suivant. Le temple sacré de Huitzilopchtli avait été détruit par un incendie inexplicable. Le temple de Xiuhtecuhtli, à Tzonmolco, avait été foudroyé. Une comète était apparue en plein jour, avant de se diviser en trois parties. Les eaux du lac Tezcoco s'étaient mises à bouillonner et avaient détruit les maisons avoisinantes. La voix d'une femme s'était fait entendre durant la nuit, criant : « Mes chers enfants, nous devons partir ! Où puis-je vous emmener ? » Une grue de couleur brune avait été capturée par des pêcheurs et amenée à Moctezuma. La crête de l'oiseau avait la forme d'un miroir dans lequel le prêtre-roi avait vu apparaître une armée chevauchant d'étranges animaux ressemblant à des cerfs. Enfin, des frères siamois à deux têtes avaient été trouvés dans la région. Mais avant qu'on ne les conduise vers le roi Moctezuma, ils avaient disparu.

Lorsque des émissaires se présentèrent au souverain de Tenochtitlan, pour lui apprendre qu'on avait aperçu des « tours ou de petites montagnes flottant sur l'eau » (les navires des conquistadores), puis qu'avançaient vers lui des guerriers « à la peau très claire, avec de longues barbes et des cheveux

ne descendant qu'aux oreilles », Moctezuma se souvint des dernières paroles de Quetzalcoatl en partance pour Tollan-Tlapallan, par lesquelles il annonçait qu'un jour des hommes à la peau blanche et aux barbes noires reviendraient par la mer afin de diriger le pays... Et lorsque le capitaine général Hernan Cortès se présenta devant lui, le tout-puissant prêtre-roi des Aztèques lui fit tout naturellement allégeance, persuadé qu'il se trouvait devant le dieu Quetzalcoatl en personne, revenu prendre possession de ses terres !

Mais les nouveaux dieux blancs se comportèrent d'une tout autre façon que le véritable Quetzalcoatl, le dieu civilisateur. Ainsi, l'empereur aztèque fit don au *conquistador* étranger de deux calendriers circulaires couverts de hiéroglyphes, l'un en or, l'autre en argent. Voulait-il de cette manière attirer l'attention du dieu blanc sur les risques pesant sur la survie du Cinquième Soleil ? Nul ne le sait car, n'écoutant que sa cupidité, Cortès exigea que les précieux objets soient fondus sur place et coulés en lingots. Moctezuma fut emprisonné puis tué. Les précieux temples et trésors aztèques furent pillés et détruits avant d'être remplacés par des effigies chrétiennes. La noblesse de Tenochtitlan fut passée par l'épée et l'armée massacrée avec la dernière sauvagerie. Les survivants Mexicas tentèrent

de résister, mais il était trop tard. La ville de Tenochtitlan tomba le 13 août 1521, et avec elle le glorieux empire aztèque.

Les oracles avaient dit : « Préparez-vous, mes petits frères, car le jumeau blanc du Ciel est arrivé pour détruire le Soleil, apportant avec lui la nuit, la tristesse et le poids de la souffrance. » Hernan Cortès, le « jumeau blanc » de Quetzalcoatl, avait eu raison du Cinquième Soleil...

LE RETOUR DE VIRACOCHA ET LA FIN DES INCAS

La dernière grande civilisation précolombienne, celle des Incas, périt à son tour à cause des oracles annonçant le retour du dieu Viracocha, l'équivalent inca de Quetzalcoatl.

Dès 1511, les conquistadores espagnols avaient mis le pied à Panama. Assoiffés d'or, ils étaient prêts à tout pour découvrir l'« El Dorado », le paradis regorgeant de trésors dont parlaient les légendes. L'un d'entre eux, Francisco Pizarre, avait tenté en 1524 l'exploration d'une contrée mystérieuse que les Indiens nommaient « Biru », et qui abritait, paraît-il, d'incroyables richesses. Mais la forêt hostile et l'infranchissable Cordillère des

Andes avaient brisé l'élan du farouche pionnier. Il était revenu quelques années plus tard, en avril 1532, accompagné cette fois d'une petite armée de cent quatre-vingts hommes, à la tête de laquelle il débarqua à Tumbes, au nord de l'actuel Pérou.

Atahualpa et Huascar, les deux fils de l'empereur Huayana Capac, s'affrontaient alors pour la souveraineté de l'immense empire inca que leur avait légué leur père.

Les Incas étaient des Indiens Quechuas, une ethnie apparue dans le bassin de Cuzco, dans les Andes du Pérou, vers la fin du XIIIe siècle. Leurs premiers souverains étaient Manco Capac et de Mama Ocllo, sa sœur-épouse. Ils civilisèrent les tribus barbares en leur enseignant l'agriculture, l'artisanat et l'art du tissage.

Au fil des siècles, les Incas étendirent leur influence dans toute la région, jusqu'au sud de l'actuelle Colombie, avant d'être confrontés à un ennemi imprévu : les épidémies colportées par les envahisseurs espagnols, qui en quelques années firent parmi les Indiens quelque deux cent mille victimes, dont l'empereur Huayana Capac, en 1528.

La lutte intestine qui opposait les deux fils de l'empereur disparu faisait rage au moment où apparurent Francisco Pizarre et ses hommes. Or les Incas avaient souvenir d'une vieille légende, selon

laquelle le dieu blanc à barbe noire Viracocha reviendrait un jour pour rétablir la paix. Viracocha, dont le nom signifie « l'écume de la mer », était présenté comme un homme blanc de haute taille venu du pays de l'aurore. Il inculqua la bienveillance aux cœurs des Indiens Quechuas et leur révéla les secrets de la civilisation. Puis, sa mission terminée, il disparut dans « l'écume de la mer ».

Huascar, qui était alors gouverneur de Cuzco et qui avait l'appui des chefferies incas les plus anciennes, crut reconnaître en Pizarre le conciliateur Viracocha et le laissa continuer son chemin.

Le 15 novembre 1532, Pizarre avait rejoint les lignes d'Atahualpa, le frère ennemi, soutenu par la puissante armée du nord. Le conquérant espagnol pria Atahualpa de venir visiter ses quartiers. Le chef inca crut bon de se rendre à cette invitation à la tête de toute son armée. Mais sitôt qu'il fut parvenu sur la place centrale du camp espagnol, les conquistadores ouvrirent le feu sur leurs hôtes et lâchèrent leurs chiens de combat. Pris de panique, les Indiens s'enfuirent tandis que les Espagnols capturaient Atahualpa.

Les troupes de ce dernier avaient eu entre-temps raison de l'opposition de Huascar et avaient pris possession de Cuzco. Pour obtenir la libération de leur souverain emprisonné, ils offrirent à Francisco

Pizarre de remplir d'or la pièce dans laquelle il était enfermé. Mais le conquistador fit assassiner Atahualpa le 29 août 1533 avant de soulever les tribus rebelles aux Incas, à la tête desquelles il entra dans Cuzco le 15 novembre 1533.

La capitale de l'empire inca, dont le nom signifie « nombril », fut pillée sans vergogne par les nouveaux barbares conduits par le pseudo-Viracocha. Et c'est ainsi qu'après les Aztèques, les Incas et leur formidable civilisation furent à jamais détrônés. Mais les derniers Incas aimaient à rappeler que le berceau de leur civilisation demeurait Tiahuanaco, la cité grandiose et mystérieuse...

UN COLONEL BRITANNIQUE PRISONNIER D'UNE CITÉ ATLANTE PERDUE EN PLEINE JUNGLE

Tiahuanaco était-elle une cité datant de l'Atlantide ? Les Olmèques, les Aztèques et les Incas descendaient-ils des Atlantes ? Comment expliquer la présence de pyramides à la fois en Egypte et sur le continent sud-américain ? La civilisation des Mayas et celle de l'Egypte ancienne avaient-elles la même origine ? Ces questions sont jusqu'ici demeurées sans réponses, ce qui n'a pas empêché

certains explorateurs de partir à la recherche de l'Atlantide au fond des sombres et denses forêts qui couvrent le continent sud-américain.

Ce fut notamment le cas du colonel Percy H. Fawcett, un honorable ingénieur géographe et cartographe militaire qui, après vingt années de bons et loyaux services dans l'armée britannique, se consacra à l'exploration de l'Amazonie à partir de 1920.

Le colonel Fawcett était persuadé que la jungle du Brésil abritait les vestiges de cités atlantes, et notamment de la capitale de l'Atlantide. Au cours de l'un de ses voyages, l'intrépide explorateur était entré en possession d'une très ancienne carte, datant d'au moins cent cinquante ans, dressée par un homme qui avait, paraît-il, découvert les vestiges d'une cité inconnue au fin fond du Mato Grosso, dans le sud-ouest du Brésil. Espérant trouver une piste sérieuse qui le conduirait vers l'Atlantide, le colonel Fawcett se mit en route en 1925, accompagné de son fils Jack, âgé de vingt ans, et de l'un de ses amis, du nom de Raleigh Rimmel.

Ce voyage était risqué pour l'époque. La région du Mato Grosso était inhospitalière, pleine de marais insalubres. Jonchée d'une végétation inextricable, elle se trouvait infestée d'animaux sauvages et d'insectes venimeux et peuplée de tribus d'Indiens sauvages. Mais les trois hommes étaient prêts

à affronter l'aventure, quelles qu'en puissent être les conséquences. Avant son départ, le colonel Fawcett avait d'ailleurs pris le soin de déclarer : « Que nous parvenions à pénétrer dans la jungle et à en sortir vivants ou que nous y laissions la vie, il y a une chose dont je suis sûr : la clé du mystère des anciennes civilisations de l'Amérique du Sud, et sans doute celle de toute la préhistoire, nous sera fournie lorsque nous aurons localisé ces cités antiques. »

Les trois explorateurs se mirent donc en quête de l'hypothétique cité atlante, en se fiant aux indications rudimentaires portées sur la carte. En traversant le camp du Cheval-Mort, dans le bassin du rio Xingu, ils entendirent parler d'une autre cité en ruine, située en bordure d'un grand lac, et décidèrent de s'y rendre. Des indigènes du Mato Grosso affirmaient qu'ils avaient souvent aperçu des lumières illuminer cette cité. Fawcett écrivit alors à Lewis Spence, le grand atlantologue écossais : « Ces gens ont une source d'éclairage qui nous paraît étrange et qui représente probablement les restes d'une civilisation disparue après avoir laissé quelques traces. »

Fawcett et ses deux acolytes ont-ils trouvé la fameuse cité, ont-ils succombé aux fièvres, ou bien sont-ils tombés aux mains des Indiens ? Une seule

chose est sûre : ils ne sont jamais ressortis de la jungle qui les a engloutis à jamais.

Cette histoire ne serait après tout que le banal récit d'une expédition malheureuse si, dix années après les faits, un rebondissement inattendu n'était venu ressusciter la mémoire du colonel Fawcett. Une jeune Irlandaise, Géraldine Cummins, écrivain et médium réputé, affirma être entrée en contact psychique avec l'explorateur britannique en 1936. Elle prétendit que le colonel Fawcett n'était pas mort dans la jungle. Il avait bel et bien trouvé la cité atlante de ses rêves et y était resté. Là, il avait pu entrer en communication avec le monde atlante, et comprendre la plupart de ses mystères. Ces « contacts » psychiques entre le colonel disparu et la jeune femme durèrent jusqu'en 1948, date à laquelle, selon Géraldine Cummins, le colonel Fawcett mourut de sa vraie mort.

A l'appui de cette incroyable histoire, Géraldine Cummins livra certains des messages télépathiques que le colonel lui avait adressés, notamment celui-ci : « Vous devez me croire, lorsque je vous affirme qu'il existe au cœur de l'Amérique du Sud des vestiges d'une civilisation antique qui ressemble à celle de l'Egypte. J'ai vu de mes propres yeux ces ruines, et je suis sûr que si le climat n'était pas aussi oppressant et si nous pouvions faire venir

ici la main-d'œuvre nécessaire pour effectuer des fouilles sous notre direction, toute une civilisation ancienne serait révélée. Le secret du continent perdu serait révélé, et une lumière nouvelle serait jetée sur une période de notre préhistoire et sur les origines de l'humanité. »

Dans un autre message, le supposé colonel Fawcett explique que la religion de l'Atlantide était fondée sur le culte du Soleil, et que les Atlantes connaissaient déjà l'électricité : « Les Atlantes connaissaient plus ou moins le principe de l'électricité, qui dépend à la fois du soleil et d'autres forces de l'atmosphère. Il existe plusieurs sortes d'électricité, et celle que nous connaissons fut découverte avant nous par les Atlantes, qui ne l'utilisaient d'ailleurs pas comme nous le faisons. Ils avaient compris qu'elle pouvait accomplir infiniment plus de choses que de procurer de la lumière dans des ampoules électriques. Ils s'en servaient aussi pour déplacer de lourdes masses. »

Cette utilisation inédite de l'électricité expliquerait la façon dont les pyramides furent érigées : « La construction des pyramides pose un problème. Une des réponses consiste à dire que d'énormes blocs de pierres peuvent se manipuler facilement grâce à des décharges électriques. Vous allez dire que je suis fou. Mais j'ai vu de mes yeux ce monde

d'autrefois. J'ai marché dans ses rues. J'ai admiré les portiques de ses temples. J'ai pu pénétrer dans les sous-sols de ce monde, là où se combinent l'air et l'électricité. Je puis vous assurer que ces hommes d'avant notre époque en savaient davantage sur la matière et la lumière, l'éther et ses propriétés, que tous nos savants du XXe siècle ne pourraient l'imaginer. »

Une bien étrange histoire, à laquelle on a du mal à adhérer pleinement... Géraldine Cummins s'était-elle rendue coupable d'une supercherie ? Etait-elle sujette à des hallucinations auxquelles elle finissait par croire ? Ou bien est-elle entrée en contact, par l'intermédiaire du colonel disparu, avec le monde fabuleux des Atlantes ?

Les derniers Mayas

L'étrange aventure du colonel Fawcett eut encore d'autres échos. L'archéologue américain J.L. Stephens, dans ses *Incidents de voyage en Amérique centrale*, Chiapas et Yucatán, raconte l'histoire d'un Père espagnol qui découvrit sur les hauteurs de la Cordillère des Andes, dans les années 1838-1839, une ville immense flanquée de tours blanches qui scintillaient au soleil. Selon la tradition, « aucun

homme blanc n'a jamais pénétré dans cette cité ; ses habitants parlent la langue maya et savent que les étrangers ont conquis tout le pays ; ils assassinent tout homme blanc qui essaie d'entrer sur leur territoire. Ils ne connaissent pas la monnaie, ne possèdent ni chevaux, ni bétail, ni mulets, ni aucun autre animal domestique ».

Vers le milieu du siècle dernier, à l'époque de la ruée vers l'or, en Californie, des prospecteurs jurèrent avoir vu des éclats de lumière flamboyer au-dessus du mont Shasta. En 1931, un feu de forêt ravagea cette montagne, jusqu'à ce qu'il soit étrangement stoppé par un brouillard mystérieux. La ligne de démarcation séparant la zone incendiée de la zone centrale formait une courbe parfaite.

L'année suivante, en 1932, un certain Edward Lanser publia un article dans le *Los Angeles Times,* dans lequel il rapportait qu'aux dires des habitants des villages situés à proximité du mont Shasta, il existait depuis toujours une communauté d'hommes mystérieux vivant sur la montagne ou à l'intérieur de celle-ci. Ces hommes avaient la peau claire et les cheveux touffus ; ils étaient de haute taille, portaient un bandeau sur le front et étaient vêtus de robes blanches. Lorsqu'ils descendaient faire des achats, ils payaient toujours avec des pépites d'or, puis se retiraient à l'abri de leur montagne.

Dans ses *Mystères de l'ancienne Amérique du Sud*, Harold T. Wilkins parle à son tour d'un peuple inconnu, originaire d'une ville perdue dans la jungle, qui échangeait des marchandises avec les Indiens. L. Taylor Hansen raconte, dans un ouvrage intitulé *Randonnées à travers les Amériques*, l'histoire d'un couple d'Américains qui survolaient voici quelques années la jungle du Yucatán dans leur avion privé. Victimes d'une panne d'essence, ils durent atterrir dans la jungle où ils eurent la surprise de découvrir une ancienne cité maya, camouflée de telle façon qu'elle était invisible du ciel. Des Mayas vivaient encore dans cette cité, forts de leur antique splendeur, mais totalement isolés du monde extérieur. Les Américains séjournèrent quelque temps en leur compagnie puis ils rentrèrent aux Etats-Unis, après avoir promis de ne jamais révéler l'emplacement de l'étrange cité.

Ces villes disparues réapparaîtront-elles un jour ? La jungle impénétrable laissera-t-elle filtrer de nouveaux secrets permettant de rattacher l'Amérique du Sud à l'Atlantide disparue ? De nouveaux colonels Fawcett découvriront-ils le chemin des antiques cités précolombiennes ? A moins que le Nouveau Monde ne conserve à jamais le silence au sujet du mystère de ses origines...

8

Le mystère des pyramides égyptiennes

Origines inconnues
de la civilisation égyptienne
L'héritage des dieux
L'énigme des pyramides
L'architecture sacrée
Le mystère de la chambre vide

Pour comprendre les civilisations précolombiennes, une clé nous attend... en Egypte. On se souvient que les deux dialogues de Platon traitant de l'Atlantide furent rédigés au IVe siècle avant J.-C., d'après les écrits de Solon, qui dataient du VIe siècle avant J.-C. et racontés par Critias, qui les tenait de son bisaïeul Dropidès. Ce récit, on le voit,

n'est pas de première main, mais comment pourrait-il en aller autrement à propos de faits remontant à près de dix mille ans avant notre ère ?

Or, neuf cents ans après Solon, le philosophe Proclus (415-485) confirma les sources du *Timée*, en rédigeant un commentaire dans lequel il expliquait qu'aux alentours de 260 avant J.-C. un Grec nommé Krantor s'était rendu en Egypte, à Saïs, sur les traces de Solon. Là, dans le temple de Neith, il aurait contemplé des colonnes couvertes de hiéroglyphes décrivant en détail l'histoire de l'Atlantide. Krantor fut incapable de déchiffrer lui-même ce texte, mais des prêtres égyptiens le firent pour lui, et selon son témoignage, le récit cadrait parfaitement avec celui qu'avait rapporté Platon dans son Dialogue.

Que sont devenues les colonnades du temple de Saïs ? Depuis Krantor, aucun voyageur n'en a plus jamais fait mention, et aucune fouille archéologique ne les a jusqu'à présent mises au jour. Ainsi, la preuve historique du récit rapporté par Platon se trouve-t-elle peut-être enfouie quelque part sous les alluvions du Nil...

Origines inconnues de la civilisation égyptienne

Les prêtres du temple de Neith qui transmirent à Solon l'histoire de l'Atlantide puisaient leur savoir dans une tradition immémoriale. On se souvient des paroles du vieux prêtre égyptien dans le *Timée* : « Solon, Solon, vous autres Grecs, vous serez toujours des enfants ; il n'y a pas de vieillards en Grèce ! [...] Vous ne possédez aucune antique tradition, aucune connaissance blanchie par le temps[1]. » De fait, les travaux des prêtres et des historiens égyptiens permettent de remonter six mille ans en arrière dans l'histoire de l'Egypte ancienne. Manéthon, notamment, qui vécut trois siècles avant notre ère, eut l'idée de diviser les règnes des pharaons en trente et une dynasties, depuis Menès jusqu'à Alexandre le Grand. La civilisation égyptienne est considérée, encore à ce jour, comme l'une des plus anciennes et des plus brillantes que la Terre ait jamais connue.

Pourtant, une énigme demeure à propos de cette civilisation qui, tout comme celle des Olmèques et des autres civilisations précolombiennes, ne semble pas avoir connu de périodes d'émergence et d'évolution. Ernest Renan écrivait à ce sujet : « Dès ses

1. Platon, *Timée*, in Olivier Boura, ouvrage cité.

origines, l'Egypte nous apparaît en pleine maturité, comme une civilisation déjà ancienne, dépourvue d'âges mythiques ou historiques. Un peu comme si l'Egypte, sa civilisation et ses arts n'avaient connu ni enfance ni période archaïque. » L'histoire montre bien qu'aucune civilisation ne naît spontanément; elle s'appuie toujours sur des influences étrangères qui la nourrissent et la font évoluer. De plus, les civilisations ne sont florissantes qu'à leur apogée, et brillantes à leur déclin. Avant cela, elles passent toujours par des millénaires de balbutiements et de tâtonnements. Or, rien de tel en Egypte. Cette civilisation modèle apparaît tout d'un coup, casquée et bottée, sur la scène du monde.

L'égyptologue britannique Walter Bryon Emery, qui consacra trente années de sa vie à fouiller la vallée du Nil, déclara un jour, devant ses collègues réunis au Metropolitan Museum de New York : « Aucune trace d'hommes civilisés n'existait en Egypte il y a six mille ans. Puis, sans transition d'aucune sorte, l'ancien habitant des cavernes s'est mis à construire des palais d'un art et d'une architecture remarquable. Tout d'un coup, il s'est trouvé en possession d'une technique et d'outils perfectionnés. D'où lui est venue cette extraordinaire science ? [1] »

1. Cité par Guy Tarade, *Les Portes de l'Atlantide,* Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1976.

Guy Tarade remarque à son tour : « En contradiction avec le processus habituel aux autres civilisations, la civilisation égyptienne connut son apogée culturel dès les débuts de son histoire, sans aucune transition. Les sommets de la culture furent atteints d'un seul coup, notamment avec la construction des pyramides, plusieurs millénaires avant notre ère[1]. » L'émergence soudaine de cette civilisation concerne aussi le plan spirituel : « Le Livre des Morts, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, ainsi que toutes les inscriptions antérieures à la Quatrième Dynastie, font état d'un monothéisme d'une grande élévation morale. Ensuite seulement, on en arrivera, par une lente dégénérescence des dogmes et leur interprétation erronée, au polythéisme, aux dieux innombrables, à l'adoration des astres et des animaux[2]. »

Cette énigme, relative aux origines de la civilisation égyptienne, pourrait être résolue si l'on acceptait l'hypothèse d'une « tierce civilisation », infiniment plus ancienne, qui aurait « initié » les Egyptiens. Graham Hancock explique à ce sujet : « Les vestiges archéologiques laissent penser qu'au lieu de se développer lentement, comme c'est le

1. Guy Tarade, *Les Portes de l'Atlantide,* ouvrage cité.
2. *Ibid.*

cas de toute société humaine, la civilisation de l'Egypte ancienne, comme celle des Olmèques, aurait surgi *d'un seul coup, et déjà entièrement constituée.* En effet, dans le cas égyptien, la période de transition entre un stade de développement primitif et une société avancée paraît si courte qu'elle peut être tenue pour négligeable. Des savoir-faire technologiques dont l'acquisition, normalement, aurait dû prendre plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'années, furent mis en œuvre presque du jour au lendemain – et, apparemment, sans antécédents d'aucune sorte. » L'Américain John West renchérit : « Comment une civilisation aussi complexe peut-elle surgir déjà toute faite ? Prenez une automobile du début du siècle et comparez-la à un modèle d'aujourd'hui. Le processus d'"évolution" saute aux yeux. Rien de tel en Egypte. Tout est déjà en place dès le départ. La solution de cette énigme coule de source, mais parce qu'elle va à l'encontre des dogmes consacrés, elle n'est que très rarement envisagée : *la civilisation égyptienne n'est pas le fruit d'une "évolution", c'est un héritage*[1]. »

1. John Anthony West, *Serpent in the Sky*, New York, 1979, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

Une autre énigme, relative à l'Egypte, concerne sa mythologie. Nous avons vu que la plupart des cultures de l'Ancien et du Nouveau Monde avaient conservé, de façon très vivace, le souvenir du déluge qui ravagea la Terre voici des milliers d'années. Toutes les grandes civilisations ont leur mythe du déluge. Toutes, sauf l'Egypte. Pourquoi cette omission ?

Robert Charroux constate : « Jusqu'à l'an 4000 (quatre mille ans avant notre ère), aucune civilisation notable ne se développa dans le monde, sauf en Egypte. Plus loin dans le temps, il semble impossible de retrouver des traces architecturales, sauf dans les cavernes, le déluge ayant rasé une partie de la surface de la Terre, et en premier lieu, les vallées où se situaient les villes et les témoignages de l'activité humaine[1]. » Il poursuit : « Le cataclysme, cité abondamment par les Hindous, les Babyloniens, les Chaldéens, les Hébreux, les Nordiques et les Amérindiens, est quasiment passé sous silence par les Egyptiens, ce qui incita peut-être les préhistoriens à en réfuter

1. Robert Charroux, *Le Livre des Maîtres du monde*, Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1967.

l'existence[1]. » Si les populations installées autour du Nil n'ont pas conservé de souvenirs du déluge, c'est peut-être qu'elles ne l'ont pas connu. « En effet, poursuit Charroux, elles ne le connurent pas, car la vallée du Nil n'a que douze mille ans ; auparavant, le fleuve ne se jetait pas dans la Méditerranée ! C'est donc dans un pays tout neuf que naquit, il y a environ huit mille ans, la plus ancienne civilisation historique que nous connaissons, ce qui permet d'affirmer que peu après le déluge, des Hyperboréens ou des Atlantes s'établirent dans les hautes vallées du Nil[2]. »

D'après les indications fournies par Solon, le déluge qui précipita l'Atlantide sous les flots eut lieu voici onze mille cinq cents ans. Or la civilisation égyptienne n'est apparue que trois mille cinq cents ans après, voici huit mille ans. On peut donc émettre l'hypothèse que la vallée du Nil n'a été investie que tardivement par des émigrants atlantes. S'ils ont mis plus de trois millénaires à parvenir en Egypte, c'est qu'ils ont tout d'abord traversé l'océan Atlantique, se sont arrêtés aux Canaries, ont accosté l'Europe sur la côte biscayenne – ainsi que nous le verrons en suivant la

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

piste préhistorique –, ont franchi les Pyrénées, puis la chaîne de l'Atlas, le Sahara et la Libye avant de se fixer enfin sur les vertes rives du Nil. Ce que confirme, par exemple, le passage déjà cité de Diodore de Sicile à propos des voyages de Myrina, reine des Amazones, après qu'elle eut conquis l'Atlantide : « Myrina, après avoir parcouru avec son armée une grande partie de la Libye, entra dans l'Egypte où elle se lia d'amitié avec Horus, fils d'Isis, qui était alors roi du pays[1]. »

Horus, le dieu solaire des Egyptiens, est le fils d'Osiris, le dieu de la Mort et de la Résurrection, mais aussi le dieu civilisateur et nourricier dont le mythe n'est pas sans rappeler celui de Quetzalcoatl. Tous deux ont fait connaître aux humains l'usage alimentaire des céréales et des végétaux. Tous deux sont à la fois des hommes et des dieux. Tous deux ont assuré un rôle politique, en devenant les souverains de leurs peuples. Comme le souligne Marcel Brion : « En tant que dieu-homme, dit la légende, Osiris a réellement régné sur l'Egypte. Il a succédé à son père, Geb, il a appris aux hommes l'usage des aliments végétaux, le blé, l'orge, qui semblent d'ailleurs ne pas être indigènes et avoir

1. Diodore de Sicile, *Bibliothèque universelle*, ouvrage cité.

été importés à une époque très reculée. Il est donc naturel qu'Osiris soit reconnu dans toute l'Egypte comme le dieu par excellence, puisque c'est le dieu agriculteur, le dieu nourricier[1]. » Diodore de Sicile rapporte de son côté qu'après avoir enseigné aux Egyptiens l'agriculture et le respect des lois, Osiris entreprit « de visiter toute la terre habitée et d'apprendre aux hommes à cultiver la vigne et à semer le blé et l'orge ; car il pensait que si, grâce à lui, les hommes abandonnaient leur sauvagerie et adoptaient une manière de vivre plus douce, il recevrait des honneurs immortels pour l'ampleur de ses bienfaits... ».

Graham Hancock note, à propos des pharaons : « Du début jusqu'à la fin, ils se considérèrent eux-mêmes comme les descendants en ligne directe et les représentants vivants d'Horus, fils d'Osiris. A chaque nouvelle génération, le pharaon défunt était censé renaître dans le ciel sous l'aspect d'un "Osiris", son successeur sur le trône étant un nouvel "Horus"[2]. » Il ajoute : « N'est-ce pas défier la logique que de supposer qu'un système de croyances aussi abouti que le culte d'Osiris, avec

1. Marcel Brion, *Histoire de l'Egypte*, Fayard.
2. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, ouvrage cité.

ses prolongements politiques, ait surgi du néant en – 3100, ou, du moins, qu'il se soit constitué, dans toute sa complexité, en seulement deux ou trois cents ans, comme le proposent certains égyptologues ? La période de formation de ce culte doit certainement avoir été beaucoup plus longue – non pas plusieurs centaines, mais plusieurs *milliers* d'années. » En outre, « toutes les annales dans lesquelles les Egyptiens de l'Antiquité parlent directement de leur passé affirment que leur civilisation leur a été léguée par des "dieux", qui "furent les premiers à régner en Egypte" ».

Et si cette filiation était la même ? Et si Osiris, Quetzalcoatl ou Viracocha n'étaient que des figures mythiques destinées à désigner les hommes-dieux civilisateurs, porteurs d'une connaissance supérieure : les Atlantes ? Cela expliquerait, entre autres, pourquoi il existe des pyramides à la fois en Egypte et en Amérique du Sud et pourquoi, d'entre ces pyramides, certaines, comme celles de Teotihuacan, au Mexique, et de Gizeh, en Egypte, semblent « à part », comme si elles avaient été bâties par des êtres venus d'ailleurs, pour des raisons encore mystérieuses...

L'ÉNIGME DES PYRAMIDES

On ignore encore la date de l'érection des pyramides de Gizeh. La théorie officielle est que ces pyramides ont été construites par les trois pharaons de la Quatrième Dynastie (2575-2467 avant J.-C.) pour leur servir de tombeaux. Cette théorie se fonde essentiellement sur les textes d'Hérodote, datant du Ve siècle avant notre ère. Dans son Histoire, l'historien grec écrit notamment : « Khéops, m'a-t-on dit, régna pendant cinquante ans, et son frère Khéphren lui succéda à sa mort. Ce dernier bâtit lui aussi une pyramide... moins haute de quarante mètres que celle de son frère, mais tout aussi majestueuse... Khéphren régna pendant cinquante-six ans... puis Mykérinos, le fils de Khéops, monta sur le trône d'Egypte... Cet homme laissa une pyramide beaucoup plus petite que celle de son père. »

Les historiens arabes qui vécurent aux IXe et Xe siècles de notre ère estimaient quant à eux que les pyramides de Gizeh avaient été construites avant le déluge. Au Xe siècle, Massoudi affirma que le pharaon Saurid avait construit la Grande Pyramide afin de préserver les connaissances de l'époque. Ibn Abd Hokm, qui le précéda d'un siècle, fait le récit de cette construction : « La majeure partie des chroniqueurs est d'accord pour attribuer la construction

des pyramides à Saurid Ibn Salhouk, roi d'Egypte, qui vécut trois siècles avant le Déluge. Il y fut incité en voyant dans un rêve que toute la Terre s'était retournée avec ses habitants, les hommes couchés sur la face, les étoiles tombant les unes sur les autres avec un bruit terrible. Dans son trouble, il n'en dit rien à son entourage. S'étant réveillé avec une grande peur, il rassembla les principaux prêtres de toutes les provinces d'Egypte, cent trente en tout, dont le chef était Aclimon. Lorsqu'il leur exposa toute l'affaire, ils mesurèrent l'altitude des étoiles et, faisant leur pronostic, prédirent un Déluge. Le roi demanda : "Atteindra-t-il notre pays ?" Ils répondirent : "Oui, et il le détruira." Mais comme il restait encore un certain nombre d'années à attendre, il donna ordre de construire entre-temps des pyramides avec des caves voûtées. Il remplit celles-ci de talismans, d'objets étranges, de richesses, de trésors, etc. Il construisit ensuite dans la pyramide occidentale trente trésoreries remplies de richesses et d'ustensiles, de cartouches faits de pierres précieuses, d'instruments en fer, de modèles de vaisseaux en argile, d'armes qui ne rouillaient pas et de verreries qu'on pouvait plier sans les briser[1]. »

1. Cité par Andrew Tomas, *Les Secrets de l'Atlantide*, Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1969.

Il est aujourd'hui reconnu que, sur les soixante-dix pyramides qui furent construites en Egypte, les trois pyramides de Gizeh s'imposent par la finesse et la complexité de leur architecture ; la plupart des autres ne semblent, comparées à elles, que des copies maladroites. Graham Hancock remarque : « Erigées par la Quatrième Dynastie égyptienne pour l'éternité, les trois pyramides de Gizeh, pesant chacune plusieurs millions de tonnes et témoignant d'une extraordinaire maîtrise en matière d'ingénierie, sont des chefs-d'œuvre architectoniques sans précédent, et qui n'ont jamais été surpassés. Plus aucune pyramide d'une qualité comparable ne devait être construite par la suite[1]. »

L'ARCHITECTURE SACRÉE

On estime généralement que les trois pyramides de Gizeh, attribuées, comme nous l'avons dit, à trois pharaons de la Quatrième Dynastie : Khéops, Khéphren et Mykérinos, avaient une vocation purement funéraire. De fait, toutes les autres pyramides égyptiennes abritent des chambres mortuaires dans

1. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux,* ouvrage cité.

le secret de leurs tertres faits de briques en terre crue. Or, les pyramides de Gizeh ne sont pas de simples tertres plus ou moins réguliers, mais de savants empilements de pierres taillées parfaitement ajustées, sans le secours d'aucun mortier. En outre, elles sont conçues selon des règles et des calculs fort savants, témoignant d'une connaissance qui s'est perdue par la suite, et qui n'a toujours pas été décryptée de nos jours.

Ainsi, les quatre faces de la Grande Pyramide sont presque parfaitement orientées vers les quatre points cardinaux, avec une marge d'erreur de trois minutes, ce qui représente une déviation d'à peine 0,015 % ! De même, la différence entre le côté sud (263,33 mètres) et le côté nord (262,87 mètres) n'excède pas quarante-six centimètres, soit un degré d'erreur de moins de 0,2 %. Quant aux angles de 90 %, ils sont presque parfaits, à moins d'un demi-degré près. Les plans de la pyramide ont donc été établis avec une précision remarquable, que les bâtisseurs d'aujourd'hui auraient bien de la peine à retrouver, surtout lorsqu'on songe que la Grande Pyramide est constituée de blocs pesant plus de quinze tonnes chacun, le poids global de l'édifice étant estimé à... six millions de tonnes !

De même, la pente des pyramides de Gizeh est calculée d'après *pi*, le nombre d'or, comme les

cathédrales des bâtisseurs du Moyen Age – notamment celle de Chartres –, et comme la Pyramide du Soleil de Teotihuacan, au Mexique. Et la Grande Pyramide est placée presque exactement sur le trentième parallèle, à la latitude de 29° 58' 51" nord, pour être précis.

Pourquoi les bâtisseurs des pyramides de Gizeh et de Teotihuacan ont-ils pris soin d'établir leurs plans selon des calculs aussi rigoureux ? Selon Graham Hancock, « le désir de symboliser des sphères dans des monuments à trois dimensions mais à surfaces planes expliquerait pourquoi les architectes ont consacré tant d'efforts à intégrer le nombre *pi* dans leurs calculs. Il est même probable que les bâtisseurs de ces deux monuments avaient moins l'intention de symboliser la forme sphérique en général, que d'attirer l'attention sur une sphère en particulier : la planète Terre[1] ». Le professeur américain Livio Stecchini, spécialiste de l'histoire des sciences et des mesures dans l'Antiquité, partage cet avis : « L'idée force contenue dans la Grande Pyramide est que celle-ci devait constituer une représentation de l'hémisphère Nord de la Terre, un hémisphère projeté sur des surfaces planes comme c'est l'usage en cartographie [...]. La

1. *Ibid.*

Grande Pyramide est une projection sur quatre surfaces triangulaires. Le sommet figure le pôle, et le périmètre de base l'équateur. C'est la raison pour laquelle, en multipliant par 2*pi* la hauteur de la pyramide, on obtient la longueur du périmètre. La Grande Pyramide est une représentation au 1/43 200 de l'hémisphère Nord de notre planète[1]. »

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE VIDE

Après toutes ces « coïncidences » mathématiques, il est légitime de s'interroger sur la fonction véritable des pyramides de Gizeh. Il semblerait en effet que, dans l'esprit de leurs bâtisseurs, ces gigantesques monuments ne pouvaient être de simples mausolées érigés à la mémoire d'un pharaon, si grand fût-il. Notre doute est renforcé par le fait que l'on n'a découvert aucune momie dans les chambres mortuaires censées les abriter ! Ainsi, la momie de Khéops n'a jamais été retrouvée dans la Grande Pyramide. Dans le sanctuaire intérieur, baptisé « Chambre du Roi », on a bien découvert un sarcophage de granit, mais il était vide.

1. P. Tomkins et Livio C. Stecchini, *Secrets of the Great Pyramid*, New York, 1978, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

L'égyptologue I.E.S. Edwards affirme que ce sarcophage avait autrefois abrité le corps du pharaon, « probablement enfermé dans un cercueil intérieur en bois[1] ». Mais dans ce cas, où se trouvait la momie de Khéops ? Elle ne pouvait pourtant pas s'être volatilisée toute seule...

Jusqu'à présent, la plupart des égyptologues ont invoqué l'action de quelque pilleur de tombes, mais certains ont contesté cette version. En effet, la découverte de l'entrée de la Grande Pyramide remonte au IXe siècle de notre ère, lorsque le calife Al-Mamoun, gouverneur du Caire, chargea une équipe de carriers de creuser un tunnel sur le côté nord de la pyramide, dans le but d'y découvrir un trésor. C'est ainsi que les ouvriers purent mettre à jour les couloirs descendants et ascendants conduisant au sein du monument. Or, le couloir ascendant, qui ouvrait sur la Chambre du Roi, avait été obturé à l'aide d'énormes blocs de granit; et ce barrage était visiblement contemporain de la construction de la pyramide elle-même. Les carriers durent creuser durant des semaines avant de parvenir enfin... dans une chambre vide, meublée d'un simple sarcophage ouvert, vide lui aussi !

1. I.E.S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, Penguin, 1949, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.

Au XIXe siècle, on mit à jour, il est vrai, un autre passage secret conduisant à la Chambre du Roi à partir du couloir descendant. Mais ce passage obscur et étroit, encombré lui aussi de gravats, aurait fourni une issue bien malcommode aux pilleurs de tombes. Et quand bien même seraient-ils parvenus à pénétrer dans l'enceinte sacrée, comment s'y seraient-ils pris pour ne laisser aucune trace de leur passage ? On ne trouva en effet ni signe d'effraction, ni fragment de poterie, ni figurine, ni bijou, ni bout de tissu : rien ! Pas même d'inscriptions hiéroglyphiques sur les murs, vantant les mérites des pharaons inhumés...

La chambre funéraire de la pyramide de Khéphren était également vide lorsqu'elle fut découverte par l'explorateur italien Giovanni Belzoni en 1818. La pièce était nue, sans aucun ornement, et le couvercle du sarcophage de granit poli scellé dans le sol avait été brisé en deux, laissant la tombe vide. On parla à nouveau de pilleurs de tombes, qui auraient opéré quelques centaines d'années après la mort de Khéphren...

Le même constat fut établi lors de l'ouverture de la troisième pyramide, celle de Mykérinos, effectuée par le colonel anglais Howard Vyse en 1837. Il trouva un sarcophage de basalte vide et, à proximité, le couvercle du cercueil sans emploi. Cette

fois, il y avait bien quelques ossements, mais qui dataient du début de l'ère chrétienne, soit plus de deux mille cinq cents ans après l'époque des pyramides. Ces restes humains n'appartenaient donc pas au pharaon Mykérinos, mais à un usurpateur ultérieur ! Dans ce cas, qu'était devenue la momie de Mykérinos ? Avait-elle, elle aussi, été volée par les pilleurs de tombes ?

La doctrine officielle l'affirme, mais nous sommes en droit de ne pas nous contenter d'une explication aussi floue. Car les pyramides de Gizeh, ainsi que leurs cousines sud-américaines, représentent visiblement bien autre chose que des cimetières ou même des œuvres d'art. Ce sont des monuments sacrés et mystérieux, qui furent peut-être conçus par les membres d'une civilisation supérieure. Une civilisation *antérieure* à la civilisation égyptienne des pharaons.

Louis Charpentier propose à ce sujet une théorie iconoclaste mais séduisante : « Supposons que lorsque les premières dynasties de pharaons vinrent s'installer sur les bords du delta, qui, à cette époque, devait être une sorte de marais, supposons qu'ils aient trouvé là ces trois monuments qui durent les laisser abasourdis... Ils trouvèrent ces pyramides closes, irrémédiablement closes. Ils ignoraient vraisemblablement, comme nous-mêmes encore, quelle

était leur signification et leur emploi[1]. » Toujours selon Charpentier, ces pharaons imaginèrent que ces pyramides étaient des « tombes des dieux », « et comme les dynasties pharaoniques, au moins les premières, s'estimaient d'un sang ou d'une lignée "divine", s'assimilant même à leur propre Dieu, il était évident que le tombeau convenable pour un pharaon était forcément un tombeau de Dieu : une pyramide. Il fallait donc qu'il fût enterré sous une pyramide[2] ».

Selon cette théorie, le pharaon Djoser demanda à l'architecte Imhotep de lui construire une pyramide funéraire sur le modèle de celles de Gizeh. Une pyramide qui avait bien une forme de pyramide, certes, mais là s'arrêtait la comparaison, car Imhotep ne put percer les secrets de constructions de ces édifices grandioses. C'est pourquoi, après Djoser, le pharaon Khéops ne voulut pas prendre le risque de construire une copie imparfaite, alors que les originaux étaient disponibles. Il s'arrogea ainsi l'une des trois pyramides de Gizeh, la plus grande, qui devint ainsi la « pyramide de Khéops ». Mais il ne put s'y faire inhumer, faute de connaître l'accès secret à cette pyramide !

1. Louis Charpentier, *Le Mystère basque*, Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1975.
2. *Ibid.*

Le successeur de Khéops, Khéphren, prit à son tour possession de la deuxième des trois pyramides de Gizeh puis, après lui, Mykérinos associa son nom à la troisième et dernière. Le pharaon suivant n'ayant plus de mausolée déjà construit à revendiquer, il dut se contenter de faire bâtir une pyramide en tertre de terre, à la manière de celle de Djoser...

Cette théorie, séduisante mais difficile à prouver, n'a pas trouvé grâce auprès des tenants de l'égyptologie officielle, qui continuent de proclamer que les pyramides de Gizeh ont été bâties sous la Quatrième Dynastie, après celle de Djoser. Et pourtant, comme l'a confié John West à Graham Hancock : « Quelque chose ne colle pas dans ce scénario. Il est impossible que les Egyptiens, après avoir édifié des monuments de très mauvaise qualité, structurellement peu solides, se soient mis tout à coup à construire des pyramides qui constituent structurellement les choses les plus incroyables qui aient jamais été conçues par l'homme, pour, peu après, revenir à des constructions vouées à une ruine rapide. Cela n'a aucun sens[1]. » Cet anachronisme avait déjà été relevé par l'archéologue français Auguste Mariette qui mit à jour une « Stèle de

1. Cité par Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, ouvrage cité.

l'Inventaire » dont les inscriptions prouvaient que la Grande Pyramide ainsi que le Grand Sphinx existaient bien avant le règne de Khéops ! Cette même stèle proclamait que la pyramide était vouée à la déesse Isis.

Si les trois pyramides de Gizeh n'ont pas été construites par les Egyptiens, par qui le furent-elles, et à quelles fins ? Et si ces pyramides n'abritent aucun corps de pharaon, est-ce parce que les momies ont été volées par des pilleurs de tombes, ou bien parce que ces tombes n'étaient pas destinées à servir de sépultures humaines ?

Mais, dans ce cas, comment expliquer le mystère des chambres vides et des sarcophages aux couvercles brisés ?

En l'absence de toute source historique avérée, il faut bien s'en remettre aux hypothèses, même les plus hardies.

9

Osiris et la ceinture d'Orion

10450 avant J.-C.
Des textes surgis du néant
Les archives atlantes
La Salle des Initiés
666 + 666 + 666 = 1998
« Comment j'ai retrouvé l'Atlantide... »
Le vase de bronze du roi Chronos d'Atlantide
La monnaie d'orichalque

10450 AVANT J.-C.

Le voyant américain Edgar Cayce, celui-là même qui avait « prédit » la redécouverte de l'Atlantide en 1968, évoque dans plusieurs de ses « lectures » l'origine et la construction de la Grande Pyramide.

Selon lui, « sa construction dura cent ans. Elle fut commencée, et terminée, sous le règne d'Araaraart, avec Hermès et Ra, [...] de 10490 à 10390 avant que le Prince de la Paix n'entre en Egypte[1] ». Soit quelque huit siècles avant la fin de l'Atlantide... La pyramide aurait donc été bâtie au temps où la civilisation atlante brillait encore de tous ses feux. Cayce confirme : « Les Atlantes apportèrent leur aide à la création de ce qu'on appelle la Pyramide, sur laquelle sont enregistrés tous les événements de la Terre depuis le commencement des âges, et jusqu'à ce que vienne le nouvel ordre du monde à venir[2]. »

Interrogé à plusieurs reprises, Edgar Cayce a toujours fourni la même date à propos de la construction de la Grande Pyramide : entre 10490 et 10390 avant J.-C. Cette date, en totale contradiction avec l'égyptologie officielle, qui refuse de faire remonter la pyramide de Khéops au-delà de la Quatrième Dynastie, en 2500 avant J.-C., a longtemps été considérée comme farfelue, comme semblaient farfelues toutes les prétendues « prophéties » du voyant américain. Or voici qu'en 1993 un ingénieur

1. Lecture 5748-6, cité par Dorothée Koechlin de Bizemont, *L'Univers d'Edgar Cayce*, Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1985.
2. Lecture 281-43, ouvrage cité.

des travaux publics belge passionné d'astronomie, Robert Bauval, a établi une corrélation entre le site de Gizeh et... les étoiles de la constellation d'Orion ! En effet, lorsqu'elles croisent le méridien de Gizeh, les trois étoiles médianes de cette constellation, Al Nitak, Al Nilam et Mintaka, ne sont pas alignées dans le ciel austral, mais légèrement décalées. Or, Robert Bauval a démontré que le site de Gizeh reproduisait fidèlement la position des trois étoiles : la pyramide de Khéops correspondant à Al Nitak, la pyramide de Khéphren à Al Nilam et la pyramide de Mykérinos à Mintaka. Mais le plus étrange est à venir : selon les calculs astronomiques de Bauval, tenant compte des phénomènes de précession des équinoxes, la « carte du ciel » de Gizeh est une « photographie » des cieux tels qu'ils se présentaient... en l'an 10450 avant J.-C. ! Il écrit à ce sujet : « En 10450 avant J.-C., et à cette date seulement, nous constatons que la disposition des pyramides au sol reflète parfaitement celle des étoiles dans le ciel. Cette adéquation ne peut être due au hasard, dans la mesure où le dessin au sol décrit très précisément deux événements célestes très inhabituels qui eurent lieu seulement à cette époque. Premièrement, la Voie lactée, telle qu'on la voyait de Gizeh en 10450 avant J.-C., reproduisait alors exactement l'axe méridien de la vallée du Nil ; deuxièmement, à

l'ouest de la Voie lactée, les trois étoiles de la ceinture d'Orion se trouvaient à l'altitude la plus basse de leur cycle précessionnel, Al Nitak, l'étoile représentée par la Grande Pyramide, franchissant le méridien à 11° 08'[1]. »

Cette datation surprenante tombe exactement dans la fourchette établie « intuitivement » par le voyant américain : 10490-10390. De plus, les conclusions étonnantes de Robert Bauval ont été confirmées par John West, qui découvrit les preuves de l'existence d'une civilisation évoluée dans la vallée du Nil autour de l'an 10000 avant notre ère. Et ces preuves furent elles-mêmes validées par un autre savant, géologue cette fois, le Dr Robert Schoch, professeur de géologie à l'université de Boston. Ajoutons que le Grand Sphinx de Gizeh représente un lion à tête d'homme. Or, en référence aux cycles précessionnels qui se succèdent tous les 2160 ans, l'ère du Lion correspond à la période qui s'est écoulée entre l'an 10970 et l'an 8810 avant J.-C. A partir de tous ces éléments, on peut imaginer le scénario suivant : le site de Gizeh aurait été conçu et bâti par des architectes atlantes, en relation avec la constellation d'Orion, elle-même associée au dieu... Osiris :

1. Cité par Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, ouvrage cité.

« Bien qu'il ait été assassiné par Seth peu après avoir accompli sa mission civilisatrice, il accède à l'immortalité après sa résurrection sous la forme de la constellation d'Orion, en tant que dieu des Morts tout-puissant. Par la suite, jugeant les âmes et fournissant l'immortel exemple d'une souveraineté responsable et bienveillante, il sera la figure dominante de la religion – et de la culture – de l'ancienne Egypte pendant toute la durée de son histoire connue[1]. »

Ainsi s'expliquerait l'absence de momies dans les sarcophages des pyramides de Gizeh, destinés à accueillir, non des pharaons, mais des dieux ! Osiris, dieu de la mort et de la résurrection, ne pouvait qu'habiter un tombeau vide au couvercle brisé...

DES TEXTES SURGIS DU NÉANT

Dans la pyramide d'Ounas, située à quinze kilomètres de Gizeh, on a retrouvé des textes sacrés datant des temps prédynastiques, notamment celui-ci : « O, Roi, tu es la Grande Etoile, le Compagnon d'Orion, qui traverse le ciel avec Orion... Tu montes depuis l'est du ciel, régénéré... »

1. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, ouvrage cité.

Un autre texte précise : « Le Roi est une flamme, se déplaçant devant le vent jusqu'aux extrémités du ciel et de la terre... Le Roi voyage à travers le ciel et la terre... Une voie lui permettant de monter dans le ciel lui est préparée. »

Un autre encore est conçu comme un dialogue avec le Roi :

« Quelle barque doit-on t'apporter ?

— Apporte-moi “celle qui décolle et se pose”. »

Plus loin, le Roi déclare : « Je suis celui qui a échappé au serpent enroulé, je suis monté dans une boule de feu qui m'a enveloppé. Les deux ciels viennent vers moi. »

Cette autre strophe enfin, en guise de question : « Avec quoi le Roi peut-il s'élever dans l'air ? » Et la réponse est : « Le vaisseau et l'oiseau te seront apportés. Tu t'envoleras avec eux... Tu t'envoleras et te poseras sur la terre. »

Ces textes sibyllins, sous leurs métaphores imagées, peuvent se lire comme des descriptions d'engins de navigation spatiale, voire interplanétaire : la « barque qui décolle et se pose », la « boule de feu », le « vaisseau » font-ils allusion à une légende ou désignent-ils une technologie de pointe, en usage chez les « dieux » égyptiens, compagnons d'Orion, c'est-à-dire les Atlantes ?

Quant aux Textes des Pyramides retrouvés dans

la chambre mortuaire du pharaon Ounas, ils représentent certainement des copies de textes beaucoup plus anciens. Selon E. A. Wallis Budge, « plusieurs passages laissaient penser que les scribes qui préparèrent les copies à partir desquelles les graveurs ciselèrent les inscriptions ne comprenaient pas ce qu'ils écrivaient. L'impression générale est que les prêtres qui préparèrent ces copies réunirent des extraits provenant de textes d'époques différentes et aux contenus différents[1]... ». Graham Hancock précise : « A l'instar des pyramides de Gizeh, les Textes des Pyramides semblent avoir surgi du néant, sans antécédents apparents[2]. » Mais d'où venaient ces textes, témoignant d'une incroyable avance scientifique et technologique ? Peut-être des archives atlantes...

Les archives atlantes

Pour Edgar Cayce, les Atlantes étaient bien conscients du cataclysme qui risquait de détruire leur continent et de mettre fin à leur glorieuse civi-

1. E.A. Wallis Budge, *From Fetish to Gods in Ancient Egypt*, cité par Graham Hancock, ouvrage cité.
2. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, ouvrage cité.

lisation, aussi avaient-ils décidé de mettre à l'abri leurs archives secrètes dans un lieu du monde qui résisterait au déluge : leur choix se porta sur le delta du Nil, où ils érigèrent les trois pyramides, le Sphinx et, toujours selon Cayce, d'autres bâtiments qui n'ont pas encore été exhumés de nos jours. L'architecte chargé de ce travail colossal était l'Atlante Hept-Supht : « Il devint plus tard l'un des responsables de la construction de cette pyramide... qui reste encore un mystère aujourd'hui[1]. »

Hept-Supht « faisait partie des Enfants de la Loi de Un qui vinrent en Egypte dans le but de conserver les archives nationales. [...] Apportant l'expérience professionnelle qu'il avait acquise à Poséidia, il devint l'ingénieur en chef des travaux de fouilles et de terrassement. Il étudiait les vieux documents, et préparait la construction du monument qui devait abriter les archives atlantes, aussi bien que la maison de l'initiation, c'est-à-dire la Grande Pyramide[2] ».

Ces archives atlantes contiennent notamment « l'histoire de la destruction finale de l'Atlantide, et la construction de la Pyramide de l'initiation. [...] Ainsi que des prophéties concernant la date et les

1. Lecture 378-12, ouvrage cité.
2. Lecture 2462-2, ouvrage cité.

temps où ces archives racontant la catastrophe de l'Atlantide seront à nouveau ouvertes... Car, avec le changement des temps, le temple doit s'élever à nouveau[1] ».

Où se trouve exactement ce temple ? « Au moment où le soleil s'élève au-dessus des eaux, la ligne d'ombre – ou de lumière – tombe entre les pattes du Sphinx, qui a été mis là comme une sentinelle, comme un gardien du seuil, et dans lequel on ne pourra entrer, dans les chambres qui s'y raccordent en partant de sa patte droite, que lorsque les temps seront accomplis, et que l'on aura vu se produire de grands changements dans l'expérience de l'Homme sur la Terre[2]. » Jamblique, au IIIe siècle de notre ère, écrivait déjà : « Le Sphinx marque l'entrée de couloirs souterrains dans lesquels se trouvent des inscriptions qui sont à la source de tout le savoir humain. » Ammien Marcellin, vers 390, écrivait également : « Les Anciens affirmaient qu'il existe des inscriptions sur les murs de galeries souterraines autour des pyramides ; et que celles-ci devaient conserver les connaissances d'avant le Déluge. »

1. Lecture 378-16, ouvrage cité.
2. Lecture 378-16, ouvrage cité.

La Salle des Initiés

Les pyramides de Gizeh abriteraient donc, dans le secret de leurs entrailles encore inexplorées, toute la mémoire du monde passé, présent et à venir : les fabuleuses archives atlantes ! Edgar Cayce précise : « En ce qui concerne les pyramides, le but de leur construction à l'époque du retour du Grand Prêtre, quelque dix mille cinq cents ans avant l'arrivée du Christ dans ce même pays, était, d'abord, une tentative de restaurer et de développer ce qui avait déjà commencé avec ce que l'on appelle le Sphinx, et l'ensemble des bâtiments entre celui-ci et le Nil [...]. Alors [...] débuta la construction de ce qui est maintenant Gizeh. Cette entreprise fut menée en accord avec les prophéties qui avaient déjà inspiré la construction du Temple des Archives et du Temple de la Beauté. Ainsi, fut édifié ce qui était destiné à être la Salle des Initiés[1]. »

Pour Edgar Cayce, la Salle des Initiés désigne la Chambre du Roi et son tombeau vide, car « la Grande Pyramide était le bâtiment où avaient lieu les initiations[2] ».

1. Lecture 5745-5, ouvrage cité.
2. Lecture 2390-7, ouvrage cité.

Pour Cayce, le tombeau vide représentait l'étape de « mort symbolique » par laquelle l'initié devait passer avant de « renaître » à la vie éternelle, à l'exemple d'Osiris. A la question : « Quelle est la signification du sarcophage vide ? », Edgar Cayce répond sans hésiter : « Qu'il n'y aura plus de mort. Comprenez bien : la signification de la mort deviendra évidente et claire[1]. » C'est dans la Salle des Initiés que s'accomplissait la « mort de la mort », la résurrection d'Osiris et du Christ.

D'ailleurs, toujours selon Cayce, c'est dans le sarcophage vide de la Grande Pyramide que le Christ lui-même aurait achevé son initiation : « Dans cette même pyramide, le Grand Initié, le Maître, gagna les plus hauts grades de l'initiation, en compagnie de Jean le Précurseur[2]. » Le Christ aurait donc vécu une initiation en Egypte, dans la Grande Pyramide, comme une préfiguration symbolique de sa mise en croix au Golgotha – le « lieu du crâne » –, sa descente de trois jours aux enfers, sa résurrection et sa transfiguration finale : « Une partie de l'initiation, une partie du passage à travers lequel toute âme doit passer pour atteindre

1. Lecture 5748-6, ouvrage cité.
2. Lecture 5748-5, ouvrage cité.

son développement [...] représente ce que chaque entité, chaque âme, comme un initié, doit traverser avant d'atteindre sa libération. Et comme l'indique ce tombeau vide, qui n'a jamais été rempli [...]. Car Jésus seul était capable de le briser, ce qui arriva, indiquant Son accomplissement[1]. » Dans cette perspective, les tombeaux vides aux couvercles brisés des pyramides de Gizeh rappellent ces icônes représentant le Christ brisant les portes de l'enfer pour renaître à son corps de gloire. Les tombeaux de Gizeh sont une préfiguration du tombeau vide du Christ au matin de Pâques : « Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala vient de bonne heure au tombeau, comme il faisait encore sombre, et elle aperçoit la pierre enlevée du tombeau. Elle court alors et vient trouver Simon-Pierre, ainsi que l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : "On a enlevé le Seigneur du tombeau et nous ne savons pas où on l'a mis" » (Jean, 20, 1-2).

Edgar Cayce, qui avait prévu la redécouverte d'une partie de l'Atlantide à Bimini, fournit une précision de date intéressante, concernant le Christ et la Grande Pyramide : « En ce même lieu, on peut

1. Lecture 2087-7, ouvrage cité.

voir aussi inscrite l'annonce de l'entrée du Messie en 1998[1]. » Il insiste : « L'entrée sur la Terre du Messie, à cette date : 1998[2]. »

666 + 666 + 666 = 1998

1998, c'est aujourd'hui ! Si Edgar Cayce ne s'est pas trompé, cela signifie-t-il que la seconde venue du Messie a eu lieu cette année ? Sommes-nous entrés dans les temps d'Apocalypse, c'est-à-dire, au sens étymologique du terme, de « révélation » ?

Edgar Cayce insiste à plusieurs reprises sur l'importance de l'année 1998. A la question : « On a dit que l'Atlantide resurgirait à nouveau aux temps de crise, où nous passerons de l'ère des Poissons à celle du Verseau. Est-ce que l'Atlantide va surgir à nouveau ? Est-ce que cela causera un changement soudain ? Et en quelle année ? », le voyant répond : « En 1998, il est possible qu'il y ait beaucoup de remue-ménage, apporté par les bouleversements progressifs qui viennent. [...] C'est une évolution progressive, non pas cataclysmique, dans l'expérience de la Terre à ce moment-là[3]. » A une autre question concernant le début de l'ère du Verseau,

1. Lecture 5748-5, ouvrage cité.
2. Lecture 5748-5, ouvrage cité.
3. Lecture 1602-3, ouvrage cité.

Cayce répond sans hésiter : « Cela a déjà été donné [...] et vous ne commencerez vraiment à le comprendre qu'en 1998[1]. »

Ce n'est donc pas un hasard si le présent livre, consacré à l'énigme de l'Atlantide, paraît justement en 1998. Il ne sera certainement pas le seul, et d'ici quelques mois, nous entendrons certainement parler de nouvelles découvertes concernant l'existence du continent perdu...

Mais quel rapport avec les trois pyramides de Gizeh ?

Certains se sont amusés à calculer la valeur numérique d'une pyramide : on arrive à 666. De même, selon Peter Tompkins, l'auteur des *Mystères des pyramides mexicaines*, lors du passage des équinoxes au-dessus de la pyramide de Teotihuacan, au Mexique, les 20 mars et 22 septembre à midi précis, le passage des rayons du soleil du sud au nord s'accompagne d'un effacement progressif d'une ombre rectiligne le long d'un des degrés inférieurs de la façade ouest. Ce phénomène optique étrange, marquant le passage symbolique de l'ombre complète à la lumière complète, dure exactement 66,6 secondes.

Or il est dit dans l'*Apocalypse* : « C'est ici qu'il

1. Lecture 1602-3, ouvrage cité.

faut de la finesse ! Que l'homme doué d'esprit calcule le chiffre de la Bête, c'est un chiffre d'homme : son chiffre, c'est 666 » (Ap. 13, 18). On interprète généralement le chiffre 666, le chiffre de la Bête, comme le symbole du diable, de l'Antéchrist, du Mal absolu. Or, 666 + 666 + 666 = 1998 ! L'année du second avènement du Christ serait-elle également celle de l'avènement de l'Antéchrist ? Comment résoudre ce paradoxe ?

L'auteur de l'*Apocalypse* a pris le soin de préciser : « C'est ici qu'il faut de la finesse ! Que l'homme doué d'esprit calcule le chiffre de la Bête, c'est un chiffre d'homme. » Si 666 est un « chiffre d'homme », comment pourrait-il être identifié au diable ? Et cette fameuse Bête, marquée du chiffre redoutable, ne serait-elle pas, non le diable, mais le Gardien du Seuil que chaque initié doit affronter et *dépasser* lors de l'initiation ?

Poursuivons nos hypothèses chiffrées : l'avènement du Christ proclame le triomphe de la Trinité ; le Dieu Un en trois personnes : le Père, le Fils et l'Esprit saint. Or si l'on divise 1 par 3, on obtient 0,333... Le tiers, le premier étage de la pyramide, le chiffre du passage du Père vers le Fils. Si l'on multiplie ce résultat par deux, on obtient 0,666... Les deux tiers, le deuxième étage de la pyramide, le chiffre du passage du Fils vers l'Esprit saint. Mais

qui dit *passage*, au sens initiatique, dit *épreuve* et *gardien du seuil* : la Bête marquée du chiffre 666, un « chiffre d'homme », situé aux deux tiers du chemin qui conduit vers la divinisation. Car si l'on ajoute le dernier tiers, 0,333..., à 0,666..., on retrouve le 1, l'Unité, Dieu.

666 n'est pas un chiffre diabolique ; c'est un chiffre initiatique marquant une épreuve essentielle : celle qui consiste à dépasser la dualité de l'homme (les deux tiers, 0,666...) pour atteindre l'Unité (les trois tiers, la pyramide complète, la Sainte Trinité). En 1998, année des trois 666, un passage a été possible... « Que ceux qui ont des oreilles entendent... »

« Comment j'ai retrouvé l'Atlantide... »

Sommes-nous, comme le pensait Edgar Cayce, à la veille de retrouver l'Atlantide ? Certains ont prétendu en avoir déjà résolu l'énigme... Ainsi, au début du siècle, le petit-fils d'Henri Schliemann, l'archéologue amateur qui dans les années 1870 avait entrepris des fouilles pour retrouver l'antique et légendaire cité de Troie, remit l'Atlantide au goût du jour. Paul Schliemann, en digne descendant

du « découvreur de Troie » fit paraître dans l'édition du 20 octobre 1912 du *New York American* un long article intitulé : « Comment j'ai retrouvé l'Atlantide, source de toute civilisation », dans lequel il affirmait que son grand-père lui avait légué les preuves matérielles de l'existence du continent perdu ! Venant d'un simple inconnu, une telle nouvelle aurait sans doute passé pour une aimable farce. Mais la référence à Henri Schliemann fit dresser l'oreille aux commentateurs les plus réfractaires et la nouvelle fit grand bruit, non seulement aux Etats-Unis mais également en Europe, notamment en Allemagne.

Voici les faits tels que les relata Paul Schliemann. Quelques jours avant sa mort survenue à Naples en 1890, Henri Schliemann aurait confié à l'un de ses meilleurs amis une enveloppe cachetée sur laquelle il avait inscrit les mots suivants : « Ceci ne doit être ouvert que par un membre de ma famille qui s'engagera sur l'honneur à consacrer sa vie aux recherches qu'il y trouvera sommairement indiquées[1]. »

Une heure avant sa mort, le vieil archéologue exigea un crayon et du papier et ajouta ces der-

1. Paul Schliemann, *Comment j'ai découvert l'Atlantide*, 1912, in Olivier Boura, ouvrage cité.

nières volontés : « Addition secrète à ce que renferme l'enveloppe cachetée. Brise le vase à tête de chouette. Examine le contenu. Il concerne l'Atlantide. Tombeau à l'est des ruines du temple de Saïs et sur le champ funéraire de la vallée de Chacuna. Important. Tu trouveras des preuves de l'exactitude de ma théorie. La nuit s'approche. Adieu[1]. »

Les lettres de Henri Schliemann furent déposées dans une banque française. Ce n'est qu'en 1906 que son petit-fils, après plusieurs années d'études en Russie, en Allemagne et en Orient, après avoir pris la décision de poursuivre les recherches de son illustre grand-père, brisa le cachet de l'enveloppe. Elle abritait des photographies et de nombreux documents, dont une lettre signée Henri Schliemann qui disait :

« Quiconque ouvre cette enveloppe doit jurer formellement de continuer l'œuvre que j'ai laissée inachevée. Je suis arrivé à la conclusion que l'Atlantide n'a pas été seulement un grand territoire situé entre l'Amérique et les côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe, mais qu'elle a été aussi le berceau de toute notre civilisation. Les spécialistes ont déjà beaucoup discuté de ce point. Selon l'opinion des uns, la tradition relative à l'Atlantide est

1. *Ibid.*

une simple invention poétique, ayant pour base des données fragmentaires relatives à un déluge survenu quelques milliers d'années avant notre ère. D'autres considèrent cette tradition comme relevant d'une réalité historique, mais sans pouvoir fournir les preuves de sa véracité.

« Parmi les matériaux réunis ici, on trouvera des documents, des notes, des articles et toutes les preuves qui, à mon sens, concernent la question. Celui qui examinera ces pièces doit s'engager sur l'honneur à continuer mes recherches et à entreprendre tout ce qui lui sera possible pour arriver au résultat décisif. Il pourra tout d'abord utiliser les moyens que je remets ici entre ses mains et, en second lieu, il doit jurer de ne pas oublier de préciser que je suis le véritable promoteur de ces découvertes. La Banque de France possède en dépôt une somme qui sera remise à celui qui en donnera quittance. Ce dépôt pourrait suffire à couvrir les frais de recherches. Daigne le Tout-Puissant favoriser cet important travail[1] ! »

Parmi les divers manuscrits se trouvant dans les papiers de l'archéologue défunt, Paul Schliemann fut aussitôt attiré par un texte qui l'intéressa au plus haut point. Ce texte précisait : « En 1873, au cours

1. *Ibid.*

de mes fouilles sur les ruines de Troie, à Hissarlik, lorsque je mis à jour dans la seconde couche le fameux “trésor de Priam”, je découvris, sous ce trésor, un vase de bronze d’un aspect particulier. Ce vase renfermait quelques tessons d’argile, divers petits objets de métal, des monnaies et des objets en os pétrifié. Plusieurs de ces objets, ainsi que le vase de bronze, portaient une inscription en hiéroglyphes phéniciens. L’inscription signifiait : “Du roi Chronos d’Atlantide[1]”. »

LE VASE DE BRONZE DU ROI CHRONOS D’ATLANTIDE

Un vase de bronze ayant appartenu au roi Chronos d’Atlantide ! La découverte était d’importance. Mais était-elle vraie ? S’étant engagé à poursuivre les recherches de son grand-père, Paul Schliemann se rendit donc à Paris pour prendre possession de la collection d’objets dont parlait le manuscrit. Parmi les vestiges qu’abritait le vase de bronze du roi Chronos, il découvrit notamment le vase à tête de chouette dont faisait mention Henri Schliemann au moment de sa mort : « Brise le vase à tête de

1. *Ibid.*

chouette. Examine le contenu. Il concerne l'Atlantide. » Paul Schliemann raconte : « J'hésitai pendant des jours avant de le briser, car il me vint à l'esprit que la dernière lettre de mon grand-père, écrite dans les instants qui précédèrent sa fin, pouvait être due à un affaiblissement bien compréhensible de ses facultés intellectuelles. Finalement, je brisai le vase. Je ne fus pas surpris d'en voir tomber un disque de métal blanc, pareil à de l'argent, sur lequel était gravés des figures étranges et des signes qui ne ressemblaient à aucune sorte d'hiéroglyphes ou d'écriture connue. Ils se trouvaient sur l'avers de la médaille. Au revers était gravée, en caractères phéniciens, l'inscription suivante : "Venu du temple aux murailles transparentes." Comment la pièce de métal était-elle entrée dans le vase ? Le col était trop étroit pour qu'on eût pu la faire entrer par le haut. Si le vase venait de l'Atlantide, la monnaie devait en venir aussi. Mes recherches établirent que les lettres phéniciennes avaient été gravées après coup, c'est-à-dire après l'impression des figures existant sur l'avers du disque. Comment cela avait-il pu être possible ? Je n'en sais rien[1]. »

Paul Schliemann se lança alors dans un tour du monde à la recherche d'autres vestiges de l'Atlan-

1. *Ibid.*

tide : « Pendant six ans, j'ai travaillé infatigablement en Egypte, en Amérique centrale, en Amérique du Sud et dans les musées archéologiques du monde entier. J'ai découvert l'Atlantide. J'ai trouvé la confirmation de l'existence de ce grand empire et du fait que, sans aucun doute, c'est de là que toute civilisation est partie aux époques historiques[1]. »

La monnaie d'orichalque

Il se rendit notamment en Egypte, où il entreprit des fouilles autour des ruines du temple de Saïs, là où Solon avait lu le récit de l'Atlantide sur des colonnades garnies d'hiéroglyphes. Après quelques vaines fouilles, Paul Schliemann rencontra un chasseur égyptien qui lui montra une collection de monnaies anciennes qu'il avait trouvées dans le tombeau d'un prêtre de la première dynastie. Quelle ne fut pas la surprise du jeune archéologue lorsqu'il découvrit, parmi les pièces de cette collection, deux pièces de métal blanc identiques à celle qui se trouvait dans le vase brisé ! S'agissait-il de pièces de monnaie qui avaient cours dans l'Atlantide, plu-

1. *Ibid.*

sieurs milliers d'années auparavant ? Et, dans ce cas, de quelle nature était cet étrange métal de couleur blanche ?

Paul Schliemann se souvint alors d'un autre manuscrit de son grand-père qui le conduisit sur une autre piste, celle de l'Amérique centrale. Henri Schliemann avait écrit : « En 1883, je vis au Louvre une collection d'objets provenant de fouilles faites à Tiahuanaco, en Amérique centrale. Je remarquai des tessons de poterie, ainsi que des objets en os pétrifié, qui ressemblaient trait pour trait à ceux que j'avais trouvés dans le vase de bronze du "trésor de Priam". La similitude qui existait entre les deux séries d'objets ne pouvait être fortuite. Les vases de l'Amérique centrale ne portaient pas de caractères phéniciens ni d'inscription. Je m'empressai d'examiner à nouveau mes propres spécimens, et j'en déduisis que les inscriptions provenaient d'une main étrangère, et étaient plus récentes que les objets eux-mêmes.

« Je parvins à me procurer quelques fragments provenant de Tiahuanaco et les soumis à un examen chimique et microscopique. Cet examen établit manifestement que les deux séries de vases étaient de la même sorte d'argile, qui ne se trouve ni dans l'ancienne Phénicie ni en Amérique centrale.

« Je fis analyser les objets métalliques, et cette

analyse établit que le métal était composé de platine, d'aluminium et de cuivre, alliage qui n'a jamais été signalé dans les autres vestiges de l'Antiquité, et qui est également inconnu aujourd'hui.

« Je parvins donc à la conclusion que ces objets, provenant de deux pays si distants l'un de l'autre, étaient absolument semblables, et avaient sans doute la même origine. Mais ces objets ne sont ni phéniciens ni centraméricains. Que faut-il en conclure ? Que, partis d'un même point, ils sont parvenus aux deux endroits différents où on les a trouvés. L'inscription portée sur les objets trouvés par moi indiquait le pays d'origine : l'Atlantide ![1] »

Fort de ce renseignement, Paul Schliemann revint donc à Paris, où il se mit en quête du collectionneur qui avait exposé les vestiges du Tiahuanaco au musée du Louvre. Parmi les divers objets ramenés d'Amérique centrale se trouvait justement un vase à tête de chouette, semblable à celui que Henri Schliemann avait trouvé dans le vase de bronze du roi Chronos d'Atlantide ! Sur l'insistance de Paul Schliemann, le collectionneur accepta de briser à son tour le vase d'argile. A l'intérieur se trouvait la même étrange pièce de monnaie au métal inconnu. Le voyageur infatigable se rendit alors en Amérique

1. *Ibid.*

centrale, au Mexique et au Pérou. Dans les pyramides de Teotihuacan, au Mexique, il mit à jour de nouvelles monnaies métalliques du même alliage, mais portant d'autres inscriptions. Il explique : « J'ai des motifs de penser que ces étranges monnaies servaient d'or, dans l'Atlantide, voici quarante mille ans[1]. »

Ce mystérieux alliage composé de platine, d'aluminium et de cuivre, était-il une variante argentée du fameux orichalque, le métal fabuleux des Atlantes dont le secret s'est perdu ?

Quant au roi Chronos d'Atlantide, dont le vase de bronze exhumé du « trésor de Priam » avait été le point de départ de cette rocambolesque aventure, il aurait été affilié au dieu égyptien Thôt, à en croire un autre manuscrit d'Henri Schliemann : « Je trouvai au musée de Saint-Pétersbourg un très ancien rouleau de papyrus. Il datait du règne du pharaon Sent, de la deuxième dynastie, 4571 ans avant J.-C. Ce papyrus rapportait que ce pharaon envoya une expédition vers l'Occident, pour trouver des traces du pays d'Atlantide d'où étaient venus, trois mille trois cent cinquante ans auparavant, les prédécesseurs des Egyptiens, apportant avec eux toute la sagesse de leur patrie. L'expédition revint, six

1. *Ibid.*

ans après, avec la nouvelle qu'on n'avait pu trouver ni ce peuple, ni survivants en état de les renseigner au sujet de la terre disparue. Un autre manuscrit du même musée, rédigé par Manéthon, l'historien de l'Egypte, attribue une durée de treize mille neuf cents ans au règne des sages de l'Atlantide. Le papyrus place cette période au commencement de l'histoire de l'Egypte qui, ainsi, remonte à peu près à seize mille ans... Une inscription, que j'ai trouvée lors d'une fouille près de la "porte des Lions" de Mycènes, nous apprend que Misor, dont les Egyptiens descendaient aux dires de l'inscription, était le fils du dieu égyptien Thôt, et que celui-ci était le fils émigré d'un prêtre atlante qui s'était fiancé à une fille du roi Chronos. Il dut s'enfuir et, après de longues pérégrinations, il parvint en Egypte. Il construisit le premier temple à Saïs et enseigna la sagesse de sa patrie d'origine[1]. »

Et Henri Schliemann de conclure : « Je dois, pour unir, faire remarquer que ni les Egyptiens ni les Mayas n'étaient de grands navigateurs. Ils n'ont jamais eu, dans aucun de leurs ports, de vaisseaux pouvant traverser l'Atlantique. Nous pouvons de même éliminer les Phéniciens comme intermédiaires entre les deux continents. Cependant, l'ana-

1. *Ibid.*

logie entre la civilisation maya et celle de l'Egypte est si grande qu'on ne peut la considérer comme un fait fortuit. Il n'existe pas de faits fortuits de ce genre. La seule solution logique est que, conformément à la légende, il y a eu autrefois un grand continent établissant un lien entre ce que nous nommons l'Ancien Monde et le Nouveau Monde. C'était l'Atlantide ; et de l'Atlantide partirent des colonies en direction de l'Egypte et de l'Amérique centrale[1]. »

Que penser de toute cette histoire, digne des meilleurs scénarios de Tintin ou de Blake et Mortimer ? Tous les faits et les rapprochements évoqués par le « découvreur de Troie » et son petit-fils paraissent bien étayés et sont conformes aux conclusions avancées par la plupart des experts de l'Atlantide, à savoir que le continent disparu aurait formé le « chaînon manquant » entre l'Europe et l'Amérique, et que la civilisation atlantéenne aurait inspiré toutes les grandes civilisations ultérieures. Mais aucun chercheur n'a jamais eu la chance de trouver des vestiges provenant directement de l'Atlantide, comme le vase de bronze du roi Chronos et les pièces de monnaie en orichalque. Les découvertes d'Henri et Paul Schliemann appor-

1. *Ibid.*

taient-elles enfin les preuves matérielles tant attendues, permettant d'affirmer que l'Atlantide avait bel et bien existé ?

Hélas, ni le vase de bronze du roi Chronos d'Atlantide, ni les pièces de monnaie, ni les manuscrits de Henri Schliemann ne parvinrent jamais à la connaissance du public ni des savants. Sommé de produire ses preuves, Paul Schliemann invoqua des empêchements, temporisa, puis finalement disparut sans laisser la moindre trace derrière lui. A-t-il au dernier moment jugé préférable de ne pas rendre publics les résultats de ses recherches ? A-t-il été victime d'un accident ou d'un enlèvement ? A moins, plus prosaïquement, qu'il n'ait été qu'un faussaire, ayant inventé toute cette histoire dans le but de tirer parti financièrement de la renommée de son grand-père ? Mais, dans ce cas, pourquoi aurait-il disparu au moment même où il avait réussi à éveiller la curiosité du monde entier ?

La disparition de Paul Schliemann demeure elle aussi un mystère. Un mystère de plus qui laisse inexpliquée l'énigme de l'Atlantide. A moins de suivre la piste proposée par son grand-père Henri Schliemann : celle d'une colonisation de l'Amérique et de l'Europe par les anciens Atlantes. Une piste qui nous conduit à l'aube de la préhistoire.

10

La piste préhistorique

L'Homme de Cro-Magnon
et les migrations atlantes
La filière basque
*L'*eskuara, *langue de l'âge de pierre*

D'où venons-nous ? Quelle est l'origine lointaine de l'Homme ? Faut-il, comme il est dit dans la Genèse, voir en lui un descendant direct d'Adam et Eve, le premier homme et la première femme créés par Dieu, ou bien, avec Darwin, le considérer comme un lointain petit cousin du singe ?

Les théoriciens de l'évolutionnisme s'accordent à penser que l'Homme représente l'aboutissement d'une longue chaîne dont l'origine remonte à plus

de trois millions d'années, lorsque l'Australopithèque s'est différencié des grands singes. Vinrent ensuite l'*Homo habilis*, puis l'*Homo erectus* ou Pithécanthrope, qui apprit à maîtriser le feu voilà sept cent mille ans. Il y a cent mille ans, le Pithécanthrope fut remplacé par l'Homme de Néanderthal qui fut lui-même détrôné, à la fin de la période glaciaire, voilà vingt à trente mille ans, par l'*Homo sapiens*, Homme de Cro-Magnon ou Homme d'Aurignac, véritable ancêtre de l'homme moderne.

Pourquoi Cro-Magnon ? Parce que c'est dans une grotte située près du hameau de Cro-Magnon, en Dordogne, à proximité des Eyzies, que furent trouvés en 1868 cinq squelettes appartenant à cette grande espèce. Pourquoi Aurignac ? Parce que des restes humains du même type avaient été découverts en 1852 dans la grotte d'Aurignac, en Haute-Garonne, toujours dans le sud-ouest de la France.

Or l'apparition de l'Homme de Cro-Magnon, dans cette région de surcroît, demeure énigmatique. Jusqu'alors, les hominiens ne brillaient guère par leur intelligence ni leurs aptitudes physiques. L'Homme de Néanderthal ne se distinguait des autres plantigrades que par sa capacité à faire du feu ou à se servir d'armes ou d'outils rudimentaires en pierre. Sa boîte crânienne était peu développée,

abritant un cerveau étroit. Tandis que l'Homme de Cro-Magnon se tenait droit, mesurait autour de deux mètres de haut, avait les épaules larges, les bras plus courts que les premiers hominiens et une boîte crânienne plus grande que celle des *Homo sapiens* actuels. Il n'avait ni la mâchoire prognathe, ni le nez plat des Néanderthals, mais des traits fins, un nez droit, des pommettes saillantes, des orbites larges et un menton fort se terminant en pointe. Et, surtout, il avait une connaissance et une maîtrise de l'art et de l'artisanat qui faisaient totalement défaut à ses prédécesseurs. Ses outils étaient perfectionnés, ses sculptures d'animaux sauvages témoignaient d'un sens parfait des proportions et ses peintures rupestres étaient empreintes d'un raffinement et d'un sens de la beauté que l'on ne retrouvera, beaucoup plus tard, que dans les arts grec et égyptien. D'ailleurs, les Hommes de Cro-Magnon ont été surnommés « les Grecs du Paléolithique ». Il suffit de contempler les fresques de Lascaux, les têtes de chevaux retrouvées aux Espélungues et au Mas d'Azil ou le bison en train de charger de la caverne d'Altamira pour se convaincre de la supériorité artistique de ce peuple.

Les Cro-Magnons usaient également de rites funéraires sophistiquées. Ils enterraient leurs morts avec des silex, des galets, des coquilles perforées,

des dents et des amulettes. Les coquillages, notamment, étaient utilisés dans la confection de manteaux couvrant tout le corps.

Au sein de ces sépultures, on a retrouvé des traces de mains enduites d'une sorte de terre rouge. La plupart du temps, le petit doigt de la main gauche manquait. Ceci rappelle les rites des Bushmen africains, des Blackfellows australiens ou de certains Indiens d'Amérique, qui ont conservé la coutume de couper un doigt du mort avant de l'enterrer : l'objectif est de sacrifier une partie du corps pour sauver le reste.

Dans certaines sépultures, les os étaient peints en rouge, comme si les Cro-Magnons avaient voulu leur donner la couleur du sang, la couleur de la vie, dans l'espérance d'une renaissance future. De ces détails, on peut conclure que les Cro-Magnons avaient un sens religieux développé, et qu'ils croyaient en la résurrection du corps et de l'âme de leurs défunts.

Pour toutes ces raisons, il est difficile d'admettre que l'Homme de Cro-Magnon soit issu des espèces préhistoriques qui le précédèrent sur terre. Il appartient manifestement à un autre règne, venu d'ailleurs.

D'ailleurs, mais d'où ? Les spécimens les plus anciens et les plus purs de l'Homme de Cro-Magnon n'ont été décelés que dans un périmètre

très précis, incluant le sud-ouest de la France, le nord de l'Espagne et la côte basque. On trouve des traces de l'Homme de Cro-Magnon plus loin en Europe, mais ces traces correspondent à une migration beaucoup plus tardive. L'Homme de Cro-Magnon a fait sa première apparition connue entre les Pyrénées et le Pays Basque, et nulle part ailleurs.

Pourtant, s'il n'est pas le fruit d'une lignée déjà implantée localement, cet être supérieur venait certainement de quelque part. Au début du siècle, l'abbé Breuil, s'appuyant sur certaines similitudes existant entre l'art rupestre des Cro-Magnons et l'art primitif des Berbères d'Afrique du Nord, émit l'hypothèse d'une origine méditerranéenne et ibérique de cette ethnie. Le professeur Osborne, à la même époque, parle en effet d'art et de vestiges aurignaciens retrouvés à Tunis, en Syrie et en Phénicie. Mais il ajoute que l'endroit où cet art est le plus pur et le plus ancien, c'est dans la région comprise entre la côte biscayenne et les Pyrénées. Les Cro-Magnons ont certainement essaimé vers le sud, l'est et le nord, mais plus tard.

On a également relevé des analogies frappantes entre l'Homme de Cro-Magnon et les Indiens d'Amérique. Mais d'où pouvaient bien provenir ces ancêtres lointains des Indiens ?

La réponse est simple : de l'ouest. De l'île grandiose et magnifique située à l'ouest, au-delà des colonnes d'Hercule, au milieu de l'océan Atlantique : l'Atlantide.

L'Homme de Cro-Magnon et les migrations atlantes

Le mythologue et atlantologue écossais Lewis Spence a émis une hypothèse séduisante à ce sujet. Il pensait que l'Atlantide n'avait pas disparu d'un seul coup, mais avait subi plusieurs cataclysmes successifs qui l'avaient détruite morceau par morceau. Chacun de ces cataclysmes avait entraîné un fort mouvement migratoire des survivants vers les autres terres situées à l'ouest et à l'est : l'Amérique et l'Europe. Selon Spence, ces migrations n'ont pas forcément eu lieu par voie de mer, notamment les premières. La navigation n'existait pas il y a trente mille ans, mais en revanche il devait subsister un chenal reliant par voie de terre le Nouveau et l'Ancien Continent à l'Atlantide.

Certains survivants atlantes émigrèrent en direction du continent américain. C'est ainsi qu'on a retrouvé en 1969 le squelette d'un homme de Cro-Magnon dans la « tombe de Palli Aike », en

Terre de Feu, qui datait de plus de dix mille ans. Herbert Wendt, dans son ouvrage *A la recherche d'Adam*, raconte : « On a découvert, un peu partout sur le continent américain, du Minnesota jusqu'au détroit de Magellan, de nombreux squelettes humains et des traces de civilisation. Tous ces proto-Américains appartiennent à l'espèce de l'*Homo sapiens*. Ils réunissent les caractéristiques des hommes de Cro-Magnon et des traits mongols et indiens. On a pu préciser leur âge à l'aide du procédé du carbone 14 et aux tests au fluor. Aucun de ces squelettes n'a reposé plus de douze mille ans dans le sol américain... »

Otto H. Muck en tire les conclusions suivantes : « Ces proto-Américains étaient incontestablement des contemporains des derniers Atlantes. C'est d'eux assurément que descendent les plus récentes races d'Indiens. Leurs squelettes en font foi encore aujourd'hui, ils avaient les signes caractéristiques des Atlantes mâtinés de Cro-Magnon et des plus récents Indiens. [...] Et comme ces hommes de Cro-Magnon, du moins d'après les peintures murales des cavernes, avaient le teint brun-rouge, il est permis de voir en eux le prototype de la race peau rouge et donc des proto-Indiens[1]. »

1. Otto H. Muck, *L'Atlantide – Légendes et réalité*, traduit de l'allemand par Claude-Albert Moreau, Plon, 1982.

D'autres émigrants atlantes auraient emprunté des voies aujourd'hui disparues avant d'atteindre l'Europe. Lewis Spence explique à ce sujet : « Il me semble que suffisamment de preuves géologiques et archéologiques permettent d'affirmer que l'Homme de Cro-Magnon provient de la première vague d'immigration qui se dirigea vers l'Europe lorsque le grand continent situé au milieu de l'Atlantique connut cataclysme sur cataclysme, qu'il s'agisse d'inondations ou d'éruptions volcaniques. Selon moi, ces catastrophes le forcèrent à se diriger vers l'est, en suivant une liaison terrestre qui existait encore avec le nord de l'Espagne et le sud de la France[1]. »

Cette hypothèse, audacieuse mais fort vraisemblable, expliquerait la raison pour laquelle l'art aurignacien semble être né spontanément, comme semble être né spontanément l'art des Olmèques en Amérique du Sud. Cet art avait eu le temps de se développer en Atlantide durant des millénaires avant de se réfugier dans les grottes de Dordogne et des Pyrénées.

Evidemment, l'art aurignacien n'était qu'un reflet lointain et dégénéré de l'art authentique des Atlantes, tel que le décrit Platon dans le *Critias*. Coupé de son origine, il n'avait pu être conservé

1. Lewis Spence, *The Problem of Atlantis*, 1924.

tant bien que mal que grâce aux générations successives de fuyards qui avaient abandonné contraints et forcés l'Atlantide. Ces fuyards, après s'être établis dans les grottes du Pays Basque, cherchaient sans doute à ressusciter, par leurs fresques et leurs sculptures, un écho de la beauté que leurs aïeux avaient connue dans leur île d'origine.

Imaginons qu'aujourd'hui un cataclysme nucléaire mette fin brutalement à la civilisation occidentale telle que nous la connaissons. Les survivants de cette catastrophe universelle se retrouveraient tout à coup réduits à l'état sauvage, et devraient avant tout songer à survivre dans un environnement hostile. Ainsi sans doute en alla-t-il des émigrants atlantes, chassés de leur île par les déluges et les tremblements de terre. Ces êtres suprêmement évolués régressèrent jusqu'à l'âge de pierre des temps préhistoriques, même s'ils avaient conservé, tout au fond de leur mémoire, une inspiration créatrice qui leur venait de leurs origines fabuleuses.

De fait, on constate que l'art rupestre des Cro-Magnons a peu évolué par la suite, jusqu'à la révolution de l'art magdalénien, survenue voici seize mille ans, toujours dans la même région. Lewis Spence explique ce renouveau fabuleux dans l'art rupestre par une nouvelle vague de migrations en

provenance de l'Atlantide, à nouveau en proie à des cataclysmes naturels. Le professeur Osborne explique que l'art magdalénien ressemble à une « invasion technique » dans l'histoire de l'Europe de l'ouest, et non à un héritage culturel. Il ajoute : « Breuil lui-même a établi avec certitude que le développement de tout l'art du Paléolithique supérieur a été l'œuvre d'une seule race ; s'il en est ainsi, cette race ne pouvait être que celle des Cro-Magnons. » Lewis Spence en tire des arguments utiles à sa pensée : « Je conclus de tout cela qu'à l'époque magdalénienne, de nouveaux émigrants, en provenance d'Atlantide, s'installèrent en Europe. Naturellement, ces émigrants, ayant quitté depuis peu le centre de l'ancienne civilisation dont ils étaient les représentants, apportèrent avec eux une culture supérieure à celle que leurs prédécesseurs avaient introduite en Europe[1]. »

Dix à quinze mille ans s'étaient écoulés entre les deux migrations atlantes. Le saut qualitatif qui caractérise la période magdalénienne montre à quel point l'écart s'était creusé entre les immigrés atlantes de fraîche date et les autres. Les peintures étaient plus élaborées, les couleurs plus complexes. De plus, ces Aurignaciens tardifs

1. *Ibid.*

étaient un peuple de pêcheurs, et utilisaient le harpon en os.

Bien entendu, ils étaient eux aussi des hommes de l'âge de pierre, qu'un monde séparait de la glorieuse civilisation atlante que leurs ancêtres avaient connue ; mais Lewis Spence ne considère pas ce fait comme un signe de leur infériorité. Il écrit à ce sujet : « Les civilisations des Mayas, des Nahuas de Mexico et des Incas du Pérou appartenaient au Néolithique, mais elles n'étaient en aucune façon inférieures à celles de l'Egypte ou de Babylone, ni même de la Grèce ou de Rome. La seule différence étant que leurs peuples utilisaient des ustensiles en pierre, et non en métal[1]. »

Spence parle d'une troisième et dernière invasion atlante, survenue voici dix à douze mille ans, à l'époque où Platon situe la fin de l'Atlantide. Cette ultime migration, qui eut lieu à nouveau dans la même région des Pyrénées et de la côte basque, est connue sous le nom de période azilienne, au seuil de l'époque néolithique.

Ces derniers Atlantes possédaient une technique originale de travail du silex, beaucoup plus sophistiquée que celle des silex taillés de la Roche de Solutré. Leurs peintures n'étaient plus figuratives,

1. *Ibid.*

mais s'inspiraient de motifs géométriques utilisant souvent le thème de l'arabesque. Ils dessinaient d'étranges symboles sur des galets et introduisirent l'arc et la flèche en Occident. Les hommes étaient habillés de pantalons courts et de coiffures de plumes, à la façon des Amérindiens. En outre, les sépultures aziliennes étaient toujours tournées vers l'ouest, comme pointées en direction de l'île d'origine, l'Atlantide.

Cette troisième génération azilienne colonisa rapidement l'Espagne et l'Afrique du Nord, notamment dans la chaîne de l'Atlas où les colons s'établirent durablement. C'est à eux que les Grecs et les Romains font référence lorsqu'ils parlent du peuple des Atlantes, comme nous l'avons vu avec Hérodote et Diodore de Sicile. On trouve également des signes de leur présence en Corse, en Italie, en Grande-Bretagne, en Allemagne, et jusqu'aux frontières de l'Egypte... En colonisant peu à peu l'Europe, les Cro-Magnons atlantes ont donc apporté avec eux les germes de toutes les civilisations ultérieures, même si ces germes nous semblent aujourd'hui bien modestes par rapport à ce que l'on peut imaginer de la civilisation mère, la civilisation atlante !

Voici ce qu'écrit à leur propos le savant allemand Otto H. Muck : « Si cette race avait été originaire

d'Europe, les résultats des fouilles devraient être plus abondants à mesure qu'on pénètre au cœur du continent. Or, c'est l'inverse que l'on constate. Ce sont surtout des hommes du type de Néanderthal qui figurent l'authentique Européen primitif. Il faut donc que les hommes de Cro-Magnon soient venus de l'ouest, de l'Atlantique, en bateaux, qu'ils aient débarqué et se soient avancés en suivant les fleuves[1]. » La progression vers l'est des hommes de Cro-Magnon s'est déroulée sur des millénaires, et on peut en suivre la trace par les tombes et monuments funéraires qu'ils ont érigés sur leur passage.

La filière basque

Le plus étonnant est que les habitants actuels de cette région biscayenne et pyrénéenne, qui fut la première terre d'accueil des Cro-Magnons d'Europe, possèdent de très grandes affinités ethniques et culturelles avec leurs lointains ancêtres. Les Basques d'aujourd'hui descendent en effet directement des Cro-Magnons. Dans son *Histoire*

1. Otto H. Muck, *L'Atlantide – Légendes et réalité*, ouvrage cité.

d'Espagne, Rafael Altamira écrit : « Peut-être sont-ils les seuls survivants des tribus préhistoriques qui habitaient dans les grottes des Pyrénées et y laissèrent tant de preuves de leur habileté technique et de leur sens artistique[1]. » Or, si les Basques descendent des Cro-Magnons qui eux-mêmes descendaient des Atlantes, cela signifie que les Basques sont peut-être les ultimes rejetons, en Europe du moins, du grand peuple qui régna sur l'Atlantide voici plus de douze mille ans !

De fait, le peuple basque s'est toujours considéré comme « à part », cultivant soigneusement ses particularismes, notamment linguistiques et culturels, comme s'il tenait à conserver coûte que coûte la mémoire ancestrale d'une haute civilisation antédiluvienne qui, sans lui, aurait peut-être disparu à jamais. Les Basques sont fiers, orgueilleux même, comme le furent leurs ancêtres, les fils d'Atlas et de Poséidon. Mais cette fierté et cet orgueil les ont préservés de la dégénérescence et de l'oubli de leurs origines. Une origine fabuleuse dont on perçoit l'écho lointain dans la légende de Roland à Roncevaux, le chemin initiatique de Saint-Jacques-de-Compostelle, les miracles de Lourdes, les rituels

1. R. Altamira, *A History of Spain*, D. Van Nostrand Co., Inc., New York, 1952.

des derniers Cathares, la citadelle hautaine de Montségur ou l'énigme, encore non résolue, du trésor de Rennes-le-Château...

Les mythes et les légendes basques rappellent également l'origine atlante de ce peuple. Charles de La Roncière écrit à ce sujet : « Dans les légendes basques, il est toujours question d'un grand peuple de l'Ouest qui envahit l'Europe. Et ces envahisseurs, finalement, furent détruits par un déluge dans lequel leur pays disparut pour toujours[1]. »

Du point de vue ethnique, les Basques sont de type cromagnonoïde. La plupart des ossements retrouvés lors des fouilles effectuées au Pays Basque appartenaient indiscutablement au type Cro-Magnon, ce qui fait dire à José-Miguel de Barandiaran, préhistorien d'origine basque et grand connaisseur de la région : « Un crâne que nous avons découvert au niveau magdalénien à Urtiaga, encore qu'il puisse ne pas être contemporain de ce niveau, mais postérieur, offre des caractères cromagnonoïdes, associés à d'autres que, plus tard, nous retrouverons chez les constructeurs énéolithiques de dolmens de notre pays. Nous pouvons donc supposer, à moins qu'on ne nous démontre le contraire, qu'en la zone pyré-

1. Charles de La Roncière, *A la conquête des mers*, Paris, 1938.

néenne occidentale vivait une race apparentée à celle du Cro-Magnon et que, dans son étape postérieure, se sont accusés certains signes qui se continuent dans le type basque des temps actuels[1]. »

Ces signes particuliers, communs aux Cro-Magnons et aux Basques, concernent notamment l'indice frontal, le vertico-transversal, le maxillo-zygomatique et l'antéro-pariétal. En observant un Basque d'aujourd'hui, on peut donc voir le reflet assez exact de l'apparence que devait avoir l'Homme de Cro-Magnon. Paulette Marquer confirme de son côté : « L'étude du crâne d'Urtiaga nous permet d'affirmer que le premier habitant connu du Pays Basque espagnol paléolithique ou mésolithique appartenait de façon indiscutable au type de Cro-Magnon[2]. »

Or le profil type des Basques, avec leur visage allongé, leur nez aquilin et leur front fuyant, rappelle également celui des anciens Mayas, tel qu'on le trouve dessiné dans certaines fresques ou certains masques mortuaires, comme le fameux masque de jade enfoui dans la tombe royale de Palenque, au temple des Inscriptions. Cette physio-

1. José-Miguel de Barandiaran, *El hombre prehistorico*, cité par Louis Charpentier, ouvrage cité.

2. Paulette Marquer, cité par Louis Charpentier, ouvrage cité.

nomie caractéristique appartient aussi aux Indiens Lacandons, descendants directs des Mayas. En 1947, une expédition conduite au Petén par G. Greville Healey a permis de mettre à jour de superbes fresques murales dissimulées dans la jungle. Healey a photographié une jeune Lacandone devant l'une de ces fresques, représentant un souverain maya. La ressemblance était si frappante qu'on eût dit que la jeune fille venait tout juste de se détacher du mur pour prendre vie.

Les similitudes entre les Basques et les Indiens ne s'arrêtent pas là. Leurs méthodes agricoles s'inspirent des mêmes principes. En effet, les Basques ne labourent pas ; au lieu d'utiliser des charrues, ils retournent la terre à l'aide de fourches à deux dents, nommées « layas », tout comme les Indiens d'Amérique centrale ou les anciens Mayas. Les Basques, de même que les Indiens du Yucatán, du Brésil et de Colombie, ont en commun une étrange coutume appelée la « couvade » : lorsqu'une mère accouche, c'est le père qui se met au lit et reçoit les félicitations ! Dans l'Antiquité déjà, le géographe romain Strabon faisait une description du costume des Basques en tous points semblable à celle qu'ont laissée au XVI[e] siècle les conquistadores espagnols de certaines tribus d'Amérique centrale, en particulier les Uyacali. Enfin, la fameuse « pelote basque », jeu

dans lequel on renvoie une balle au moyen d'une « chistera », sorte de panier allongé et recourbé que l'on attache au poignet, ressemble trait pour trait à un jeu pratiqué par l'ancienne noblesse du Mexique précolombien et les Indiens du Yucatán. Et l'habitude basque de compter par vingtaines – ce qui a donné en Français le mot « quatre-vingts » – se retrouve également en Amérique centrale.

L'*ESKUARA*,
LANGUE DE L'ÂGE DE PIERRE

Mais d'où vient le terme « Basque » ? Il s'agirait d'une transcription en langue d'oc de « Vasque », du nom d'une tribu qui aurait résidé dans la région de l'Alava, au sud de la Biscaye et à l'est de la Navarre. Au fil des siècles, les Vasques sont devenus les « Vascons », puis les « Gascons », enfin les « Basques ». Le terme « Gascon » désigne aujourd'hui un natif de Gascogne, mais il est fort possible qu'à l'origine la Gascogne fît partie du Pays Basque.

En langue basque, c'est-à-dire en *eskuara*, le Basque s'appelle l'*Eskualdun*, et la Basquaise l'*Eskualduntza*. Or, comme le précise Louis Charpentier, « n'est digne d'être *Eskualdun* que celui qui parle l'*eskuara* et qui, de ce fait, conserve les

coutumes de sa race ; et le pays, c'est le lieu où l'on parle l'*eskuara* : l'*eskualherri*[1] ». Mais pourquoi les Basques sont-ils si farouchement attachés à leur langue ? Pourquoi l'*eskuara* doit-il à tout prix être conservé, au risque sinon de rendre les Basques indignes de mériter le terme d'*Eskualdun* ? Louis Charpentier répond : « N'est-ce pas que l'*eskuara*, que les hommes en soient conscients ou non, porte non seulement la race mais encore un message venu du fond des âges, qu'elle est un don, un enseignement et qu'elle constitue, en elle-même, une valeur sacrée qu'il *faut* garder, quel qu'en soit le prix[2] ? »

La langue basque recèlerait un message venu du fond des âges... Mais quel message ?

L'*eskuara* ne ressemble à aucun autre idiome européen et se distingue nettement des langues indo-européennes. Il s'agit d'une langue synthétique et « agglutinante », ce qui signifie qu'elle « agglutine » au sujet de la phrase toutes les qualités qui s'y rapportent, réduisant ainsi toute une phrase à un seul mot. Il n'existe pas de termes abstraits, les idées naissant de comparaisons avec des choses concrètes. Langue précise et concrète, l'*eskuara* possède éga-

1. Louis Charpentier, *Le Mystère basque*, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

lement une syntaxe complexe et remarquablement équilibrée, et est empreinte d'une dimension spirituelle indiscutable. Il s'agit plus d'une langue « sacrée » que d'une langue « savante » ; une langue cryptée, antédiluvienne, gardienne depuis des millénaires d'un « message » secret...

Selon José-Miguel de Barandiaran, « la langue basque a conservé des éléments vocabulaires de l'âge de pierre ». Ainsi, « pierre » se dit *aitz*, qui a donné *aitzkora*, la hache, *aitzbur*, la bêche ou la houe, *aitzkurbegi*, le trou du fer de la houe dans lequel est enfoncé le manche, ou encore *aitzto*, le couteau. Les outils et instruments courants, faits de métal, ont conservé le nom qu'ils avaient voilà des millénaires, lorsqu'ils étaient encore en pierre... José-Miguel de Barandiaran poursuit : « Le fait que *urraida* (de *orre*, or, et *aide*, semblable) et *zirraida* (de *zilhar*, argent, et *aide*, semblable) sont les noms basques du cuivre et de l'étain, et que leur formation réponde justement à l'ordre de l'apparition historique de ces métaux, est également l'indice que le vocabulaire basque conserve des mots (*urre* et *zilhar*) antérieurs à la diffusion du cuivre (énéolithique) et de l'étain (âge du bronze)[1]. » Louis

1. José-Miguel de Barandiaran, *El hombre prehistorico*, cité par Louis Charpentier, ouvrage cité.

Charpentier renchérit : « Il ne saurait être question d'affirmer que le basque actuel était déjà parlé il y a plus de dix mille ans, aux temps magdaléniens, mais il est certain que des vocables employés par les magdaléniens de la région pyrénéenne ont été conservés sans discontinuité dans la langue basque depuis ces temps jusqu'à nos jours[1]. »

On a également constaté d'étranges similitudes entre la langue basque et les langues altaïques ou certains dialectes esquimaux ou indiens. En 1867, l'historien Charancey publia une étude dans laquelle il notait que l'*eskuara* ressemblait aux dialectes parlés par les Indiens Delaware et Chippeways. Le colonel Braghine, dans *L'Ombre de l'Atlantide*, écrit : « Au Guatemala, on m'a souvent parlé d'une tribu d'Indiens qui vivent dans le nord du pays, dans la région de Petén. Cette tribu parle une langue qui offre des similitudes avec le basque, et je connais le cas d'un missionnaire basque qui a prêché, là-bas, avec beaucoup de succès, dans sa langue maternelle. »

D'autres affinités troublantes ont été relevées entre des noms de lieux situés au Pays Basque et au Yucatán, comme « Tabasco » et « Ta-Basco » (le Pays des Basques)... De même, il n'existe que trois

1. Louis Charpentier, *Le Mystère basque*, ouvrage cité.

endroits au monde où les langues utilisent des sons « sifflés » ; il s'agit du Pays basque, des Canaries et de l'Amérique centrale ! Ces étranges sifflements sont, encore aujourd'hui, coutumiers des Indiens du Yucatán et des bergers des Pyrénées...

Comment expliquer toutes ces analogies, sinon par une origine commune qui aurait donné naissance aux Cro-Magnons, aux Indiens et aux Basques ? L'*eskuara* remonterait au moins au Paléolithique supérieur. Ce qui signifie que les Basques parlent, encore aujourd'hui, une langue proche de celle que parlait l'Homme de Cro-Magnon il y a dix ou quinze mille ans. La langue de l'Atlantide !

11

La piste des Guanches aux Canaries

Qui se souvient des Guanches ?
Les Satyres
Les îles du chien
Les momies guanches
De l'île infortunée d'Atlantide
aux Iles Fortunées des Canaries
Groupe O Rhésus négatif

Les Cro-Magnons d'Europe étaient-ils vraiment des émigrants atlantes ? L'Atlantide ayant disparu corps et biens, comment retracer avec exactitude le long cheminement de ces lointains ancêtres ?

Lorsque les survivants de l'Atlantide engloutie prirent la route de l'est, ils durent faire de nom-

breuses escales avant de parvenir sur la côte basque. Or l'une de ces escales a été préservée des flots. Il s'agit des îles Canaries, dans lesquelles ont vécu jusqu'à il y a peu des aborigènes présentant d'étranges similitudes physiques et culturelles avec les Cro-Magnons : les Guanches. Tout comme les Basques, les Guanches étaient sans doute des descendants des Atlantes...

Qui se souvient des Guanches ?

Situées entre 27° et 30° de latitude nord et entre 13° et 18° de longitude ouest, les îles Canaries connaissent un printemps éternel, au point qu'elles furent longtemps baptisées les « îles Fortunées ». Ces îles étaient alors peuplées d'aborigènes qui se donnaient eux-mêmes le nom de « Guanches » – terme qui signifiait « hommes », dans leur langue. Ces hommes vivaient encore à l'âge de pierre, et furent très étonnés d'apprendre que d'autres hommes avaient échappé au déluge qui jadis ravagea le monde. Ils se croyaient les derniers représentants de l'ancienne civilisation qu'ils avaient dû fuir, plusieurs milliers d'années en arrière, pour échapper au cataclysme.

Ces Guanches étaient les gardiens d'étranges

vestiges dont ils avaient oublié l'histoire et le sens. Leurs anciennes maisons tombaient en ruine, sans qu'ils cherchent à les restaurer. Leurs pierres étaient gravées d'inscriptions mystérieuses qu'ils n'étaient plus capables de déchiffrer. Ils ne possédaient pas de bateaux et ne savaient pas naviguer, ce qui est pour le moins surprenant chez des insulaires. Enfin, ils perpétuaient des rites dont ils ne connaissaient plus l'origine : par exemple la coutume funéraire consistant à utiliser la sève rouge du dragonnier pour momifier les morts. Cette sève sacrée, dont l'apparence rappelle le sang humain, avait sans doute un caractère symbolique comparable aux rites des Cro-Magnons qui peignaient les squelettes de leurs défunts en rouge. Le rouge était pour eux la couleur de la vie et, peut-être, un rappel de la filiation existant entre les Atlantes, les Cro-Magnons, les Guanches et les Indiens d'Amérique.

En comparant en 1874 un crâne ancien en provenance de Barranco Hondo, dans l'île de Tenerife, et celui de l'Homme de Cro-Magnon, l'anthropologue et ethnologue français Hamy parvint à la conclusion que les Guanches et les Cro-Magnons appartenaient à la même lignée. Le professeur Osborne écrit : « Notre intérêt pour le destin des Cro-Magnons est si grand que nous devons égale-

ment considérer la théorie des Guanches ; elle est connue pour être défendue par de nombreux anthropologues : von Behr, von Luschan, Mehlis, et tout spécialement Verneau. Les Guanches formaient une race qui jadis habitait dans les îles Canaries, et qui préserva ses caractéristiques primitives même après sa conquête par les Espagnols au XVe siècle. »

Les Guanches ne survécurent pas longtemps à leurs nouveaux occupants. Eux qui vivaient là depuis au moins dix ou quinze mille ans, furent entièrement décimés et leur ethnie précieuse s'éteignit à jamais. Il ne nous reste à leur sujet que les descriptions faites par les voyageurs de l'époque et les travaux des anthropologues.

C'est ainsi que le Dr Verneau entreprit de rassembler dans les différents musées des îles Canaries, notamment au musée de Las Palmas, le résultat de ses fouilles anthropologiques, soit près de deux mille têtes et squelettes datant d'avant la conquête espagnole. Il publia le résultat de ses recherches en 1881 et en 1887, mettant ainsi en relief les trois types ethniques dominants auxquels se rattachaient les Canariens :

— Un type « Guanche », prédominant, issu d'une famille cromagnonoïde, possédant tous les caractères de l'*Homo sapiens* : haute stature, bras

proportionnés par rapport aux jambes, large cavité cérébrale, traits fins, peau claire, cheveux blonds ou châtains, yeux bleus ;

— Un type que le Dr Verneau classa sous le nom de « sémite », mais qui fut reconnu plus tard comme de type « méditerranéen », influencé sans doute par le passage des navigateurs du Proche-Orient vers la fin du IIe millénaire avant J.-C. ;

— Un type brachycéphale, s'apparentant aux Celtes.

Hoton, en travaillant en 1925 sur le même matériel, classa ces trois ethnies en Guanches, Méditerranéens et Nordiques. En 1940, Falkenburger détermina cinq types différents : un type Guanche cromagnonoïde, un type négroïde, un type méditerranéen, un type provenant du mélange des trois précédents et un dernier type brachycéphale. Pour Ilse Schwidetzky, ces types se réduisaient en fait à deux : l'un cromagnonoïde, l'autre méditerranéen, les autres n'étant que le résultat de métissages. Les archéologues estiment d'une façon générale que les Guanches existaient déjà aux temps mégalithiques, c'est-à-dire au moins depuis le IIIe millénaire avant notre ère.

Aux dires de la plupart des voyageurs, la peau des Guanches était claire ou légèrement cuivrée. Leurs cheveux étaient blonds ou châtains, et leurs

yeux bleus. Les mâles mesuraient entre un mètre soixante-quinze et deux mètres, mais les femmes étaient en comparaison plus petites. Tout comme les Cro-Magnons, ils avaient un front bien dessiné, un crâne excessivement long, de forme pentagonale, et des pommettes proéminentes. Ils étaient armés de poignards en obsidienne, de lances et d'épées en bois. Leur habitat était de type troglodyte. Les plafonds de leurs grottes étaient ornés d'une couche uniforme d'ocre rouge, tandis que les murs étaient couverts de dessins géométriques dans les dominantes rouge, noire, grise et blanche.

Les Satyres

Dans l'Antiquité, le géographe et historien grec Pausanias, qui vécut au IIe siècle de notre ère, avait fait dans sa *Périégèse* ou *Description de la Grèce* un portrait fantaisiste de ces aborigènes, qu'il appelait « Satyres » : « Comme je désirais en savoir davantage au sujet des Satyres, je parlais d'eux avec de nombreuses personnes. Le Carien Euphenos me raconta qu'alors qu'il se rendait en Italie, il avait été surpris par la tempête et rejeté dans la mer extérieure où l'on ne se rend généralement pas. Là, il existe de nombreuses îles désertes, tandis que

d'autres îles sont peuplées de sauvages. Les marins ne voulaient pas y débarquer, car ils s'y étaient déjà rendus auparavant et ils connaissaient donc leurs habitants. Mais cette fois-ci, ils furent obligés d'y aborder. Les marins appellent ces îles les "Satyrides". Les habitants en sont rouges comme le feu, et ils ont à l'arrière-train des queues longues comme des queues de cheval. Ils s'approchèrent du bateau dès qu'ils l'eurent aperçu, sans dire un mot, et essayèrent de s'emparer des femmes qui se trouvaient à bord. Intimidés, les marins finirent par leur remettre une femme barbare. Les Satyres se jetèrent sur elle pour satisfaire leur lubricité. »

Ces « Satyres » étaient pourtant loin d'être des sauvages isolés du reste du monde. Ils avaient en effet été en contact avec les civilisations lointaines. Ainsi, des signes alphabétiformes gravés dans la pierre rappellent les anciennes lettres crétoises. On estime que les Phéniciens et les Crétois connaissaient ces îles mille ans avant notre ère. Ils les avaient nommées « îles Bienheureuses » ou « Élysées », car dans l'Antiquité on pensait que le séjour des morts se situait au couchant.

Les Carthaginois et les Romains abordèrent également ces rivages. En l'an 999 de notre ère, un Berbère accosta à Gando à la tête de cent trente hommes, et fut reçu par le roi Guanarica de Galdar

et sa cour. On a retrouvé dans certaines grottes des inscriptions tifinagh, d'origine berbère, mais aussi des pétroglyphes ressemblant à ceux de la Galice et, dans la grotte de Belmaco, dans l'île de La Palma, des motifs mêlant spirales, ondes et serpents, comme dans l'Irlande mégalithique ou à Gavr'inis, en Bretagne.

En 1170, l'historien Xerif el Edrissi évoque le périple d'aventuriers arabes qui, partis de Lisbonne, auraient également débarqué aux Canaries. En 1291, c'est au tour des Génois de visiter ces îles, à bord de deux galères, suivis en 1341 par des Portugais. En 1344, le pape Clément VI proclama une bulle par laquelle les Canaries étaient érigées en royaume, en faveur de Luis d'Espagne, feudataire de la Silla apostolique, en échange d'un tribut de quatre cents florins d'or. En 1360, cinq franciscains débarquèrent à Gando à bord de deux galères, mais les religieux furent précipités par les indigènes du haut d'un rocher à Jinamar. En 1377, un capitaine de Biscaye, Ruiz de Avendano, s'installa dans l'île de Lanzarote, où firent escale entre 1392 et 1399 des armateurs andalous, biscayens et guipuzcoens.

En 1402, Jean de Béthencourt, ex-chambellan du roi de France Charles VI, finança une expédition afin d'aller coloniser les îles Canaries pour le compte du roi espagnol Henrique III. Il avait à son

bord, outre son équipage normand, un franciscain, Pierre Bontier, et son chapelain, Jean Le Verrier, grâce auxquels nous connaissons les détails de sa conquête.

En débarquant à Lanzarote, nom espagnol pour « Lancelot », Béthencourt fut reçu par le roi Guadarfia au sein d'une imposante citadelle cyclopéenne. Pierre Bontier et Jean Le Verrier rapportent : « Il y fut accueilli par une multitude d'îliens qui l'entourèrent avec les plus grandes marques de considération et de respect, implorant sa protection contre les fureurs des pirates, lui offrant en rétribution l'asile de l'amitié, se soumettant à son obédience comme ami mais non comme supérieur. » Dans leur récit, les chapelains s'étonnent également de la stature des indigènes qui les accueillirent avec tant de bienveillance. Selon eux, les hommes étaient presque des géants, mesurant près de deux mètres. Ils précisent même qu'à Fuerteventura – la « Forte aventure » – se trouvait un homme de taille gigantesque mesurant neuf pieds, soit deux mètres soixante-dix ! Béthencourt aurait donné l'ordre de le capturer vivant, si possible, mais le géant était si fort qu'il ne put être maîtrisé à mains d'hommes et dut être abattu.

Lanzarote fut annexée à la couronne d'Espagne et son souverain christianisé par les moines qui

accompagnaient l'expédition. Jean de Béthencourt se rendit alors dans l'île voisine, Capraria, en prises à des luttes intestines. Lorsque le noble français parut, il fut salué comme un sauveur par les indigènes qui, comme les Aztèques avec Cortès ou les Incas avec Pizarre, reconnurent en lui le dieu blanc civilisateur et conciliateur de leurs anciennes légendes... Le second de Béthencourt, Gadifer de la Salle, reçut le même accueil dans l'île de Hierro, où les indigènes l'accueillirent comme un dieu. L'aventurier profita de la situation pour prendre à son bord un petit nombre d'« élus » qu'il vendit comme esclaves à Fuerteventura !

Les îles du chien

Un siècle et demi plus tard, Gomara, un ecclésiastique sévillan, consacra quatre années à étudier les mœurs des peuplades indigènes d'outre-mer. Fort du sentiment de sa supériorité d'Occidental, voici la description quelque peu méprisante qu'il fait des Guanches, qu'il appelle les « Canariens » : « Certains pensent qu'on a appelé ces îles Canaries, et leurs habitants Canariens parce qu'ils mangeaient comme des chiens : beaucoup et tout cru. Car un Canarien mangeait vingt lapins en un repas,

ou un grand bouc, ce qui est plus encore. [...] Tous les habitants de ces îles n'avaient point d'autre maison que des grottes et des ramées. La grotte du roi de Galdar était taillée dans la roche vive, et toute lambrissée de pin, qui est un bois fort bon, et qui dure. Ils allaient nus ou, s'ils se vêtaient, ce n'était qu'avec deux peaux de chèvre. Ils s'enduisaient la peau avec du suif pour l'endurcir, mêlant le suif au jus de certaines herbes. A défaut d'autre grain, ils ne mangeaient que de l'orge. Ils mangeaient la chair crue bien qu'ils connussent le feu, je crois. Ils n'avaient pas non plus de fer et, pour labourer, ils se servaient de cornes. Chaque île avait son langage particulier et l'une n'entendait point l'autre. Ils étaient courageux à la guerre mais, en temps de paix, ils étaient dissolus. Ils usaient d'arbalètes de bois, de dards et de javelots qui avaient une pointe de corne. [...] Ils ne faisaient guère leurs escarmouches que la nuit pour tromper leurs ennemis. Ils se peignaient de diverses couleurs quand ils allaient à la guerre, ou à la fête. Ils se mariaient avec plusieurs femmes et les seigneurs et capitaines, tant pour honneur que par tyrannie, qu'ils avaient usurpée, dépucelaient premièrement la fiancée. Ils adoraient des idoles, et chacun adorait ce qu'il voulait. Le diable, père de l'idolâtrie, s'adressait souvent à eux. Certains se précipitaient

du haut d'une montagne appelée Ayatirma, et se faisaient mourir sur l'ordre de leur chef, pensant par cela acquérir un honneur pour eux-mêmes et des biens pour les leurs. Ils baignaient les morts dans la mer, puis, les ayant fait sécher à l'ombre, les entouraient de petites bandelettes étroites faites de peau de chèvre, et, par ce moyen, les corps s'endurcissaient et duraient ainsi longtemps sans se corrompre[1]. »

LES MOMIES GUANCHES

Les rituels de momification des Guanches étaient déjà pratiqués, dans l'Antiquité, par les Egyptiens et les Indiens de l'Amérique précolombienne. Les Guanches éviscéraient leurs cadavres à l'aide de couteaux d'obsidienne avant de les bourrer d'herbes aromatiques. Ils étaient ensuite séchés au soleil puis enveloppés dans des peaux de chèvres finement cousues à l'aide de boyaux effilés. Pour momifier leurs morts, les Guanches utilisaient également la sève du dragonnier, sorte de résine d'un rouge

1. Gomara, *Histoire générale des Indes occidentales*, 1553, traduit de l'espagnol par M. Fumée, in Olivier Boura, ouvrage cité.

intense qui évoque naturellement la couleur du sang.

Lewis Spence souligne : « Les Guanches des Canaries, derniers vestiges de la population atlante, embaumaient leurs morts. [...] Ces momies guanches – nombre d'entre elles ont été découvertes dans le secteur de Fataga, dans la Grande Canarie – présentent une ressemblance étroite avec celles d'Egypte et d'Amérique. Très souvent elles portent une abondante chevelure rouge et sont ensevelies, couchées sur le flanc gauche. Le corps est fréquemment dans un état de dessiccation extrême, enveloppé d'une peau de chèvre, les mains jointes sur la poitrine, à la manière des momies péruviennes. Le plus souvent, elles furent découvertes dans des cavernes, face au rocher, accroupies ou assises – position qui est aussi celle des momies du Mexique ou du Pérou et des premières momies égyptiennes – plutôt qu'allongées, à la manière des momies égyptiennes plus récentes. Le fait que les techniques d'embaumement et, plus généralement, l'ensemble des procédés de conservation aient été à l'origine fondamentalement les mêmes n'a pu être et ne saurait être mis en doute[1]. »

1. Lewis Spence, *Comparaison entre les civilisations égyptiennes et précolombiennes*, in Olivier Boura, ouvrage cité.

Les Guanches inhumaient également des chiens avec leurs maîtres, ce qui a sans doute valu à leurs îles l'appellation d'« îles Canaries », à savoir les « îles du chien ». Le chien avait donc, pour les Guanches, un caractère sacré, ce qui nous rappelle le rôle funéraire d'Anubis, le dieu égyptien à tête de chacal, ou le « xoloizcuintle », le chien nu mexicain, vénéré comme le représentant du dieu Xolotl, le dieu des enfers et des éclairs, le jumeau sombre du dieu Quetzalcoatl. Les Guanches croyaient à l'immortalité de l'âme, vénéraient un être suprême et transcendant qu'ils nommaient « Achaman » à Tenerife, « Açoran » à la Grande Canarie, « Eraoranhan » à Hierre et « Abora » à La Palma, et rendaient un hommage particulier au Soleil, qu'ils appelaient « Mancey ».

De l'île infortunée d'Atlantide aux Îles Fortunées des Canaries

A la fin du XVIII[e] siècle, le naturaliste et cartographe français Bory de Saint-Vincent explora l'océan Indien, les côtes de l'Afrique et les îles Canaries ou plus exactement, de son temps, les « îles Fortunées ». Dans l'essai qu'il leur a consacré, il dresse un portrait saisissant de l'exode forcé

des Atlantes, dû aux éruptions volcaniques auxquelles leur île était sujette, que n'eût pas désavoué Lewis Spence :

« Quand l'Egypte et l'Europe virent fondre sur elles une nuée de guerriers sortis de la mer Atlantique, il est évident que le pays de ces guerriers venait d'éprouver quelque grande catastrophe. L'ambition a-t-elle jamais porté un peuple éclairé, bien gouverné, et par conséquent heureux, à quitter un sol fertile, une patrie riche et attrayante ? On ne se déplace pas par plaisir ; les hommes tiennent tous à leur pays natal : ils ne quittent une terre que pour une meilleure, à moins qu'ils n'en soient chassés – et alors ils se jettent où ils peuvent. Les feux souterrains opéraient donc de nouveaux ravages dans l'Atlantide et produisaient de grandes éruptions en divers points. Peut-être dès lors Madère et les Açores furent séparés du reste de la contrée ; les intervalles furent dissous. Etonnés de ne plus trouver la terre sous leurs pas, les habitants de ces belles plaines se précipitaient, en voulant fuir, dans les eaux qui s'emparaient de leurs demeures, ou dans les cratères qui les renversaient. Le sol s'entrouvrit avec fracas, les villes et leurs citoyens furent engloutis. Obligés de monter sur des vaisseaux pour s'éloigner de ces déchirements, les infortunés qui purent échapper à un si grand mal-

heur laissèrent déserts les débris de leurs campagnes que nous avons trouvées inhabitées. Ils vinrent aborder sur le reste de leur contrée qui servait de base à l'Atlas : leur nombre, concentré sur le quart de l'Atlantide, était trop considérable pour y subsister.

« Etrangers chez eux-mêmes, sans propriétés sous le ciel qui les avait vus naître, les Atlantes errants sentirent qu'il était nécessaire d'aller autre part chercher un sol hospitalier : contraints d'abandonner une seconde fois le lieu de leur berceau, ils tournèrent un dernier regard sur leur déplorable pays et se jetèrent sur le continent voisin[1]. »

Cependant, tous les survivants atlantes n'ont pas émigré vers l'Europe ou l'Afrique. Certains sont demeurés sur les derniers rares vestiges du continent englouti. C'est ainsi que Bory de Saint-Vincent, plus d'un siècle avant Lewis Spence, explique l'origine des Guanches :

« Quelques points montueux résistèrent cependant au désastre général et, comme une arche propice, servirent de retraite à quelques Atlantes de l'intérieur qui ne purent fuir des bords étrangers. Conservés, comme par miracle, autour des cratères

1. Bory de Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées*, 1803, in Olivier Boura, ouvrage cité.

destructeurs près desquels tout espoir de salut eût dû paraître impossible, ils se transmirent longtemps l'histoire de leurs infortunes, sans cesse retracées par les débris dont ils étaient environnés. Ils durent croire que tout l'univers avait éprouvé le sort de leur île, et avoir échappé seuls à une destruction générale. Cette opinion très raisonnable dura plus longtemps que le souvenir de la révolution physique qui avait ruiné l'Atlantide ; aussi les Guanches croyaient-ils être l'unique peuple du monde quand les Européens arrivèrent aux Canaries et vinrent achever, par l'entière destruction des derniers enfants d'Atlas, ce qu'avaient commencé les feux des volcans, les flots de la mer et les armes des Athéniens[1]. »

Groupe O Rhésus négatif

Un examen de sang et de restes de viscères prélevés sur les momies guanches a permis de mettre en valeur une caractéristique sanguine extrêmement rare : la prédominance du groupe O Rhésus négatif.

Le Dr Ilse Schwidetzsky note à ce sujet : « La caractéristique la plus remarquable des aborigènes

1. *Ibid.*

canariens est la proportion extraordinairement élevée du groupe sanguin O. Proportion si grande qu'elle n'est connue dans aucune population européenne vivante. Elle se rapproche beaucoup de celle des tribus berbères du Haut-Atlas dans lesquelles la proportion atteint 80 %[1]. » A Tenerife, cette proportion atteignait 83,95 % des momies, et dans la Grande Canarie 94,76 % !

Or, une étude de la répartition des groupes sanguins en Europe indique une prédominance du groupe O en Islande, en Ecosse, dans le nord du pays de Galles, dans le Cotentin français, en Sicile, en Crète, dans les montagnes de l'Atlas marocain, en Tunisie, aux Canaries et... dans le Pays Basque ! La même constatation a pu être faite en ce qui concerne la présence du Rhésus négatif, dont le pourcentage le plus élevé a été enregistré... chez les Guanches, les Berbères et les Basques... On sait qu'il existe une incompatibilité entre les porteurs de Rhésus positif et négatif. Cette incompatibilité a sans doute favorisé le maintien de l'unité ethnique des groupes à Rhésus négatif.

Toutes ces caractéristiques appartiennent aux espèces cromagnonoïdes, dont on peut ainsi repé-

1. Ilse Schwidetzsky, *La poblacion prehispanica de las islas Canarias*, cité par Louis Charpentier, ouvrage cité.

rer les points d'ancrage forts : îles Canaries, Pays Basque, îles anglonormandes, Islande, Atlas marocain, Sicile et Crète. Des lieux, comme par hasard, dont l'histoire est associée aux civilisations mégalithiques et au souvenir de l'Atlantide...

12

La piste africaine

La Côte de l'Or
Un Poséidon africain
Edschou, dieu civilisateur
Les Pélasges et le peuple de la mer
Tartessos, port atlante
La conquête de la Toison d'Or
Les pommes d'or du jardin des Hespérides
L'Atlantide enfouie dans le désert du Sahara
Atlantide ou Hyperborée ?

« L'Atlantide a souvent, depuis l'Antiquité, passionné la curiosité des hommes. Mais jamais cette question n'a éveillé d'aussi remarquables échos que depuis l'an 1910, lorsque je repris son nom

pour le jeter cette fois dans le domaine des controverses de l'ethnographie. [...] J'affirmai alors que cette Atlantide était dans les souvenirs des peuples la dernière survivance d'une civilisation apparue, avant le temps des Grecs, dans un domaine situé sur la côte occidentale de l'Afrique. [...] Et ces temps d'avant les Grecs étaient l'époque de Poséidon, le dieu des mers, dont les descendants, précisément, avaient construit la forteresse d'Atlantis[1]. »

Celui qui parle ainsi, Leo Frobenius, est un anthropologue et explorateur allemand qui, comme on l'a vu, avait rencontré en 1892 à Hambourg un Noir originaire du pays des Yoroubas qui lui avait dit : « Dans mon pays, tout homme est, d'ancienneté, une grosse pierre. » Cette phrase énigmatique suffit à déterminer la vocation du jeune anthropologue, fils d'un officier prussien, qui en 1894 soutint une thèse sur *Les Masques et les Sociétés secrètes en Afrique*, qu'il publia en 1898 en même temps qu'un autre travail consacré à la *Genèse des cultures africaines*. Mais les travaux du jeune homme, contraires à l'esprit darwiniste de l'époque, furent refusés par l'Université qui ne le reconnut officiellement qu'en 1932, en le recevant

1. Leo Frobenius, *L'Atlantide – Mythologie et cultes*, ouvrage cité.

comme professeur *honoris causa* de l'université de Francfort.

La plupart des ethnologues et anthropologues de la fin du siècle dernier partageaient en effet l'opinion que Charles Darwin, l'apôtre de l'évolutionnisme, entretenait à propos des « sauvages ». Le naturaliste anglais n'avait-il pas écrit, après avoir rencontré des hommes issus de tribus primitives, lors du voyage autour du monde qu'il avait fait entre 1831 et 1836 sur le vaisseau royal *Beagle* : « Je ne me figurais pas combien est énorme la différence qui sépare l'homme sauvage de l'homme civilisé, différence certainement plus grande que celle qui existe entre l'animal sauvage et l'animal domestique. Quand on voit ces hommes et ces femmes, le visage hideux, la peau sale et graisseuse, les cheveux mêlés, la voix discordante et les gestes violents, c'est à peine s'il faut croire que ce sont des créatures humaines, des habitants du même monde que le nôtre. Le pauvre révérend Watkin a beau s'entêter à relever ce qu'il prend pour des mots intelligibles, rien ne peut laisser supposer que le langage de ce peuple mérite le nom de langage articulé. Le capitaine Cook l'avait comparé au bruit que ferait un homme en se raclant la gorge, mais très certainement aucun Européen n'a jamais fait entendre de bruits aussi durs, de notes

aussi gutturales en se nettoyant la gorge[1]... » Il avait ajouté : « Il ne peut y avoir de rémission à des milliers d'années d'immuable stupidité. Les espèces qui n'évoluent pas meurent[2]. »

A l'opposé de Darwin, Frobenius avait la conviction que non seulement les « sauvages » étaient aussi civilisés que les Occidentaux, mais qu'ils étaient en outre des descendants de l'Atlantide, le berceau de l'espèce humaine, à l'origine de toutes les civilisations ultérieures ! Bien avant Marcel Griaule et Michel Leiris, il avait écrit à propos des Noirs d'Afrique : « On ne peut considérer de pareils hommes autrement que comme intelligents et réfléchis », et aussi : « L'idée du Nègre barbare est une invention européenne qui a, par contrecoup, dominé l'Europe jusqu'au début de ce siècle. » Pour lui, la décadence brutale de la civilisation de l'Afrique noire est une conséquence directe de ce crime abominable instauré par les Blancs : l'esclavage.

1. Charles Darwin, *Journal des recherches concernant l'histoire naturelle et la géologie des pays visités au cours du voyage du vaisseau royal « Beagle » autour du monde*, 1839.

2. *Ibid.*

La Côte de l'Or

Frobenius séjourne au Congo de 1904 à 1906, où il part à la recherche des esclaves yoroubas. En visitant le territoire du Kassai, il est saisi par la beauté et l'harmonie de l'architecture des villages traversés, qui lui semble appartenir à une civilisation raffinée, et non à une société primitive. Puis en 1910 il se rend au Bénin, la nation des Yoroubas, où il découvre Ibadan et Ifé, la ville sainte, l'« Atlantis » de la légende. Car pour lui, la nation Yorouba et l'ancienne Atlantide ne sont qu'une seule et même chose.

Au XVe siècle, déjà, un voyageur hollandais, Dopper, avait été émerveillé par les réalisations de ce peuple, écrivant notamment : « C'est au pays des Yoroubas qu'il existe non seulement le plus de villes, mais aussi les plus grandes villes, des villes qui, même au sens européen du mot, sont de très grandes villes. » Frobenius avait lu ces récits de voyage anciens, qui avaient éveillé sa curiosité :

« Dès le XVe et le XVIe siècle, les premiers renseignements rapportés par les navigateurs qui découvrirent la côte ouest de l'Afrique révélaient l'existence dans ces pays d'un état de choses et d'un degré de civilisation qui n'avaient rien de commun avec l'image qu'on se fait d'un pays resté au degré

social de la barbarie primitive[1]. » Il ajoute : « Dans ces relations des premiers navigateurs, il était question de villes ayant de larges rues, de campagnes couvertes d'un revêtement continu de plantations et traversées par des avenues de palmiers bien entretenues et soigneusement alignées, d'hommes habillés d'étoffes pelucheuses ou pareilles à de la soie, de grands Etats et de royaumes, du luxe des cours royales, d'un cérémonial, de temples, etc.[2] » Cinq siècles plus tard, Frobenius tombe à son tour en admiration devant « de splendides ivoires ciselés, d'admirables étoffes, comme la soie et le velours, et la grandiose organisation de l'Etat[3] ». Pour lui, un tel degré de civilisation, que l'on trouve dans cet endroit précis de l'Afrique et nulle part ailleurs, ne peut qu'être le fruit d'un apport étranger : « La conclusion qui s'imposait était qu'à une époque lointaine une civilisation d'origine étrangère avait pris racine dans une zone plus ou moins vaste de la côte occidentale de l'Afrique, par conséquent sur les rivages de l'Atlantique, que cette civilisation s'était ensuite africanisée de plus en plus, qu'enfin elle avait pris l'aspect d'une civi-

1. Leo Frobenius, *L'Atlantide – Mythologie et cultes*, ouvrage cité.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

lisation africaine et que, pour finir, elle avait perdu toute vitalité sous l'influence de la civilisation européenne installée sur les côtes[1]. » Cette « civilisation d'origine étrangère » ne pouvait être que celle de la lointaine Atlantide, qui avait jadis installé l'un de ses comptoirs au pays des Yoroubas !

L'étude comparée des mythes et des rituels ayant cours sur la côte occidentale de l'Afrique pousse Frobenius à forger le concept de « culture atlantique ». A Ifé, la ville sainte des Yoroubas, il se soumet à une initiation religieuse qui lui permet, « en confiance avec les indigènes », d'accomplir des fouilles archéologiques qui lui révèlent un véritable trésor. Il trouve entre autres « des pierres sculptées, des terres cuites et des objets en cuivre jaune fondu ». Mais aussi de « grandes urnes à l'intérieur desquelles se trouvaient des objets en verre fondu et des perles de verre, [...] des objets d'art en quartz taillé, d'un travail extrêmement soigné, des figurations de crocodiles, de têtes humaines[2]... ». Les objets les plus remarquables sont des têtes et des torses de terre cuite : « Les têtes éveillèrent aussitôt l'admiration de tous les connaisseurs en même temps qu'elles provoquèrent la stupéfaction de tous

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

les spécialistes sérieux. Car elles n'ont absolument rien de commun avec ce qu'on appelle l'art des primitifs. Elles appartiennent au contraire à un art classique d'une finesse absolument inconnue dans l'Afrique *noire* quant à sa stylisation et à sa majesté[1]. » Il ajoute : « C'est là que se trouve le bois sacré où nous avons trouvé la magnifique tête de bronze d'Olokoun, le dieu de la mer, Poséidon[2]. »

UN POSÉIDON AFRICAIN

Cette tête est étonnante, car le dieu qu'elle figure possède une grande barbe, comme Poséidon ou Quetzalcoatl ! La ville sainte d'Ifé était-elle jadis, sinon la capitale, en tout cas une grande ville de l'empire atlante ? Frobenius le pense : « Tous les Yoroubas, habitants du pays, furent unanimement d'avis que les poteries et les objets étaient "des dons des dieux enfouis dans la terre, que les figures humaines de terre cuite étaient les dieux eux-mêmes, devenus des pierres, et enfouis dans la terre, et que la tête de cuivre au diadème si particulier était la grande divinité des anciens temps, le

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

premier des dieux des anciens temps (c'est-à-dire le dieu suprême) Olokoun, le dieu de la mer lui-même" (Poséidon)[1]. »

Frobenius découvre alors que le royaume des Yoroubas s'appelait à l'origine « Oufa ». Il incluait les territoires de la Côte de l'Or et de la Côte des Esclaves, jusqu'à l'est du Niger. « Les sources de l'or de l'ancien royaume d'Oufa coulaient dans ces territoires de l'ouest que nous appelons encore la Côte de l'Or, tandis que le centre religieux du pays était dans l'est dans le territoire actuel des Yoroubas, à Ifé. Ce royaume d'Oufa avait une structure politique à base religieuse. La légende lui donnait pour fondateur Olokoun, le dieu des mers, Poséidon[2]. »

Ce Poséidon africain appartient à un panthéon plus vaste, constitué de seize dieux : « Ces seize dieux se partageaient les diverses directions du ciel. Nos fouilles nous ont livré un certain nombre de planchettes divinatoires ou de fragments dans les ruines de Modeki, située près d'Ifé. On y voit les symboles des seize dieux disposés en cercle ou en carré. Ils sont reliés ou se détachent sur une ornementation qui montre des têtes de serpent[3]. » Cette

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

ornementation figure le monde de la mer, et les seize dieux trônent sur le destin des hommes, au point qu'ils sont présents y compris dans l'architecture des villes ou les institutions politiques : « Les seize grands dieux dont les demeures se trouvent dans seize directions du ciel sont associés à l'organisation du monde. Cette image du monde a son reflet dans la disposition et l'organisation des villes, dans les conceptions relatives au temps et à l'espace, dans les formes du culte et dans tout un symbolisme extrêmement riche. Tels sont les signes distinctifs ou les caractéristiques de la structure de la civilisation atlantique[1]... »

Cette « civilisation atlantique » – pour ne pas dire « civilisation atlante » – est fondamentalement étrangère au reste de l'Afrique noire. Frobenius explique par exemple que, dans l'ensemble de l'Afrique, la lune est masculine et a pour amante Vénus, sauf chez les Yoroubas où le soleil est masculin et la lune féminine. De même, ce peuple vénère trois symboles sacrés, la main, la rosette à huit folios et le svastika, qui sont inconnus dans le reste de l'Afrique. D'autres particularités se retrouvent dans l'artisanat, l'architecture ou les coutumes : « C'est seulement là que nous trouvons

1. *Ibid.*

le métier des tisseuses de peluche, le métier à tisser avec poignée utilisé par les femmes, l'arc frontal si particulier, l'authentique demeure à *impluvium*, un art céramique très développé, l'ancien palanquin, les nattes ouest-africaines tressées par les femmes, la coutume selon laquelle les biens passent d'oncle à neveu (correspondant à un régime matriarcal)[1]. » Les Yoroubas sont également les seuls Africains à procéder à l'inhumation dans un cercueil après dessèchement du cadavre, comme chez les Guanches des îles Canaries, à pratiquer la divination d'après les entrailles et le foie des victimes, à connaître « le mythe de l'œuf primitif, le cérémonial processionnel circulaire, le symbolisme des quatre couleurs, le culte des amulettes dans sa forme primitive. Et tout cela s'opposant d'une façon bien tranchée aux ondes d'influence venues de la civilisation syrtique ou érythréenne[2] ».

En revanche, la plupart des légendes et des rituels initiatiques des Yoroubas ont leur équivalent dans l'Europe de l'époque antique : « Au Yorouba comme plus haut au nord, les singes s'élèvent des profondeurs comme enfants de la mer. Ici comme plus au nord, nous trouvons pratiqué le cérémonial

1. *Ibid*
2. *Ibid.*

sacré du *turnus*, la marche en cercle. Là aussi, il faut triompher du dragon de la mer. Là encore, des animaux combattant à l'horizon jouent un rôle dans la constitution des idéogrammes[1]. »

Frobenius cite l'exemple de l'ancien temple de Corfou, dans lequel on trouve une composition dans laquelle la Gorgone est entourée de combats ; une composition des plus communes dans l'art des Yoroubas, où la tête de Gorgone trouve son équivalent dans la figure du dieu Edschou « qui émerge au-dessus du bord avec deux dents aiguës et des serpents au lieu de cheveux[2] ».

Edschou, dieu civilisateur

Edschou, divinité à la fois bonne et mauvaise, fut considérée comme une représentation du diable par les missionnaires blancs venus christianiser les Yoroubas. En réalité, même s'il possède des aspects sombres et effrayants, Edschou est un dieu civilisateur, comme Prométhée ou Quetzalcoatl. Edschou est un dieu atlante ! Interrogés par Frobenius, les Yoroubas répondaient : « Oui, Edschou a

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

commis beaucoup de méfaits, il a souvent été cause que les peuples se sont fait la guerre, il a déplacé la lune et emporté le soleil. Il a fait se battre les uns contre les autres tous les dieux. Mais Edschou n'est pas un mauvais dieu. Il a apporté ce qu'il y a de meilleur. Il a apporté l'oracle d'Ifa. Il a apporté le soleil. Sans Edschou les champs ne donneraient aucune récolte[1]. »

D'après la légende, l'Ifa correspond aux seize noyaux de palmier qu'Edschou est allé cueillir pour en faire un oracle par lequel les hommes, qui avaient oublié les dieux et cessé de leur faire des offrandes – comme les rois atlantes lorsqu'ils eurent oublié leur origine divine –, purent connaître d'avance tout le mal qui était dans le monde. Le seul moyen de se prémunir de ce mal étant de faire des sacrifices aux dieux, les hommes, « descendants des dieux », recommencèrent à tuer des animaux et à les brûler pour les dieux, renouant ainsi avec leur origine divine.

Dans un accès de lyrisme, Frobenius conclut : « Voilà ce qu'est pour nous l'Atlantide ! [...] Dans cette partie du monde, l'Afrique, nous trouvons encore vivantes des civilisations dont, chez nous, nous n'extrayons au cours de nos fouilles que des

1. *Ibid.*

tessons et des débris incompris. Mais là-bas elles vivent encore, et elles parlent. Elles ne parlent pas seulement avec la bouche, elles parlent avec l'âme, comme des êtres vivants. [...] Atlantide, antique Atlantide, je te salue[1]. »

Les Pélasges et le peuple de la mer

Mais d'où viennent les Yoroubas, ces « descendants des dieux » ? Des Etrusques ? On se souvient des paroles de Critias, dans le Timée de Platon, à propos des anciens rois d'Atlantide : « Ils étaient maîtres de la Libye jusqu'à l'Egypte, et de l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie[2]. » Or, selon Hérodote, les Tyrrhéniens et les Etrusques ne formaient qu'un seul peuple. Mais, au-delà des Etrusques, il faut sans doute évoquer l'existence d'un peuple mythique, les Pélasges, le « peuple de la mer ».

Qui étaient les Pélasges ? Le Larousse du XXe siècle nous apprend que les Pélasges formaient un « ensemble de peuples envahisseurs de l'Egéide (vers 3000 avant J.-C.), qui déferlèrent sur les Cyclades, le centre de l'Hellade et le Péloponnèse,

1. *Ibid.*
2. Platon, *Timée*, in Olivier Boura, ouvrage cité.

et dont un nouveau flot atteignit la Grèce du Nord vers 2900 avant notre ère. Ces envahisseurs, qui n'étaient pas des Aryens, se mêlèrent aux habitants de la Grèce primitive et constituèrent une Hellade "pélasgique" qui disparut lors de l'arrivée des Hellènes ».

« Pélasge », en grec, veut dire « originaire de la mer ». Il s'agissait donc d'un peuple de marins dont on trouve différents rameaux chez les anciens Thraces, les Phrygiens, les Lydiens, les Cariens, les Etrusques, les Epirotes, les Illyriens, les Italiotes (Samnites, Osques, etc.) et les Albanais actuels. Ce peuple aurait bâti les villes d'Argos et de Larissa, ainsi que les acropoles de Tirynthe, d'Argos et de Mycènes. Ils travaillaient le cuivre et l'argent, et construisaient des monuments cyclopéens, composés de pierres énormes assemblées sans mortier. Tous ces détails nous rappellent évidemment les villes olmèques, mayas et aztèques, ainsi que la civilisation atlante décrite par Platon.

Les Pélasges étaient-ils les descendants des Atlantes et les ancêtres des Yoroubas et des Grecs de l'Antiquité ? Leo Frobenius explique à ce sujet : « De plus en plus, nous apprenons à voir dans la plus ancienne époque classique du monde méditerranéen une nouvelle ère grecque apollinienne se dégageant dans la force de sa jeunesse de quelque

chose de plus ancien, de caractère sombre, une ère poséidonienne, peut-être pélasgique[1]. » Et c'est en songeant aux Pélasges et à leur lutte avec les Hellènes qu'il poursuit : « Ce que nous connaissons comme histoire de l'hellénisme primitif, c'est l'aurore de cette jeune culture de l'ère d'Apollon, c'est l'histoire de cet hellénisme qui dans l'éclat éblouissant de sa jeunesse et de sa pureté triompha de la culture vieillissante plus sombre qui jusque-là avait dominé le domaine méditerranéen et l'en expulsa. Or, cette civilisation plus ancienne était la culture poséidonienne dont les résidus les plus probants sont ceux qui nous ont été sauvés par la culture tyrrhénienne, par le monde étrusque grâce à leur transmission au monde romain[2]. »

TARTESSOS, PORT ATLANTE

Des textes égyptiens datant du XII[e] siècle avant notre ère font également allusion à une puissance maritime localisée en Méditerranée occidentale, et nommée Tourshas, Tarschisch ou Tartessos, la ville turditanienne située au sud-ouest de l'Espagne, « la

1. Leo Frobenius, *L'Atlantide – Mythologie et cultes*, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

métropole de la richesse et des plus anciennes formes du langage, de la poésie et de l'écriture. Tarschisch, située au-delà de Gibraltar et des colonnes d'Hercule dans l'océan Atlantique, est en quelque sorte comme un poste extérieur avancé, un point culminant dans ce domaine d'une puissante civilisation ancienne[1] ». Tartessos aurait été l'un des centres de la civilisation pélasgique; un comptoir de l'Atlantide : « J'assimile la civilisation des Tourshas, qui dominait le bassin occidental de la Méditerranée au XIIIe siècle avant J.-C., à cette civilisation qui fleurissait alors au-delà des Colonnes d'Hercule, en Afrique occidentale, et qui est celle des Yoroubas[2]. »

En 1922, un autre archéologue allemand, Adolf Schulten, entreprit de retrouver le site mythique de Tartessos, qu'il situait à l'ouest de Gadès, à l'embouchure du Guadalquivir, et qui correspondait pour lui aussi à l'Atlantide authentique : « L'Atlantide est présentée comme une puissante thalassocratie dont l'influence se fait sentir jusqu'en Egypte et en Tyrrhénie. Or Tartessos était la plus grande puissance maritime de la Méditerranée occidentale,

1. *Ibid.*

2. Leo Frobenius, *Et l'Afrique parla*, 1911, traduit de l'allemand par Célia Scannapieco et O. Boura, in Olivier Boura, ouvrage cité.

et sa zone d'influence commerciale s'étendait, à l'est, jusqu'en Asie, grâce aux Phocéens. Au nord, elle commerçait jusqu'en Bretagne[1]. »

Et Frobenius de poursuivre : « J'en conclus que, lorsqu'elle attaqua les peuples de la Méditerranée orientale, cette civilisation occidentale avait déjà fondé sur les rives de l'Atlantique des colonies. L'une d'elles est, je pense, le pays des Yoroubas. Et c'est dans ce pays que je prétends avoir découvert l'Atlantide, le comptoir de la culture occidentale au-delà des Colonnes d'Hercule, l'Atlantide dominée par le temple de Poséidon, et dont Solon nous a laissé une description qui évoque irrésistiblement le pays des Yoroubas. La végétation y était luxuriante, une plante haute comme un arbre y fournissait nourriture, boisson et onguent (il s'agit du palmier), on y trouvait un fruit nourrissant et fragile (la banane), et des épices (le poivre). Des éléphants vivaient dans ce pays, on y exploitait des mines de cuivre (c'était encore le cas il y a peu), les indigènes portaient des vêtements teints en bleu (on cultive l'indigo dans ces régions), et leur architecture était assez étrange (Platon pense peut-être

1. Adolf Schulten, *Tartessos*, 1922, traduit de l'allemand par Célia Scannapieco et O. Boura, in Olivier Boura, ouvrage cité.

aux toits couverts de feuilles de palmiers, ou aux toits en dos d'âne). Pour toutes ces raisons, je considère la terre des Yoroubas, parcourue par une multitude de canaux dans lesquels on peut reconnaître les bras et les méandres du Niger, comme étant l'Atlantide, le pays des descendants de Poséidon, que les Yoroubas nomment Olokoun[1]. »

La conquête de la Toison d'Or

Cette civilisation tartessienne, issue des Pélasges, se prolongeait jusqu'à l'Afrique de l'Ouest. La Bible rapporte qu'au temps du roi Salomon, le Phénicien Hiram rapportait de ses voyages de l'argent de Tarsis (Tartessos) et de l'or d'Oufa, la Côte de l'Or. « Devant nous, l'Afrique occidentale se dresse comme une des sources de l'or antique. Oufa, la "Côte de l'Or", *donnait.* Mais l'Afrique occidentale, par contre, recevait les germes de cette civilisation particulière que nous appelons, en raison de sa situation géographique, la culture atlantique[2]. »

Cette culture atlantique est-elle un fruit de l'héritage pélasgique et atlante ? Frobenius affirme :

1. Leo Frobenius, *Et l'Afrique parla*, ouvrage cité.
2. Leo Frobenius, *L'Atlantide – Mythologie et cultes*, ouvrage cité.

« Pour Platon, la Côte tropicale de l'Or devint le domaine des dieux d'autrefois, elle devint l'Atlantide avec ses palmiers, qui fournissaient à l'homme à la fois un aliment, un breuvage et des vêtements (palmier *Elaeis*), un pays qui avait des villes aux murs revêtus de plaques de cuivre jaune (comme au Bénin), un pays lointain où il y avait des éléphants. De toutes ces comparaisons et de ces considérations ressort clairement la réalité d'une civilisation atlantique ancienne tombée ensuite dans l'oubli[1]. »

L'ère pélasgique est donc associée, sur la côte occidentale de l'Afrique, à cette « Côte tropicale de l'Or » considérée par Platon comme le « domaine des dieux ». En 1685, Bock situait déjà l'Atlantide en Afrique de l'Ouest : « Et ces régions, où jadis les anciens situaient les îles des Bienheureux, connaissent une opulence sans pareille. Là, on trouve toute sorte de métaux précieux ; c'est la Côte de l'Or. On trouve également dans ces régions ces éléphants dont parle Platon. [...] C'est ici que l'on trouve les Ethiopiens. Et ce fait éclaire les vers fameux d'Homère :

« Et Poséidon était allé chez les Éthiopiens qui habitent au loin / Et sont partagés en deux peuples,

1. *Ibid.*

dont l'un regarde du côté de Hypérion, / Au couchant, et l'autre au levant[1]. »

Ceci nous renvoie directement au mythe de Jason et de la Toison d'Or, dans lequel Pélias, fils de Poséidon et usurpateur du trône de son demi-frère Aeson, promet de rendre le trône au fils de ce dernier, Jason, à condition qu'il rapporte la toison d'un bélier tout en or. Jason et les Argonautes mettent la voile à Argos, ville pélasge, et partent à la conquête de la Toison d'Or.

Jason et les Argonautes étaient-ils des Atlantes descendant de Poséidon et des Pélasges partis à la conquête des richesses de la Côte de l'Or, transformées symboliquement en Toison d'Or ?

Les pommes d'or du jardin des Hespérides

L'histoire d'Hercule cueillant des pommes d'or dans le jardin des Hespérides trouve également un écho en Afrique. Le professeur Berlioux situe Hespérie, le pays de l'or, en face de l'Atlas : « Cette contrée s'appelait une île parce qu'il fallait tra-

1. Bock, *Dissertation*, 1685, traduit du latin par O. Jeulin et O. Boura, ouvrage cité.

verser le Tritonis pour s'y rendre en venant de l'Espagne, c'est-à-dire en prenant la route que suivit Hercule quand il alla faire une expédition au jardin des Hespérides. [...] L'Hespérie, riche en fruits de toute sorte, comprenait d'abord cette terre qui s'étend au sud du Sous – jusqu'au Draa – et dont la fertilité devait être considérable lorsque ces fleuves étaient remplis d'eau. On y rattachait également les régions de l'ouest sans en déterminer les limites du côté du sud. Elle a été fameuse surtout à cause de ses mines aurifères, ses pommes d'or, dont la réputation se répandit dans tout le bassin de la Méditerranée et qui attirèrent l'Hercule européen du côté de l'Atlas. [...] Cette Hespérie qui donnait de l'or ne peut être placée ailleurs que dans la Libye occidentale, quoiqu'elle portât un nom qui a été à beaucoup de terres du couchant, comme l'Espagne, et même une portion de la Cyrénaïque où les Grecs finirent par transporter le jardin des Hespérides[1]. »

Les fameuses « pommes d'or » de la légende étaient en réalité des pépites d'or, mais si grosses qu'elles avaient été comparées à des pommes. Et le jardin des Hespérides, c'était la « Côte de l'Or »,

1. Berlioux, *L'Atlas primitif et l'Atlantis*, 1883, in Olivier Boura, ouvrage cité.

cette côte occidentale de l'Afrique où les Atlantes puis les Pélasges allaient se fournir en métal précieux.

Pour le professeur Berlioux, la côte africaine était jadis un authentique « El Dorado », soumis à des Européens qu'il assimile aux anciens Atlantes : « Tous ces noms, tous ces souvenirs, rappellent que les terres du couchant, du Sénégal à l'Espagne, et même jusqu'à la Grande-Bretagne, furent célèbres à cause de leurs richesses métalliques et qu'elles appartinrent, dès les âges les plus reculés, à des populations européennes. L'Hespérie méridionale elle-même, qui était au sud du Tritonis et qui dut s'étendre, dans le principe, jusqu'à l'Arguros, appartint d'abord à Atlas et à son frère Hespéros. Plus tard, elle fut envahie par les Ethiopiens contre lesquels la nation des Amazones entreprit une guerre. Si l'on résume toutes les conclusions de ces recherches, on voit que les contrées de l'Atlas, la grande chaîne qui se dresse dans le voisinage de l'Océan, les deux Tritons et l'Hespérie ont été correctement décrits par les anciens; que ces pays ont été visités dès les temps les plus reculés par des conquérants ou des voyageurs venus de l'Europe et du bassin de la Méditerranée; qu'ils étaient connus à cause de leurs richesses métalliques et qu'ils ont appartenu d'abord à une

population européenne. La description du pays des Atlantes par Platon confirme et complète ces conclusions[1]. »

L'ATLANTIDE ENFOUIE DANS LE DÉSERT DU SAHARA

Les thèses, considérées aujourd'hui comme quelque peu fantasques, du professeur Berlioux inspirèrent à Pierre Benoit la rédaction de son roman, *L'Atlantide*, couronné en 1920 par le Grand Prix de l'Académie française, et dont l'immense succès contribua beaucoup à accréditer l'idée d'une Atlantide africaine. Dans ce roman, un certain professeur Le Mesge, émule de Berlioux, défend avec feu la théorie d'une Atlantide saharienne.

En se fondant sur un texte d'origine obscure, le *Voyage à l'Atlantide* de Denys de Milet, cité par Diodore de Sicile, il prétend que l'île de Platon n'aurait jamais été engloutie, mais serait au contraire sortie des sables à la suite des changements climatiques qui asséchèrent le Sud algérien. Le désert ayant remplacé la mer, le massif du Hoggar et son oasis formeraient les derniers remparts de

1. *Ibid.*

l'Atlantide. Et les nobles Touaregs, les « hommes bleus » du désert, seraient les derniers descendants des Atlantes.

« Denys m'apprenait donc, explique Le Mesge, que la partie centrale de l'Atlantide, berceau et demeure de la dynastie neptunienne, non seulement n'avait pas sombré dans la catastrophe contée par Platon, et qui engloutit le reste de l'île Atlantide, mais encore que cette partie correspondait au Hoggar targui, et que, dans ce Hoggar, du moins à son époque, la noble dynastie neptunienne était réputée se perpétuer encore[1]. »

Il est vrai que l'on trouve des coquillages en plein désert, et que le Sahara devait sans doute être recouvert par la mer voici des milliers d'années. C'est au sein de cette mer Saharienne que s'élevait l'Atlantide. « Les sebkhas, les salines, les lacs Tritons, les sablonneuses Syrtes sont les vestiges désolés des flots mouvants sur lesquels cinglèrent jadis les flottes partant à la conquête de l'Attique. Le sable, mieux que l'eau, engloutit une civilisation. Aujourd'hui, de la belle île que la mer et les vents faisaient orgueilleuse et verdoyante, il ne reste que ce massif calciné. Seule a subsisté, dans cette cuvette rocheuse, isolée à jamais du monde

1. Pierre Benoit, *L'Atlantide*, Albin Michel, 1920.

des vivants, l'oasis merveilleuse que vous avez à vos pieds, ces fruits rouges, cette cascade, ce lac bleu, témoignages sacrés de l'âge d'or disparu[1]. »

ATLANTIDE OU HYBERBORÉE ?

Que penser de cette théorie ? Pierre Benoit n'était pas archéologue, et son *Atlantide* est essentiellement une fiction fantastique. Toutefois, il avait pris soin, avant d'écrire son roman, de réunir une documentation assez vaste sur le sujet. Mais, en bon romancier, il a savamment mêlé le vrai au faux, et les textes apocryphes aux sources authentiques. Ainsi, ce Denys de Milet dont s'inspire Le Mesge, ainsi que son *Voyage à l'Atlantide*, semblent bien relever d'une invention de l'auteur. En revanche, il a bel et bien existé, au VIe siècle avant J.-C., un géographe grec du nom d'Hécatée de Milet, que citent Hérodote et Diodore de Sicile. Il laissa une *Description de la terre* basée tantôt sur les contes, tantôt sur la géographie des îles et des pays lointains que cet infatigable voyageur avait traversés.

Or Diodore de Sicile, dans sa *Bibliothèque universelle*, se réfère explicitement à Hécatée pour

1. *Ibid.*

évoquer, non pas l'Atlantide, mais Hyperborée, l'île d'Apollon ! Voici le passage : « Hécatée et quelques autres prétendent que, au-delà du pays des Celtes, il y a dans l'océan une île qui n'est pas plus petite que la Sicile. Elle s'étend vers le nord et elle est habitée par les Hyperboréens. On les nomme ainsi parce qu'ils habitent au-delà du pays où souffle Borée, le vent du nord... »

En 320 avant J.-C., la cité phocéenne de Massilia, autrement dit Marseille, chargea le marin Pythéas d'aller explorer les mers boréales de l'océan Atlantique. Pythéas remonta suffisamment loin en direction du nord pour atteindre ces territoires alors inconnus, que l'on appelait Thulé ou Hyperborée, et qui correspondent sans doute à la Suède, la Norvège et l'Islande actuelles.

Pythéas dresse une description étrange des terres qu'il traversa en direction du cercle polaire. Des descriptions dans lesquelles on a cru distinguer le souvenir d'un continent plus vaste que les presqu'îles de terre qui subsistent aujourd'hui. Le polygraphe et historien grec Polybe (201-120 avant J.-C.), qui n'y croyait pas, écrit à ce sujet : « Pythéas a trompé le public à propos de Thulé et des pays voisins, en affirmant qu'il n'y a ni terre, ni mer, ni air dans ces parages, mais un mélange de tous les éléments, assez semblable à un poumon marin, et en

plaçant enfin la terre et la mer et l'air au-dessus de ce poumon dont il fait le lien de toutes ces parties sans qu'il soit possible de naviguer sur cette matière et d'y marcher[1]. »

A Thulé, Pythéas rencontra des « Barbares » fort savants, puisqu'ils l'initièrent aux secrets des aurores boréales. « Les Barbares, rapporte-t-il, nous montrèrent où dort le Soleil », car « à Thulé, le cercle décrit par le Soleil au solstice d'été reste au-dessus de l'horizon ». A Thulé, le « jour le plus long » dure en effet « vingt heures ».

Diodore de Sicile poursuit : « Léto est, dit-on, née sur cette île. C'est pourquoi Apollon, fils de Léto, est le dieu le plus honoré... De cette île, la lune apparaît à faible distance de la terre, et elle montrerait des montagnes, clairement visibles, comme sur la Terre. Tous les dix-neuf ans, le dieu doit revenir visiter l'île. Au bout de ce temps, les étoiles reviennent à leur position primitive. C'est pourquoi chez les Hellènes aussi, un espace de temps de dix-neuf ans est appelé année de Méton. »

Pourquoi dix-neuf ans ? Parce que la lune (Léto) met dix-neuf ans, ou plus exactement dix-huit ans et demi, à retrouver une position identique par rapport aux étoiles. En effet, le plan de l'orbite lunaire

1. Polybe, *Histoires.*

pivote, par rapport aux étoiles, de 0,053° par jour, et effectue un tour complet de 360° en six mille sept cent quatre-vingt-treize jours, soit dix-huit ans, sept mois et onze jours. A ces dates-là, les mêmes éclipses de lune se produisent, visibles surtout dans le nord de l'Europe. C'est le « retour du dieu », que les « Hyperboréens » et les Hellènes fêtaient avec la même régularité.

Mais qui étaient ces « Hyperboréens » dont nous parle Hécatée de Milet ? En entretenant une confusion entre Denys et Hécatée, entre l'Atlantide et Hyperborée, entre le Sahara africain et le nord de l'Europe, Pierre Benoit nous convie à explorer une piste de plus. Celle des Celtes.

13

La piste celte

Stonehenge et les temples sous la lune
De Tiahuanaco à l'île de Pâques
La route des mégalithes
Les Celtes, descendants des Atlantes
L'Atlantide en Angleterre
D'Is à Atlantis
D'Avalon à Albion
Bran, Brandan
et la route de l'extrême Occident

Les Anciens savaient observer le ciel et ses luminaires. Ils avaient noté le retour régulier de certains phénomènes astronomiques extraordinaires, tels que les éclipses de soleil et de lune. Ces phé-

nomènes, associés à des « retours du dieu », étaient donc prévisibles, et les prêtres des anciennes religions les avaient inscrits dans leurs calendriers liturgiques. Ainsi, l'on savait que tous les dix-huit ans, sept mois et onze jours, la lune subissait une éclipse totale en reprenant sa place originelle dans les cieux. C'était le dieu qui l'obscurcissait de son ombre...

Pour contenter ce dieu écrasant, qui menaçait de les priver à tout jamais de lumière nocturne, les Anciens effectuaient des rituels, faisaient des offrandes, disaient des prières. Au bout de quelques minutes, l'éclipse se terminait et la lumière de la lune renaissait. Le dieu, contenté, avait donné un nouveau sursis aux hommes. Il ne reviendrait que dix-huit ans et demi plus tard...

Ces rituels, ces offrandes, ces prières n'avaient pas lieu n'importe où, mais dans des lieux choisis en fonction de leurs qualités d'observatoires célestes. Là, des temples étaient érigés. Non pas des églises ou des mausolées, dédiés à telle ou telle divinité, mais des temples naturels constitués de mégalithes, de pierres levées, de tumulus, de dolmens, de menhirs, de cromlechs, de cairns. Des temples à ciel ouvert, pour observer les cycles de la lune...

STONEHENGE
ET LES TEMPLES SOUS LA LUNE

A trente kilomètres d'Avebury, dans le sud de l'Angleterre, s'érige le site mystérieux de Stonehenge bâti au III[e] millénaire avant J.-C. A l'intérieur d'un gigantesque fossé circulaire de quatre-vingt-dix mètres de diamètre, se dressent trente énormes piliers de grès de quatre mètres de haut, réunis à leur sommet par des linteaux de trois mètres vingt-cinq de long, pesant chacun entre six et sept tonnes. A l'intérieur, cinq portiques en fer à cheval supportent chacun deux blocs verticaux de cinq mètres de long, reliés par un linteau. Au centre, une pierre d'autel est couchée au sol. A vingt mètres à l'extérieur du fossé, se dresse un énorme rocher, baptisé Heel Stone, la Pierre du Talon.

Cet ouvrage étonnant a intrigué des générations de chercheurs. Par qui fut érigé Stonehenge, et à quelles fins ? L'autel central faisant penser à une pierre du sacrifice, on s'accorda sur le fait qu'il devait s'agir d'un temple. Mais pourquoi ce temple était-il à ciel ouvert ?

La réponse réside peut-être à la lisière intérieure du grand fossé à l'intérieur duquel est construit le site. Là, on a relevé cinquante-six trous régulière-

ment espacés où, sans doute, étaient fichés des poteaux en bois. Or, si l'on divise 56 par 3, on obtient 18,666, soit la durée du cycle total de la lune. De là à en conclure que Stonehenge était un « temple-observatoire » et que les piliers de bois servaient de repères pour calculer le « retour du dieu »... Aujourd'hui encore, tous les 21 juin, au moment du solstice d'été, on peut voir le soleil se lever exactement au-dessus de la Heel Stone...

Toute l'Europe du Nord est couverte de ces mégalithes sacrés, apparus au début du Néolithique. Le plus ancien est le dolmen de Kerkado, en Bretagne, que le carbone 14 fait remonter à l'an 4800 avant notre ère, soit voici près de sept mille ans ! Au nord de Morlaix, le tumulus de Barnenez, long de soixante-douze mètres et large de vingt, fut construit entre 4600 et 4300 avant J.-C. On pense qu'à l'origine, ce monument devait avoir une forme pyramidale, comme en Egypte... En Irlande, la sépulture de Newgrange, construite autour de 3300 avant J.-C., avait un couloir d'accès de vingt mètres de long conduisant à une voûte de six mètres de haut. Quant à l'alignement de Carnac, à l'ouest du golfe du Morbihan, il est constitué de deux mille neuf cent trente-quatre blocs de pierres dressées le long de dix à treize files, sur quatre kilomètres de longueur.

Ceux qui parsemèrent les landes de tels monuments vivaient encore à l'âge de pierre. Comment ces hommes, armés d'outils de silex et de corne, s'y sont-ils pris pour transporter sur de longues distances des pierres colossales avant de les redresser selon des alignements prévus d'avance ? Personne ne le sait.

En Bretagne, certains menhirs pèsent jusqu'à trois cents tonnes. Le Grand Menhir de Lokmariaker, Menar-Hroëch (la Pierre de la Fée), mesurait vingt mètres de haut et pesait trois cent cinquante tonnes, avant d'être brisé en quatre morceaux en 1727. Quant aux gigantesques dalles de couverture des dolmens du Mané Lud, du Mané Rutual et de la Table des Marchands, elles ont été édifiées et posées avec tant de précision, malgré leur poids, que des blocs de six à sept mètres de haut, enfoncés seulement de quelques décimètres dans le sol, sont encore debout après cinq à six mille ans, malgré les vents et les tempêtes qui font rage dans la région. Comment des hommes préhistoriques ou de simples barbares auraient-ils été capables de réaliser de tels tours de force ?

En outre, on a remarqué que les mégalithes n'ont pas été dressés au hasard, mais sur des lieux influencés par des courants telluriques très puissants. Un menhir isolé se situe généralement à l'endroit précis où un courant souterrain se subdivise en deux ou

trois branches. Dans un cromlech, le menhir central se trouve au point de bifurcation, et une pierre de l'enceinte recouvre chacun des divers courants. Les dolmens sont également édifiés au-dessus des points de divergence des nappes phréatiques. Ainsi, l'allée couverte des Pierres Plates, à Lokmariaker, suit exactement le cours d'un ruisseau souterrain totalement invisible à la surface. Comment les bâtisseurs de cette époque reculée avaient-ils accès à ces connaissances telluriques et géologiques ?

Ils avaient également accès à des connaissances astronomiques. Ainsi, les alignements et les cromlechs sont conçus de telle façon qu'ils indiquent la direction du lever et du coucher du soleil à certaines dates importantes de l'année... Nous avons déjà cité l'exemple de la Heel Stone de Stonehenge, au-dessus de laquelle se lève le soleil du solstice d'été. D'autres alignements sont dirigés vers le point où le soleil se lève à une date particulière de l'année agricole : le 8 novembre, le 6 mai, le 8 août. Pourquoi ces gigantesques repères astronomiques ?

De Tiahuanaco à l'Île de Pâques

En contemplant les splendeurs cyclopéennes édifiées par cette civilisation mégalithique remontant

au début du Néolithique, on ne peut s'empêcher de penser aux vestiges fabuleux de Tiahuanaco et de Teotihuacan ou aux pyramides de Gizeh. On doit également évoquer les fameuses statues de l'île de Pâques, située dans l'océan Pacifique. Ces géants de pierre, dont certains ont plus de vingt mètres de haut et pèsent jusqu'à vingt tonnes, furent érigés voici plus de huit mille ans, dans le lieu précis où passait alors l'équateur magnétique. Et comme pour les autres hauts lieux mégalithiques, ils furent abandonnés soudainement, à la suite de quelque cataclysme. Francis Mazière écrit à ce sujet : « L'art de l'île de Pâques, constitué par ces géants de pierre de la première période et par ces statuettes de bois de Toromiro, est un art d'une qualité exceptionnelle et qui est mort brusquement à l'apogée de sa perfection. Comme à Tiahuanaco, tout ici était en place dans son dépouillement et tout s'est arrêté brusquement[1]. »

Les bâtisseurs de mégalithes et les bâtisseurs de pyramides ou de géants de pierre appartenaient-ils au même peuple ? Mais de quel peuple s'agissait-il ?

1. Francis Mazière, *Fantastique île de Pâques*, Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1969.

LA ROUTE DES MÉGALITHES

Les pierres levées les plus connues se trouvent en Angleterre, en Irlande, en Ecosse et en Bretagne, mais on en trouve également en Suède, au Danemark, dans la région parisienne, dans le Midi de la France, en Corse, en Sardaigne, au Pays Basque, en Espagne, au Portugal et en Afrique du Nord. La densité, toutefois, n'est pas la même selon les régions. Si l'on dresse la carte des principaux sites mégalithiques d'Europe et d'Afrique du Nord, on voit se dessiner une route, comme si ces pierres levées avaient été édifiées au fur et à mesure par des colonies d'émigrants, selon un itinéraire précis. La continuité de cette route est renforcée par le fait que l'on sait aujourd'hui que, voici trois mille ans d'ici, la Grande et la Petite Bretagne étaient reliées l'une à l'autre, ne formant qu'un seul continent, avant qu'une partie ne fût submergée sous la Manche.

A observer cette route, une première chose saute aux yeux : la plus grande densité de mégalithes se trouve à l'extrême ouest du continent européen, du côté atlantique. Du nord de l'Ecosse au sud de l'Espagne, puis du Maroc à la Tunisie, pour remonter vers la Sardaigne et la Corse, on suit très nettement le chemin qu'ont dû emprunter ces bâtisseurs

du Néolithique. Il s'agissait certainement d'un peuple venu de l'ouest, un peuple de marins issu de l'océan Atlantique.

D'autres indices troublants méritent d'attirer notre attention : ainsi, les vestiges de mégalithes se trouvent très souvent associés à des lieux à forte imprégnation cromagnonoïde. Ils sont également très nombreux dans les régions où l'on enregistre les plus fortes concentrations de groupe sanguin de type O. Louis Charpentier fait remarquer à ce sujet : « L'Irlande, l'Angleterre, l'Ecosse et les Hébrides, dans lesquelles la concentration mégalithique est évidente, suivent la densité de sang O où une parcelle d'Ecosse et une autre du Pays de Galles ont des concentrations de soixante-quinze à quatre-vingt pour cent, supérieures même à celle du Pays Basque[1]. » *A contrario*, « l'Europe centrale ne connaît ni dolmens ni sang O, sauf en Bulgarie, dans ce qui fut la Thrace, mais le sang O semble s'être retiré au nord de la Roumanie, ce qui peut correspondre à une extension celte. [...] On trouve encore cette conjonction de sang O et des dolmens dans les îles de la Méditerranée, Corse et Sardaigne[2] ».

1. Louis Charpentier, *Le Mystère basque*, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

De fait, le Midi de la France et la Corse regorgent presque autant de vestiges d'origine celte que la Bretagne. C'est le cas également en Afrique du Nord : « Ces dolmens, on les retrouve encore sur toute la côte méditerranéenne de l'Afrique, et spécialement au Maroc, c'est-à-dire dans les terres berbères toujours occupées par des cromagnonoïdes de sang O malgré l'invasion arabe[1]. »

C'est ici que la piste des mégalithes rejoint celle des Hommes de Cro-Magnon, des Guanches, des Basques, des Berbères et des Celtes. C'est-à-dire des Atlantes !

On se souvient que les Grecs de l'Antiquité figuraient Atlas en train de soutenir le Ciel de ses épaules. Avec leurs colossales constructions mégalithiques, les émigrés atlantes du Néolithique ne cherchaient-ils pas, à leur tour, à ériger des pierres géantes pour soutenir le Ciel ? Dans la chaîne de l'Atlas, en Afrique du Nord, ces Atlantes ont donné naissance aux Berbères et aux Kabyles. Dans le nord de l'Europe, ils ont donné naissance aux Celtes.

1. *Ibid.*

Les Celtes,
descendants des Atlantes

Les Celtes sont-ils les descendants de l'Atlantide ? Platon dit que les rois d'Atlantide avaient gravé leur serment à Poséidon dans une colonne contre laquelle ils sacrifiaient un taureau. Puis, après avoir consommé le sacrifice, ils rendaient justice durant la nuit. Au lever du jour, ils inscrivaient ces jugements sur une table d'or. De même, les Gaulois dressaient la pierre de la réunion lors des rassemblements de *Brenns* (chefs). Et certains sites mégalithiques, tels que le cromlech d'Avebury ou Stonehenge, pourraient parfaitement servir de décor aux rituels décrits dans le *Critias* : « Lorsqu'ils avaient pris un taureau, ils le conduisaient vers la colonne et l'égorgeaient à son sommet, conformément aux prescriptions[1]. » Le préhistorien Jean Deruelle souligne à ce propos : « Ne faut-il pas séparer "sommet" et "colonne" ? Or, le site d'Avebury propose un "sommet" auréolé de mystère, la colline artificielle de Silbury, qui domine la plaine de quarante mètres. Quel superbe podium pour immoler, à contre-jour dans le soir, le

1. Platon, *Critias*, in Olivier Boura, ouvrage cité.

taureau de Poséidon[1] ! » Il poursuit : « Mais le site de Stonehenge, à trente kilomètres au sud, ne peut-il aussi prétendre à cette gloire ? On y a commencé de même par creuser un fossé doublé d'un talus extérieur. Voici un autre enclos sacré, également flanqué de deux petits enclos circulaires. Et la pierre du sacrifice pourrait être l'énorme Heel Stone, que des traces de trous font supposer avoir été élargie d'un triple portique en bois[2]. »

L'Atlantide en Angleterre

L'Atlantide en Angleterre ? L'idée pourrait prêter à sourire, pourtant de nombreux chercheurs ont envisagé sérieusement cette hypothèse, en l'étayant d'arguments convaincants. Dans son *Histoire de l'Atlantide*, Lewis Spence relève que de nombreuses légendes originaires de Bretagne, d'Irlande ou du Pays de Galles font mention d'une île mystérieuse, submergée à la suite d'un cataclysme. Par exemple, le livre de Caradoc de Nantgarvan, datant du XIIe siècle, et celui de Jevan Brechva, Thomas

1. Jean Deruelle, *De la préhistoire à l'Atlantide des mégalithes - Les leçons du radiocarbone*, Editions France-Empire, 1990.
2. *Ibid.*

Jones de Tregarn, en 1601, citent les vers connus sous le nom de *Triades de l'Ile d'Angleterre*, énonçant les trois grandes calamités qu'eut à souffrir ce pays. Or, la première consista en « un éclatement des eaux du lac et une submersion de toutes les terres, de telle sorte que toute l'humanité fut noyée, à l'exception de Dwyvan et Dwyvach, qui prirent la fuite dans un vaisseau sans voiles. C'est grâce à eux que l'Ile d'Angleterre fut repeuplée ». On reconnaît sans peine le mythe traditionnel du déluge. Le lac en question était le lac de Llyn Llion, mais la plupart des lacs du Pays de Galles possèdent la même légende.

Un autre auteur, nommé Davies, explique que « les druides se représentaient le déluge sous la forme d'un lac, qu'ils appelaient Llyn Llion, dont les eaux avaient recouvert toute la terre. A partir de là, ils considérèrent que le lac était le symbole le plus exact du déluge. Mais le déluge lui-même était moins considéré comme un instrument de punition destiné à détruire les habitants du globe que comme une divine lustration venant détruire le fléau de la corruption et purifier la terre pour la réception des Justes, ou du patriarche déifié et sa famille[1] ».

1. Davies, *Mythology of British Druids,* cité par Lewis Spence, *History of Atlantis*, 1926.

Une autre légende du Pays de Galles, remontant à l'an 1200, raconte comment la plaine de Gwyddneu fut entièrement noyée sous les eaux, car ses habitants étaient faibles, orgueilleux et ne songeaient qu'à boire et manger. Dans une autre version de la légende, on raconte que c'est Seithinin, le roi de Dyved, dit le Buveur, qui laissa s'échapper de sa coupe une eau débordante qui submergea les Lowlands. Pour les Gallois, le déluge est souvent associé à l'ivrognerie...

Davies résume la légende : « Seithinin, le Buveur, fils de Seithin Saidi, roi de Dyved, mêla la mer à son breuvage au-dessus de Cantre'e Gwaelod, de telle sorte que tout fut détruit et submergé, là où auparavant on dénombrait seize villes, les meilleures de toutes les villes du Pays de Galles, à l'exception de Caerleon et Usk. [...] Les hommes qui survécurent à l'inondation rejoignirent la terre à Ardudwy, dans la région d'Arvon, dans les montagnes de Snowdon et dans d'autres lieux qui jusque-là étaient demeurés inhabités[1]. »

1. *Ibid.*

D'Is à Atlantis

Cette légende galloise rappelle la célèbre histoire de la ville d'Is, en Bretagne, que l'on situe souvent du côté de la baie de Douarnenez, entre Tréboul et Saint-Nic, et qui fut submergée sous les flots à cause des péchés de ses habitants. Is – ou plutôt Atlant-Is ! – fait partie de la longue saga de toutes ces villes ou îles englouties qui hantent l'imaginaire celte depuis des siècles. Rappelons cette légende :

Gradlon, roi de Cornouaille, fit construire pour sa fille unique, Dahud, une cité splendide en bord de mer. Cette cité, du nom de Is, ou Ys, ou Ker-Is, était protégée de l'océan par une longue digue percée d'écluses dont les clefs étaient gardées précieusement par le bon roi. La ville s'enrichit rapidement par son commerce maritime et, comme dans le récit de Platon, ses habitants en perdirent le sens de la morale et de la fidélité aux lois divines. Ils menèrent ainsi une vie d'excès et de débauche, à laquelle participait activement la fille du roi Gradlon. Pour tenter de remédier à ces scandales, le vieux roi fit appel à son cousin Gwennolé, abbé de Landévennec. Ce dernier tenta de faire revenir à la raison les habitants impies d'Is, mais il ne parvint qu'à se faire huer. Gwennolé maudit alors la ville, non sans avoir averti Gradlon du terrible châtiment qui

s'abattrait sur elle « dans trois jours, au troisième chant du coq ».

Trois jours plus tard, la princesse Dahud reçut chez elle un étranger dont elle tomba instantanément amoureuse. A sa demande, et pour lui prouver son amour, elle alla subtiliser dans la chambre de son père les clefs des écluses de la digue. Dès qu'il les eut en sa possession, l'étranger, qui n'était autre que le diable, ouvrit toutes grandes les écluses, laissant la mer envahir les rues de la ville et tout submerger sur son passage. Le roi sauta sur son cheval qui partit au galop afin d'atteindre la terre ferme, mais sa fille, entraînée par les flots, s'accrocha à la monture et supplia son père de la sauver. Pris de compassion, Gradlon hissa sa fille sur son destrier qui, aussitôt, se mit à s'enfoncer dans les flots. Gwennolé parut alors et commanda au roi de se débarrasser du démon qu'il portait en croupe. Voyant que le père de Dahud hésitait, Gwennolé toucha la jeune fille du bout de sa crosse, et elle fut dans l'instant engloutie par l'abîme marin. Gradlon, en revanche, fut sauvé, et l'on prétend que son corps repose aujourd'hui dans le monastère de Landévennec.

L'on prétend aussi que Is, bien que submergée, existe encore au fond des flots, intacte. Jean Markale, qui connaît bien les légendes celtes, rapporte

que « les pécheurs qui se risquent parfois sur cet emplacement maudit peuvent apercevoir, lorsque la mer est claire, les murailles et les cloches de la ville d'Is, ses palais, ses escaliers, sa magnifique cathédrale dont les cloches sonnent certaines nuits comme pour appeler désespérément les habitants à quelque office funèbre. D'ailleurs, les habitants eux-mêmes ne sont pas morts : ils *vivent sous la mer*. Ils mènent une existence étrange, dans l'attente du jour où *quelqu'un viendra les sauver*[1] ».

La légende affirme en effet que la ville d'Is sera sauvée le jour où un audacieux mettra à profit le bref moment où, certaines nuits, la mer se retire, pour pénétrer dans la cité et y accomplir quelque acte charitable. Les habitants impies seront alors pardonnés, et Is resurgira des flots. Mais, ajoute un dicton breton, « quand Is resurgira, Paris sera englouti » ! Pourquoi Paris ? Parce que Paris peut se décomposer ainsi : Par-Is, « égal à Is ».

Et si l'Atlantide resurgit un jour des flots où elle se trouve immergée depuis douze mille ans, quelle contrée moderne sera-t-elle à son tour engloutie ?

Dans *La Légende de la Mort*, le Breton Anatole

1. Jean Markale, *L'Enigme du Triangle des Bermudes*, Pygmalion, 1990.

Le Braz (1859-1926) donne d'intéressants prolongements à la légende de la ville engloutie, collectés en Armor et Argoat à la fin du siècle dernier. Voici l'un d'eux :

« Des marins de Douarnenez pêchaient une nuit dans la baie, au mouillage.

La pêche terminée, ils voulurent lever l'ancre. Mais tous leurs efforts réunis ne purent la ramener. Elle était accrochée quelque part. Pour la dégager, l'un d'eux, hardi plongeur, se laissa couler le long de la chaîne.

Quand il remonta, il dit à ses compagnons :

— Devinez en quoi était engagée notre ancre ?

— Hé ! Parbleu ! Dans quelque roche.

— Non. Dans les barreaux d'une fenêtre.

Les pêcheurs crurent qu'il était devenu fou.

— Oui, poursuivit-il, et cette fenêtre était une fenêtre d'église. Elle était illuminée. La lumière qui venait d'elle éclairait au loin la mer profonde. J'ai regardé par le vitrail. Il y avait foule dans l'église. Beaucoup d'hommes et de femmes avec de riches costumes. Un prêtre se tenait à l'autel. J'ai entendu qu'il demandait un enfant de chœur pour lui répondre la messe.

— Ce n'est pas possible ! s'écrièrent les pêcheurs.

— Je vous le jure sur mon âme !

Il fut convenu qu'on irait conter la chose au recteur.

Ils y allèrent en effet.

Le recteur dit au marin qui avait plongé :

— Vous avez vu la cathédrale d'Is. Si vous vous étiez proposé au prêtre pour lui répondre sa messe, la ville d'Is tout entière serait ressuscitée des flots et la France aurait changé de capitale[1]. »

D'Avalon à Albion

La légende d'Avalon, l'île magique associée au règne du roi Arthur, serait elle aussi une résurgence de l'Atlantide. D'ailleurs, les Celtes situaient cette île fabuleuse dans l'océan de l'ouest, et Geoffrey de Monmouth la compare à l'île des Hespérides. Lewis Spence écrit à son sujet : « L'Atlantide a toujours été identifiée à l'Ile des Hespérides qui contenait les pommes sacrées, de telle sorte que cette association entre Avalon et ce paradis insulaire permet d'assimiler Avalon à l'Atlantide de Platon. Si cette équation est justifiée, nous pouvons recon-

1. Anatole Le Braz, *La Légende de la mort*, 1893, réédition Jeanne Laffite-Breizh, 1994.

naître en Avallach, le roi de cette île, Atlas dans sa forme anglaise, et dans Beli et Annu, ses parents, Poséidon et Clito[1]. » A l'appui de sa thèse, Spence rappelle que Atlas, le premier roi d'Atlantide, était le frère d'Albion, le dieu tutélaire de l'Angleterre, et d'Ibérius, le dieu de l'Irlande. Albion est parfois nommé Alba, ce qui a donné le nom écossais « Albany ». Atlas-Albion-Ibérius : faut-il voir dans ces trois fils de Poséidon les trois souverains d'un même empire composé de trois terres, l'une immergée (Atlantide, Avalon), les autres émergées (Angleterre, Irlande) ?

De même, la fée Morgane, qui soigna Arthur de ses blessures dans l'île d'Avalon, est un symbole du déluge qui submergea l'Atlantide. « Morgane » signifie en effet « née de la mer ». Elle représente l'océan impénétrable et dangereux qui, dans les légendes celtes, correspondait au seuil de l'Autre Monde et au séjour des morts, invariablement orienté à l'ouest. Les morts, ou plus exactement les ancêtres, prisonniers à jamais de l'île submergée.

Quant à la fée Viviane, qui fit l'éducation de Lancelot sous le nom de « la Dame du Lac », elle demanda un jour à Merlin de lui faire un présent exceptionnel, afin de lui prouver son amour. Alors

1. Lewis Spence, *History of Atlantis*, ouvrage cité.

Merlin construisit, en une seule nuit, un magnifique château de cristal qu'il offrit à la fée. Mais, pour préserver l'intimité de Viviane, Merlin plongea le château au fond d'un vaste lac, le rendant ainsi invisible au commun des mortels. Mais le château est toujours là, et Viviane continue d'y séjourner, comme la pauvre Dahud dans la ville d'Is, transformée en Marie-Morgane, ou l'Antinéa de Pierre Benoit dans l'Atlantide enfouie dans le désert du Hoggar. On constate bien, ici, la permanence des mythes, qui peuvent nous laisser penser à une source commune : l'Atlantide...

BRAN, BRANDAN ET LA ROUTE DE L'EXTRÊME OCCIDENT

Entre le XIIe, et le XVe siècle, l'Europe se passionna pour un récit, mi-historique mi-fantastique, intitulé *Le Voyage de saint Brandan*, rédigé en 1106 par le moine anglo-normand Benedeit (Benoît). Selon la légende, au VIe siècle, saint Brandan, un authentique abbé du monastère de Clonfert, en Irlande, s'embarqua avec quelques autres moines pour explorer l'océan de l'ouest, en vue de découvrir le paradis. En chemin se produisirent mille péripéties extraordinaires et se révélèrent des mondes et des êtres

fantastiques – comme cette île-poisson sur laquelle Brandan et ses acolytes font du feu, et qui se dérobe aussitôt à leurs yeux –, laissant naviguer le livre entre le mythe traditionnel et l'hagiographie pieuse. A la fin, saint Brandan découvre effectivement un continent fabuleux, dans lequel on peut imaginer l'Amérique, ou l'Atlantide.

Cette légende puise dans plusieurs sources, notamment une *Navigatio sancti Brendani*, rédigée au Xe siècle en basse Rhénanie sous l'influence des *imrama* irlandais (mythes païens sur l'Autre Monde), et une *Navigation de Bran, fils de Fébal*, un texte irlandais du VIIe siècle rénové dans un manuscrit datant du XIIe siècle. Ce dernier récit raconte l'histoire d'un héros qui prend la mer pour découvrir une mystérieuse « île des Femmes », ou « Terre des Fées ». Bran s'embarque avec trente compagnons dans ce périple merveilleux, au cours duquel il croise le dieu Mananann Mac Lir, l'un des maître des « îles du nord du monde », à l'origine du druidisme, et dans lequel il est permis de reconnaître un double de Poséidon.

L'île des Femmes, ainsi que le Paradis de saint Brandan, se situent tous deux quelque part dans l'océan de l'Ouest, en direction de l'Amérique, du côté des Açores...

14

La piste des Açores

*Un congressiste américain
à l'assaut de l'Atlantide
Des montagnes sous la mer
Les volcans enfouis
au fond du Banc du Télégraphe
L'Atlantide et la dérive des continents
Des lemmings, des papillons et des anguilles
à la recherche de l'Atlantide*

Depuis un siècle, les recherches concernant la localisation de l'Atlantide se sont multipliées, tant dans le domaine des publications que dans celui des expéditions scientifiques.

Le premier, et sans doute le plus célèbre de ces

« atlantologues » modernes fut un Américain, Ignatius Donnelly, né en 1831 à Philadelphie. Petit, gros, rouquin, énergique, doté d'une physionomie excessivement mobile et travailleur acharné, il fit de brillantes études de droit avant d'être admis au barreau à l'âge de vingt-deux ans. A vingt-cinq ans, il acheta avec sa femme et des amis des terrains situés près de Saint-Paul, dans le Minnesota, afin de créer une grande métropole dans le Middle West, Nininger City. Pour appuyer son projet, il fonda son propre journal, *The Emigrant Journal*, dont il était à la fois le rédacteur et l'éditeur. Mais la crise économique qui sévit aux alentours de 1850 vint ruiner le projet grandiose du juriste ambitieux.

Mais Donnelly était un citoyen vaillant et entreprenant. Délaissant les affaires et le journalisme, il se tourna tout naturellement vers la politique en se faisant élire lieutenant-gouverneur du Minnesota à l'âge de vingt-huit ans. A trente-deux ans, admis au Congrès, il fit montre durant huit années de ses qualités d'orateur brillant et spirituel.

UN CONGRESSISTE AMÉRICAIN À L'ASSAUT DE L'ATLANTIDE

Veuf depuis son installation à Washington, Donnelly consacrait le plus clair de son temps à

d'étranges recherches qu'il menait dans la bibliothèque du Congrès. Après deux mandats, il fut battu aux élections de 1870. Délaissant les mondanités de la capitale fédérale, il retourna dans sa ville fantôme de Nininger City, où il se consacra exclusivement à sa marotte : l'Atlantide ! Douze ans plus tard, en 1882, parut l'ouvrage qui allait le rendre universellement célèbre : *L'Atlantide : le monde antédiluvien.* Le succès fut immédiat, non seulement auprès des chercheurs, mais surtout auprès du grand public.

Adepte de la théorie diffusionniste, Ignatius Donnelly revendiquait l'idée – tout comme Henri Schliemann et, plus tard, Lewis Spence – que les cultures européennes et américaines provenaient d'un tronc commun, qui ne pouvait être que l'Atlantide. Selon lui, toutes les grandes civilisations du passé s'étaient inspirées d'un modèle unique et supérieur. Et d'écrire à ce propos : « Je me refuse à croire à une apparition spontanée et simultanée des grandes inventions en différentes parties du monde. Sinon, tous les peuples primitifs auraient possédé le boomerang, fait de la poterie, connu l'arc et la flèche, la fronde, la tente et le canoë. Toutes les races auraient accédé ensemble à un degré donné de civilisation, car la qualité de la vie exerce un attrait semblable sur tous. »

Dans son livre, Donnelly dresse une liste de treize postulats au sujet de l'Atlantide :

« 1. Il existait dans le passé une grande île de l'océan Atlantique, face au débouché de la Méditerranée, qui était le vestige d'un continent atlantique. L'Antiquité connaissait cette île sous le nom d'Atlantide.

2. La description qu'en fit Platon n'était pas une fable, mais la vérité historique.

3. L'Atlantide fut pour l'homme le berceau du passage du stade de la barbarie à celui de la civilisation.

4. Elle devint au fil des siècles une nation puissante et peuplée, dont les excédents de population atteignirent les rivages du golfe du Mexique, le Mississippi, l'Amazone, la côte ouest de l'Amérique du Sud, la Méditerranée, l'Europe, l'Afrique occidentale, la Baltique, la mer Noire et la Caspienne. Telle serait l'origine de la civilisation de ces régions.

5. L'Atlantide fut le vrai monde d'avant le déluge. On l'a appelé le Paradis terrestre, le jardin des Hespérides, les Champs Elysées, les jardins d'Alcinoüs ou d'Omphale, l'Olympe, etc. Il est le paradis perdu dont le souvenir est universel. Les premiers hommes y vécurent dans le bonheur et la paix.

6. Les théogonies grecque, phénicienne, hindoue et scandinave prennent leur source en Atlantide, chez ses rois, ses reines et ses héros. Les faits et gestes que leur attribue la mythologie représentent un mélange confus d'événements historiquement vrais.

7. La religion de l'Atlantide, le culte du Soleil, se retrouve dans les mythologies d'Egypte et du Pérou.

8. La plus ancienne colonie de l'Atlantide s'établit probablement en Egypte, car sa civilisation était une transposition fidèle de celle du continent disparu.

9. Les outils européens de l'âge de bronze étaient dérivés de ceux de l'Atlantide, qui était de même la première région où l'on travailla le fer.

10. L'alphabet phénicien, le père de tous les alphabets d'Europe, descendait de l'alphabet de l'Atlantide, qui fut aussi transmis aux Mayas d'Amérique centrale.

11. L'Atlantide a été le berceau des civilisations aryenne et indo-européenne, ainsi que de la race sémite et, peut-être, de la race touranienne.

12. Le continent fut victime d'un cataclysme naturel effroyable qui l'engloutit dans l'Océan avec presque toute sa population.

13. Un petit nombre de rescapés s'enfuirent sur

diverses embarcations. Ils apportèrent à l'Orient et à l'Occident la nouvelle de la catastrophe. Elle nous est parvenue sous les diverses formes de la légende du Déluge. »

Pour Donnelly, il est clair que l'Atlantide fut la mère de toutes les civilisations humaines. Plus que cela : elle fut la demeure des dieux. Les divinités grecques, phéniciennes, hindoues ou scandinaves, et jusqu'aux Elohim de la Genèse, n'étaient rien d'autre que nos ancêtres les Atlantes, dont le souvenir fut transposé en mythes, en légendes et en religions.

Ignatius Donnelly a eu le mérite de poser le problème de l'Atlantide de façon claire, et d'en tirer des constats passionnants, bien que surprenants. Hélas, il a voulu étayer sa démarche par une accumulation d'arguments pseudoscientifiques tirés de ses innombrables lectures dans la grande bibliothèque du Congrès. Le politicien reconverti à l'archéologie mystérieuse établit à longueur de pages des comparaisons entre la faune, la flore, l'architecture, les langues, les cultures, les légendes et les religions des différents continents, en en tirant toujours la même conclusion : tout vient de l'Atlantide. Mais un ouvrage scientifique n'est pas un programme électoral, et cet acharne-

ment à vouloir convaincre à tout prix a nui au sérieux de l'œuvre, ce qui a fait dire à L. Sprague du Camp, auteur de *Continents disparus* : « La plupart des affirmations de Donnelly se sont révélées fausses. Certaines l'étaient déjà de son temps; d'autres furent réfutées ultérieurement. »

Ce manque de rigueur de l'œuvre de Donnelly ne l'empêcha pas de conquérir une très large audience. En dix ans, *L'Atlantide : le monde antédiluvien* a été réimprimé cinquante fois, et il est toujours en vente un siècle après sa parution. Ignatius Donnelly fut fêté et admiré par des milliers de lecteurs enthousiastes, y compris par le Premier ministre britannique de l'époque, William E. Gladstone, qui adressa à l'ex-congressiste américain une chaleureuse lettre de félicitations, et chercha à faire voter par le Parlement un crédit spécial pour affréter une expédition de recherche de l'Atlantide! Mais les députés, plus réservés que l'honorable chancelier, refusèrent de voter les crédits. Donnelly eut également l'occasion de se lier d'amitié avec Abraham Lincoln, alors qu'il était gouverneur adjoint de l'Illinois, durant la guerre de Sécession. Lorsque ce dernier fut élu à la présidence des Etats-Unis, on peut supposer que l'ex-congressiste se rappela à son souvenir et l'entretint de sa marotte préférée. Mais l'assassinat du président mit fin pré-

maturément à l'aide officielle que Donnelly aurait pu espérer obtenir afin de continuer ses recherches.

Ignatius Donnelly entreprit alors une carrière de conférencier, allant porter de ville en ville la bonne parole atlante. En 1883, il publia un deuxième ouvrage d'archéologie mystérieuse, *Ragnarok : l'Age du feu et du gravier*, dans lequel il s'interrogeait sur l'origine des perturbations de la croûte terrestre et la naissance des océans, puis, en 1887, *Le Grand Cryptogramme : le chiffre de Francis Bacon dans les prétendues pièces de Shakespeare*, dans lequel il tenta de démontrer, calculs mathématiques à l'appui, que toute l'œuvre de Shakespeare avait en réalité été écrite par Francis Bacon, et que ce dernier avait dissimulé dans l'œuvre prétendue du premier un récit original crypté. Deux ans plus tard, il renouvela son exercice de style avec *Le Chiffre dans les pièces et sur la tombe*, dans lequel il démontra, par l'analyse de la tombe de Shakespeare à Stratford-on-Avon, que Francis Bacon avait écrit non seulement les pièces de Shakespeare, mais encore celles de Marlowe et de Ben Jonson, et aussi *The Pilgrim's Progress* et *Don Quichotte !* Ajoutons que cet excentrique chercheur trouva encore le temps, avant de mourir en 1901, de fonder le Parti populiste et de se présenter deux fois – en vain – à la vice-présidence des Etats-Unis.

DES MONTAGNES SOUS LA MER

Ignatius Donnelly était certes un original, peut-être même un fou génial. Mais les erreurs ou les absurdités dont il a truffé ses livres ne lui enlèvent pas le mérite d'avoir eu des intuitions justes, concernant notamment la localisation de l'Atlantide. Ainsi, il interpréta les résultats des sondages sous-marins de la dorsale médio-atlantique effectués dans les années 1870 comme une preuve manifeste de la découverte du site de l'île décrite par Platon. Voici la façon dont il en traite :

« Supposons que nous trouvions au milieu de l'Atlantique, face à la Méditerranée, aux environs des Açores, les vestiges d'une île immense, engloutie sous les flots – de seize cents kilomètres de large sur trois à cinq mille kilomètres de long –, ne s'agirait-il pas d'une confirmation exemplaire de l'affirmation de Platon selon laquelle existait jadis une île, au-delà du passage appelé les colonnes d'Hercule, une île "plus grande que la Libye et l'Asie réunies" ? Et supposons que nous découvrions que les Açores étaient les sommets montagneux de cette île engloutie, et qu'elles furent déchirées par de terribles convulsions volcaniques ; que de grandes strates de laves s'enfoncent dans la

mer tout autour d'elles ; que l'ensemble de la terre engloutie était en fait recouvert depuis des milliers d'années par des débris volcaniques, ne serions-nous pas obligés de confesser que ces faits constituent des preuves irréfutables de la déclaration de Platon selon laquelle “dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit néfastes, il y eut des tremblements de terre et des inondations extraordinaires, et l'île Atlantide s'étant abîmée dans la mer, disparut de même. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, cette mer-là reste impraticable et inexplorable, la navigation étant gênée par les bas-fonds vaseux que l'île a formés en s'affaissant” ?

« Des investigations récentes ont prouvé la validité de ces dires. Des navires de nations différentes ont pratiqué des sondages en haute mer : le *Dolphin* pour les Etats-Unis, la frégate *Gazelle* pour les Allemands et les navires *Hydra, Porcupine* et *Challenger* pour les Britanniques. Ils ont établi des cartes du fond de l'Atlantique et leurs résultats révèlent une forte élévation, partant d'un point de la côte des îles Britanniques et se prolongeant vers le sud jusqu'à la côte de l'Amérique du Sud... Elle se poursuit ensuite vers le sud-est jusqu'à l'Afrique du Sud, où elle longe l'Afrique vers le sud, avant de repartir vers le sud-ouest jusqu'à Tristan d'Acunha. La terre submergée se dresse trois mille mètres

au-dessus des fonds environnants et émerge des flots aux Açores, au Rocher de Saint-Paul, à l'Ascension et à Tristan d'Acunha.

« Nous sommes ici en présence de l'épine dorsale de l'ancien continent qui occupa autrefois l'océan Atlantique. Les parties les plus profondes de l'océan – trois mille cinq cents brasses de profondeur – correspondent aux terres qui furent les premières à disparaître. Les plaines à l'est et à l'ouest de la chaîne de montagnes centrales, les sommets les plus élevés de cette chaîne – les Açores, le Rocher de Saint-Paul, l'Ascension et Tristan d'Acunha – se dressent toujours au-dessus du niveau de l'océan, alors que la masse principale de l'Atlantide repose par quelques centaines de brasses de profondeur...

« Lorsque les barrières de l'Atlantide furent suffisamment abaissées pour permettre l'expansion naturelle des eaux chaudes des tropiques vers le nord, la glace et la neige qui recouvraient l'Europe disparurent progressivement ; le Gulf Stream remonta autour de l'Atlantide, et respecte toujours ce mouvement circulaire qui lui était autrefois imposé par la présence de l'île.

« Les officiers du *Challenger* constatèrent que l'ensemble de la crête de l'Atlantide était recouvert de dépôts volcaniques ; il s'agit des restes de la vase

dont parle Platon, qui rendait infranchissable l'océan après la destruction de l'île.

« Le navire américain *Gettysburg* a également fait des découvertes remarquables dans un secteur voisin... Le commandant Gorringe, du sloop américain *Gettysburg*, a récemment expliqué qu'il avait découvert un banc de sondage à 85° ouest et à deux cents kilomètres du Cap Saint-Vincent, au cours de sa dernière traversée de l'Atlantique. Ce relevé venant s'ajouter à d'autres réalisés précédemment donne à penser qu'il existe une crête ou un plateau sous-marins reliant l'île de Madère à la côte du Portugal. Il est probable qu'il était émergé en des temps préhistoriques et qu'il constituait une voie d'accès entre cette île et l'extrémité sud-ouest de l'Europe...

« Un membre de l'équipage du *Challenger* déclara peu de temps après l'expédition qu'il était convaincu que ce grand plateau sous-marin était un vestige de l'"Atlantide perdue". »

LES VOLCANS ENFOUIS AU FOND DU BANC DU TÉLÉGRAPHE

En 1898, soit seize ans après la publication du livre d'Ignatius Donnelly, une nouvelle découverte

maritime vint, de manière inattendue, confirmer cette thèse géographique. En effet, un vaisseau chargé de la pose du câble télégraphique transatlantique fut victime d'un incident technique à huit cents kilomètres au nord des Açores, par 47° 00' nord et 27° 20' ouest. Une partie du câble se rompit et sombra au fond de l'océan. En cherchant à le récupérer, les membres de l'équipage découvrirent, par trois mille cinq cents mètres de profondeur, un fond sous-marin de caractère montagneux, formé de vallées, de falaises et de pics escarpés. Les sondes du navire rapportèrent à la surface des morceaux de tachylithe, une sorte de lave volcanique.

Après les avoir analysés à plusieurs reprises, notamment en 1913 – ces fragments de tachylithe sont toujours exposés à l'école des Mines, à Paris –, le chercheur français Pierre Termier conclut de la texture microcristalline poreuse des échantillons que cette lave n'avait pu se solidifier qu'à l'air libre. Cela signifiait que l'éruption volcanique ayant causé la formation de cette lave avait eu lieu au-dessus du niveau de la mer. De plus, la lave avait dû être engloutie peu de temps après son apparition, ainsi qu'en attestaient les arêtes fines qui sculptaient les fragments pêchés au fond des flots. De là à imaginer qu'à cet emplacement s'érigeait jadis une île, ou un continent, qui aurait sombré au fond de

l'océan à la suite d'une explosion volcanique, il n'y avait qu'un pas, que Termier et quelques autres n'hésitèrent pas à franchir. En souvenir de l'incident de la rupture du câble, ce fond sous-marin d'origine peut-être atlantéenne fut baptisé le Banc du Télégraphe.

Des recherches récentes sont venues étayer la thèse de Pierre Termier. En examinant des roches enfouies à quelque deux mille deux cents mètres de profondeur, dans la même région au nord des Açores, le Dr Maria Klenova, de l'Académie des Sciences soviétique, a conclu que ces roches avaient dû se former sous l'effet d'une forte pression atmosphérique, il y a quinze mille ans. De même, en 1969, une expédition maritime, conduite à l'initiative de la *Duke University*, préleva des roches granitiques contenues dans le pont sous-marin qui s'étend du Venezuela aux îles Vierges, à proximité de la côte de l'Amérique du Sud. L'océanographe américain Bruce Heezen, de l'observatoire géologique de Lamont, en tira les conclusions suivantes : « Jusqu'à maintenant, les géologues croyaient que les roches granitiques légères et les pyrogènes acides ne se rencontraient que sur les continents, et que l'écorce terrestre se composait sous la mer d'une roche basaltique plus lourde et plus sombre... Aussi, la présence de roches gra-

nitiques claires pourrait-elle venir appuyer une ancienne théorie voulant qu'un continent existât autrefois à l'est des Caraïbes. Peut-être ces roches représentent-elles les fragments d'un continent perdu et englouti ? »

L'ATLANTIDE
ET LA DÉRIVE DES CONTINENTS

Ce continent perdu en plein Atlantique inclurait les Açores, les îles Canaries, Madère, les îles du Cap-Vert, les rochers de Saint-Pierre et de Saint-Paul et les Bermudes. Il serait délimité au nord par une ligne longeant le 50e parallèle Nord et reliant Terre-Neuve et le nord de la France, et au sud par une autre ligne reliant le Yucatán et la Mauritanie par 20° nord. Ce plateau sous-marin, incluant les Açores et la mer des Sargasses, serait d'une taille à peu près équivalente à celle fournie par Platon, à savoir la Libye (l'Afrique du Nord, au temps de Platon) et l'Asie réunies (l'Asie Mineure).

On sait, depuis l'énoncé de la célèbre théorie de la dérive des continents, formulée dans les années 1920 par le scientifique allemand Alfred Wegener, que les continents actuels formaient sans doute à l'origine une seule masse de terre qui se fragmenta

ensuite en plusieurs morceaux qui dérivèrent au fil des millénaires, au rythme de deux centimètres par an. Aujourd'hui encore, il suffit d'observer une carte du monde pour comprendre le phénomène. Ainsi, la côte proéminente du Brésil semble vouloir s'encastrer parfaitement, comme une pièce de puzzle, dans le creux de l'Afrique de l'Ouest, au niveau du Cameroun. En revanche, l'imbrication entre la côte ouest de l'Europe et la côte est de l'Amérique du Nord ne coïncide pas exactement – à moins d'y ajouter le plateau sous-marin immergé au centre de l'Atlantique !

La dérive des continents chère à Wegener fut affinée en 1968 par le Dr Jason Morgan, qui formula le principe de la dérive des plateaux tectoniques. L'écorce terrestre se diviserait en fait en dix à vingt plaques tectoniques, flottant sur le magma terrestre et couvrant toute la surface de la planète, y compris le fond des océans. Lorsque ces plaques rencontrent des lignes de faille, ou bien se superposent, cela donne des tremblements de terre ou des éruptions volcaniques d'une extrême violence.

La dorsale médio-atlantique marque la frontière entre les plaques tectoniques nord-américaine, européenne et africaine, et se trouve connectée à la plus longue chaîne de montagnes du monde, soit soixante-quatre mille kilomètres de long. Il s'agit de

la zone sismique la plus active du globe, notamment dans la région nord-atlantique, où se produit la jonction des trois plaques tectoniques au niveau des Açores. Dans une région aussi sensible aux mouvements telluriques souterrains et sous-marins, il n'y a rien d'étonnant à ce que des îles, voire un continent, aient successivement apparu puis disparu au cours des derniers millénaires. En 1811, par exemple, une nouvelle île surgit des flots à cause d'un regain d'activité volcanique des Açores. Elle fut baptisée Sambrina, mais elle ne tarda pas à être engloutie. Le même phénomène expliquerait la brutale immersion de l'Atlantide, voici douze mille ans.

Une autre confirmation de la thèse du continent englouti eut lieu à la suite d'une expédition suédoise réalisée par le navire *Albatros* entre les Açores et la côte africaine du Sierra Leone en 1947-1948 sous la direction du Dr R. Kolbe, qui découvrit à trois kilomètres de profondeur, dans les bas-fonds marins, des diatomées, variété de planctons microscopiques d'eau douce, ainsi que des vestiges de plantes terrestres. Il s'agissait là des traces d'une faune et d'une flore qui se seraient développées à l'air libre autour des anciens lacs de l'Atlantide ! Revenant sur les conclusions de cette expédition, le Dr René Malaise déclara en 1957 que les analyses avaient prouvé que la région

médio-atlantique aurait été émergée pour la dernière fois il y a douze mille ans. Douze mille ans, c'est-à-dire l'époque où le continent fabuleux a sombré sous les flots !

Sous le titre : « Une preuve tangible de l'Atlantide ? », la revue britannique *New Scientist* fit paraître le 5 juin 1975 les résultats d'un rapport consacré à l'analyse des fonds de l'Atlantique. Le magazine indiquait notamment : « Un groupe international d'océanographes, peu suspects de fantaisie et ne prétendant d'ailleurs nullement que leurs travaux aient conduit à la découverte de l'Atlantide légendaire, vient de confirmer avec force que ses travaux préliminaires ont établi l'existence au milieu de l'océan Atlantique d'une masse terrestre engloutie par le fond. Cette découverte provient de l'analyse d'échantillons prélevés par dragage le long de la faille perpendiculaire de Vema, longue fracture est-ouest qui s'étend entre l'Atlantique et l'Amérique du Sud à la latitude de 11° nord. » Mais les scientifiques en question précisaient par ailleurs que ce continent devait avoir été englouti plusieurs dizaines de milliers d'années avant l'apparition connue de l'homme sur terre...

Des lemmings, des papillons et des anguilles à la recherche de l'Atlantide

Le principal continuateur de l'œuvre ébauchée par Ignatius Donnelly fut Lewis Spence, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Entre 1924 et 1942, il consacra pas moins de cinq livres à l'Atlantide, tous excessivement documentés. Contrairement à Donnelly, Spence n'était pas un chercheur amateur, mais un mythologue réputé qui avait notamment étudié le folklore celte de la Grande-Bretagne. En publiant *Le Problème de l'Atlantide*, puis *L'Atlantide en Amérique* et *L'Histoire de l'Atlantide*, il reprit les meilleures intuitions de Donnelly, concernant notamment l'approche diffusionniste du « tronc commun » de l'Atlantide, mère de toutes les grandes civilisations du passé, mais en leur donnant une argumentation plus sérieuse et plus pertinente que son prédécesseur.

En établissant des parallèles entre les mythologies européennes, américaines et égyptiennes, il parvint à prouver brillamment l'existence d'une filière commune à toutes ces cultures. Mais il alla plus loin, en décrivant avec précision les vagues d'exodes auxquelles avaient été soumis les survivants de l'Atlantide, ainsi que certains animaux. Il

cite à ce propos le comportement étrange des lemmings de Norvège. Lorsque leur population s'accroît au-delà de ses possibilités de nourriture, ces petits rongeurs se jettent en masse dans la mer et nagent vers le large, jusqu'à se noyer. D'après Spence, les lemmings ne cherchent pas à se suicider en se précipitant ainsi vers une mort certaine, mais répondent à un appel ancestral : celui d'une terre située à l'Occident, où jadis ils trouvaient une nourriture abondante. Cette terre, l'Atlantide, a disparu de la surface des flots et de la mémoire des hommes, mais elle existe toujours au fond de la mémoire instinctive des lemmings.

Il en va de même avec une espèce de papillon que l'on trouve sur la côte nord de l'Amérique du Sud, le *catopsilia.* Chaque année, les mâles s'élancent en masse au-dessus de l'océan jusqu'à ce qu'ils « s'enfoncent dans les flots en de grands nuages colorés ». Pourquoi ce comportement aberrant ? Parce que, répond Spence, les *catopsilias* conservent la mémoire génétique d'un continent qui se trouvait jadis en plein océan, au nord-est de la Guyane.

Au large des Açores, les marins ont souvent remarqué des vols d'oiseaux migrateurs tournoyant sans fin dans le ciel, comme s'ils étaient à la recherche d'un endroit où se poser ; sans doute une terre qu'ils s'attendaient à trouver là.

Aristote, qui pourtant ne croyait pas à l'existence de l'Atlantide, fut l'un des premiers à signaler les étranges migrations des anguilles. L'on sait aujourd'hui que les anguilles européennes et américaines parcourent des milliers de kilomètres de fleuves, de mers et d'océans pour s'en aller frayer tous les deux ans dans le même endroit : la mer des Sargasses. D'Europe, ce long voyage leur demande quatre mois. Elles déposent leurs œufs dans des concrétions d'algues sous-marines puis elles meurent. Une fois nées, les larves, dites leptocéphales, regagnent l'Europe en empruntant le courant nord du Gulf Stream. Deux ans plus tard, à l'âge adulte, elles accomplissent le même étrange voyage que leurs parents. Les anguilles américaines accomplissent un pèlerinage identique, mais d'ouest en est, tandis que les anguilles nouvellement nées regagnent le continent américain en suivant le courant sud-ouest du Gulf Stream. Là encore, une mémoire génétique ancestrale conduit ces poissons à traverser une large partie du globe afin de revenir vers leur origine lointaine : l'Atlantide.

Pourquoi les anguilles se donnent-elles rendez-vous dans la mer des Sargasses pour cette « lune de miel macabre » pour reprendre l'expression du

professeur Koumaris ? Répondent-elles, comme les lemmings et les *catopsilias*, à l'appel de leur mémoire génétique, ou sont-elles attirées, comme par un aimant, par quelque chose qui se cache au fond des flots de l'Atlantique ?

Car le fond de l'Atlantique recèle encore bien des mystères, notamment dans le fameux Triangle des Bermudes...

15

La piste du Triangle des Bermudes

La disparition du Vol 19
Christophe Colomb et les Vaisseaux fantômes
D'étranges bâtiments immergés
Cristaux et champs magnétiques
Les visions d'Edgar Cayce
Le Mur de Bimini

Entre la mer des Sargasses où vont frayer les anguilles et la côte sud-est des Etats-Unis se trouve l'archipel des Bermudes, par 32° 10' nord et 64° 40' ouest, à environ mille kilomètres au large du cap Hatteras. Baignées par les eaux tièdes du Gulf Stream, les Bermudes bénéficient d'un climat subtropical, exceptionnellement doux toute l'an-

née. Lieu de destination touristique prisé du monde entier, cet archipel est également connu pour une autre raison. Si l'on trace une ligne reliant la Floride, Porto Rico et les Bermudes, on obtient un triangle de mer dont le nom est associé à l'une des principales énigmes du siècle : le Triangle des Bermudes, où des événements étranges semblent se produire depuis toujours. C'est ainsi que, dans ce périmètre relativement étroit, plus de cent avions et navires ont mystérieusement disparu depuis la fin de la dernière guerre mondiale.

La disparition du Vol 19

Dans l'après-midi du 5 décembre 1945, une escadrille de cinq bombardiers torpilleurs Grummans TBM-3 Avengers décolla à 14 h précises de la base aéronavale de Fort Lauderlale, en Floride, pour une mission d'entraînement classique de deux heures au-dessus des Bermudes, baptisée Vol 19. Ce jour-là, le temps était clair et ensoleillé : des conditions de vol idéales. Le lieutenant Charles Taylor, qui commandait l'escadrille, fit mettre le cap sur Chicken Shoals, au nord de Bimini. Un peu plus d'une heure plus tard, à 15 h 15, alors que les avions avaient remis le cap à l'ouest pour rentrer à leur

base, la tour de contrôle reçut du lieutenant Taylor un appel de détresse, qui donna lieu à l'échange suivant :

— FT 28 appelle tour de contrôle. Urgent ! Nous avons dévié de notre route. Nous ne sommes plus sûrs de notre cap. Nous n'arrivons pas à voir la terre. Je répète : nous n'arrivons pas à voir la terre !

— Quelle est votre position ?

— Nous ne sommes pas certains de notre position. Impossible de préciser où nous sommes. Nous sommes perdus...

— Vous devriez aller vers l'ouest.

— Nous ne savons pas où se trouve l'ouest... Quelque chose ne tourne pas rond. Tout semble bizarre. Même la mer semble bizarre...

Les opérateurs de la tour de contrôle suggérèrent alors au lieutenant et à ses pilotes de se fier au soleil pour retrouver leur cap. Mais, à la stupéfaction des techniciens de la base, les pilotes déclarèrent qu'ils ne voyaient même plus le soleil ! Il s'ensuivit alors un échange de messages confus entre les différents pilotes de l'escadrille, à propos des compas gyroscopiques et magnétiques « affolés » et hors d'usage, de la baisse du carburant et de l'impossibilité de se situer. Des parasites troublaient la réception et bientôt les émetteurs pourtant puissants de la base de Fort Lauderlale perdirent tout contact avec

les appareils rendus fous et leurs pilotes égarés. Les dernières paroles, à peine audibles, captées par la tour de contrôle, furent les suivantes :

— Nous sommes complètement perdus. Nous entrons dans les eaux blanches...

Il était 16h30. Le Vol 19 avait disparu corps et biens au-dessus de l'Atlantique, et personne n'en entendit plus jamais parler. Un avion de secours fut aussitôt envoyé à la rescousse de l'escadrille perdue, un hydravion Martin Mariner PBM commandé par le lieutenant Jeffrey. Cet avion se volatilisa à son tour, avec treize hommes à son bord. En moins de deux heures, alors que les conditions météorologiques étaient parfaites, six appareils et vingt-sept hommes avaient été absorbés par le Triangle des Bermudes.

Les recherches furent à la hauteur de l'énormité de l'affaire : dès le lendemain, sept cent mille mètres carrés d'océan furent passés au crible par le porte-avions *Salomon* et ses trente-cinq appareils, deux cent quarante-deux avions et dix-huit navires de sauvetage, sans parler des appareils de la RAF et des unités de la Royal Navy stationnant aux Bahamas. En vain. Aucun rescapé. Aucune épave. Aucune trace.

Après la disparition du Vol 19, le Triangle des Bermudes fut rebaptisé le « Triangle de la Mort »,

le « Triangle du Diable » ou le « cimetière de l'Atlantique ». Ces appellations étaient d'autant plus justifiées que d'autres cas similaires se produisirent bientôt. Le 3 juillet 1947, un avion C-54 de l'Armée des Etats-Unis, transportant six hommes d'équipage en route pour le champ d'aviation militaire de Morrison, à Palm Beach, disparut à cent milles au large des Bermudes. Le 29 janvier 1948, ce fut le tour d'un avion de ligne de la British South American, le *Star Tiger*, un quadrimoteur Tudor IV, de se volatiliser en plein air avec à son bord six hommes d'équipage et vingt-cinq passagers, parmi lesquels sir Arthur Cunningham, général de l'Armée de l'Air britannique et ancien commandant de la Deuxième Force Tactique de la RAF. Le 28 décembre 1948, il s'agit d'un DC-3, charter privé transportant trente-trois passagers en plus de l'équipage. Le 17 janvier 1949, le *Star Ariel* se rendait de Londres à Santiago du Chili. Il disparut à trois cent quatre-vingts milles au sud-ouest des Bermudes. Entre 1945 et 1965, quinze avions de ligne et un grand nombre d'appareils militaires et de charters privés interrompirent leur trajet dans la même zone mystérieuse. D'autres disparitions inattendues furent signalées régulièrement depuis, à tel point que les compagnies aériennes prirent leur

parti de contourner le triangle fatal, plutôt que de prendre le risque d'ajouter de nouvelles victimes au cimetière de l'océan.

CHRISTOPHE COLOMB ET LES VAISSEAUX FANTÔMES

A ces pertes aériennes, il faut ajouter les nombreux navires qui sombrèrent mystérieusement, sans laisser de traces, dans ce même archipel des Bermudes.

En 1840, on signala la présence au large de La Havane d'un navire français de fort tonnage, le *Rosalie,* en provenance de Hambourg. Le bâtiment et la cargaison étaient intacts, mais l'équipage et tous les passagers avaient disparu ! Le *Times* de Londres, dans son édition du 6 novembre 1840, fait une description de ce nouveau « Vaisseau Fantôme » : « Les voiles étaient hissées. Le navire n'était absolument pas endommagé. Sa cargaison, de grande valeur, composée de vins, de fruits, de soieries et d'objets divers, était intacte. Les papiers de bord du capitaine se trouvaient conservés dans le coffre. Des sondages effectués dans la cale mesurèrent trois pieds d'eau mais aucune autre voie d'eau ne fut signalée. Il n'y avait aucun être vivant

à bord, à part un chat, des poulets et quelques serins à demi morts de faim. Les cabines des officiers et des passagers étaient en ordre, meublées avec élégance. Tout indiquait qu'elles venaient tout juste d'être quittées. Dans l'une d'entre elles, on retrouva des articles de toilette de dame et plusieurs pièces de vêtements féminins abandonnés à la hâte. On n'a plus eu aucune nouvelle de l'équipage. »

Ce navire fantôme ne fut pas un cas isolé. Au fil du temps, de très nombreux bateaux furent retrouvés dans le même périmètre. Ils étaient la plupart du temps en bon état, sans aucune trace de naufrage ou d'accident technique, mais tous les passagers avaient disparu ! Ce fut notamment le cas du *Mary Celeste,* un brick de deux cent quatre-vingt-deux tonnes retrouvé en pleine mer le 4 décembre 1872. Tout semblait en ordre à l'intérieur, et un repas était près d'être servi. Mais le capitaine Briggs, qui commandait le bateau, sa femme, sa fille et les huit hommes d'équipage manquaient à l'appel et ne furent jamais retrouvés. En avril 1932, une goélette, le *John and Mary,* fut trouvée abandonnée au sud des Bermudes, voiles ferlées et coque fraîchement repeinte. En février 1940, le yacht *Gloria Colite* de St. Vincent, dans les Antilles britanniques, fut également retrouvé aban-

donné. Citons encore le cargo cubain *Rubicon,* le 22 octobre 1944, vide de toute présence vivante, à part un chien, et le yacht *Connemara IV,* en septembre 1955.

En dehors de ces vaisseaux fantômes, quantité d'autres navires sombrèrent à leur tour corps et biens dans le Triangle des Bermudes. En janvier 1880, la frégate britannique *Atalanta* appareilla des Bermudes à destination de l'Angleterre, avec deux cent quatre-vingt-dix personnes à bord. Elle disparut mystérieusement dans le fameux triangle. D'autres navires se volatilisèrent à leur tour, sans laisser derrière eux ni épave ni survivants : le ravitailleur de la marine de guerre américaine, le Cyclops, en mars 1917 ; le SS *Cotopaxi* en 1925 ; le SS *Sandra* en juin 1950, d'autres encore...

Si la multiplication de ces affaires troublantes semble être le fait d'un passé relativement récent, la zone du Triangle des Bermudes a toujours intrigué et affolé les voyageurs et les navigateurs. Christophe Colomb, le tout premier, remarqua le 13 septembre 1492 au soir, alors qu'il pénétrait dans la région des Bermudes, que l'aiguille de sa boussole n'indiquait plus le nord, mais oscillait à 6° au nord-ouest. Deux jours plus tard, il observa les « eaux blanches et luminescentes » des Bahamas

et décrivit l'apparition d'une boule de feu qui fit le tour du bateau avant de s'abîmer dans les flots. Ces « eaux blanches » ne sont pas sans rappeler les derniers mots des pilotes disparus du Vol 19 : « Nous entrons dans les eaux blanches... »

Mais que sont ces « eaux blanches » qui scintillent dans le Triangle des Bermudes ? Et qu'abritent-elles dans leurs profondeurs ?

D'ÉTRANGES BÂTIMENTS IMMERGÉS

Ed Wilson, ancien candidat à la mairie d'Orlando, en Floride, pilotait son Waco à quelque soixante-dix kilomètres au nord-est de Miami, le 7 juin 1948, lorsqu'il fut pris dans un courant d'air ascendant. Dans le même temps, il remarqua qu'en dessous de lui l'océan s'était recouvert d'une teinte blanche et argentée. Et, tout au fond, il vit se profiler une forme massive.

« J'ai compris brusquement qu'il ne s'agissait pas d'une épave, confie-t-il, mais d'un immense édifice sous l'eau. [...] De ma position et selon mon angle de vue, je voyais clairement qu'il s'agissait d'un ouvrage monstrueux. Le soleil irradiait de manière telle que je distinguais nettement cette immense bâtisse sous-marine dans ses rayons.

Il me semblait que d'autres l'entouraient, mais je les distinguais mal. Celle que j'observais devait avoir entre trente et quatre-vingts mètres de hauteur[1]. »

A ce moment, Ed Wilson remarque que ses instruments de mesure ne répondent plus : « Je devais constater en essayant d'établir ma position que toutes les aiguilles de mes instruments étaient à zéro. Je me retrouvai ensuite au milieu d'une nuée étrange. [...] Mon avion commença alors à réagir de la manière la plus insensée qui soit. Je ne le maîtrisais plus. Il se mit à glisser et à flotter pendant plus de trois kilomètres. Là, le moteur s'est remis automatiquement en marche[2]. »

Le pilote parvient tant bien que mal à regagner l'aéroport. Et là : « Je fis inspecter mon matériel immédiatement après l'atterrissage. Tous les circuits étaient morts, détruits par un choc électrique de haute fréquence ou par une mystérieuse haute tension dans les airs. On m'a dit que j'avais dû traverser une ceinture magnétique ou quelque chose de semblable. J'ai survolé bien des fois cette région au cours de ces dernières années, mais je

1. Cité par Charles Berlitz, *L'Atlantide retrouvée*, Editions du Rocher, L'Age du Verseau, 1996.
2. *Ibid.*

n'ai jamais revu cette construction. Ces "salauds" de Miami se sont moqués de mon histoire, mais je sais que j'ai raison[1]. »

CRISTAUX ET CHAMPS MAGNÉTIQUES

Chacun connaît la méthode de langues Berlitz, fondée aux Etats-Unis par Maximilien Berlitz. En digne continuateur de son aïeul, le petit-fils du célèbre linguiste, Charles Berlitz, parle couramment quelque vingt-cinq langues et a voyagé dans le monde entier. Mais l'objet essentiel de ses recherches n'a rien à voir avec l'apprentissage de l'anglais, du russe ou du chinois. Passionné d'archéologie et d'exploration sous-marine, Charles Berlitz est un grand connaisseur du Triangle des Bermudes, auquel il a consacré plusieurs livres, ainsi que de l'Atlantide, qu'il situe justement à l'intérieur de ce périmètre mystérieux.

Il a eu notamment l'occasion de rencontrer Ari Marshall, un industriel grec qui affréta en 1978 une expédition destinée à sonder l'archipel des Bermudes, dans l'espoir d'y découvrir les vestiges d'une grande pyramide sous-marine observée un an

1. *Ibid.*

plus tôt au sud-ouest du banc de Cay Sal, dans les Bahamas, par un navire de pêche. L'équipe de Marshall parvint à filmer, à l'aide d'un matériel vidéo, un mont pyramidal situé à une profondeur d'environ deux cent cinquante mètres. Ari Marshall rapporte : « Nous avons tout d'abord constaté en pénétrant dans cette région que toutes les boussoles s'affolaient. [...] Nous étions juste à la verticale de la pyramide. Le sommet semblait se situer à cinquante mètres sous la surface, la base s'enfonçant à plus de deux cents mètres. Nous avons dirigé la caméra et des projecteurs puissants sur la construction, et le faisceau est descendu le long de sa paroi jusqu'à ce qu'il révèle une ouverture. Des éclairs de lumière ou des objets blancs brillants étaient absorbés par l'ouverture au milieu des remous. Il y avait peut-être quelque gaz ou des cristaux d'énergie[1]. »

Les particules brillantes et chargées électriquement qui émanaient de l'ouverture de la pyramide évoquent les « eaux blanches » mentionnées par Christophe Colomb en 1492 ou par l'escadrille du Vol 19 quatre siècles et demi plus tard... Ces particules seraient-elles la cause des dérèglements électromagnétiques dont le Triangle des Bermudes fait

1. Cité par Charles Berlitz, *L'Atlantide retrouvée*, ouvrage cité.

l'objet, et qui affolent les boussoles ? Dans ce cas, quelle est la source de cette électricité sous-marine ? Faut-il, comme Ari Marshall, évoquer la présence de « cristaux d'énergie » ?

Huit ans plus tôt, en 1970, un plongeur du Mesa, Arizona, le Dr Ray Brown, avait lui aussi trouvé une pyramide sous-marine immergée dans les eaux des Bahamas. Lui aussi avait parlé de la présence de cristaux. Il avait même pu en rapporter un ! Voici son étrange aventure, telle qu'il l'a confiée à Charles Berlitz : « Nous revenions dans la région où nous avions déjà recherché des galions engloutis, lorsqu'un méchant grain se leva. [...] Nous avons constaté au matin que nos boussoles tournaient folles et que nos magnétomètres ne donnaient plus aucune indication. Nous nous sommes dirigés au nord-est de l'île. Il faisait sombre, quand soudain nous avons aperçu les contours de constructions sous les flots. Il semblait s'agir d'une vaste région exposée d'une cité sous-marine. Nous étions cinq plongeurs, et nous nous sommes tous mis à l'eau, désireux de ramener ce que nous pourrions trouver[1]. »

C'est alors que le récit du Dr Brown devient des plus étranges : « L'eau devenait plus claire au fur et

1. Cité par Charles Berlitz, *L'Atlantide retrouvée*, ouvrage cité.

à mesure que nous progressions. J'étais près du fond par quarante-cinq mètres de profondeur et j'essayais de ne pas perdre de vue le plongeur qui me précédait. Je me suis tourné pour regarder en direction du soleil à travers ces eaux sombres, et c'est à ce moment que j'ai aperçu la forme d'une pyramide brillant tel un miroir. A une douzaine de mètres du sommet se dessinait une ouverture[1]. »

Malgré une légitime réticence, le Dr Brown finit par pénétrer dans l'enceinte de la pyramide sous-marine, pour déboucher dans une salle intérieure dans laquelle brillait quelque chose. Il poursuit : « Il s'agissait d'un cristal tenu par deux mains métalliques. J'avais des gants, j'ai essayé de m'en emparer. Il s'est détaché. Dès que mes mains l'ont tenu, j'ai su qu'il était temps de sortir et de ne plus revenir[2]. »

Le Dr Brown se trouve toujours en possession du cristal arraché aux entrailles de la pyramide immergée, et il le montre parfois lors des conférences qu'il anime. Ce cristal est rond, et l'on distingue à l'intérieur une série de structures pyramidales. Ceux qui l'ont tenu entre leurs mains affirment avoir ressenti une grande énergie traverser leur corps. Réalité ou autosuggestion ? De fait, les pou-

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

voirs énergétiques des cristaux sont bien connus, et certains thérapeutes les utilisent pour apaiser le mental de leurs patients, voire les guérir de certaines affections. Mais que faisait ce morceau de cristal par près de cinquante mètres de fond, tenu par deux mains métalliques ? Personne ne le sait.

Le Dr Brown refusa d'indiquer le lieu où se situait l'étrange pyramide. Il se contenta de préciser qu'elle se trouvait dans un champ de ruines sous-marines de dimensions colossales – près de huit kilomètres de large, et beaucoup plus de long – que certains témoins avaient pu apercevoir d'avion – le sommet de la pyramide étant visible à une quinzaine de mètres en dessous du niveau de l'océan. S'agissait-il de la même pyramide que celle filmée à Cay Sal par Ari Marshall ? C'est fort probable. Mais aucune expédition nouvelle ne s'est rendue sur les lieux. Ou bien, si une telle expédition a eu lieu, le secret en a été gardé...

Les visions d'Edgar Cayce

Le plus troublant est que ces témoignages semblent confirmer les visions prophétiques du grand médium et guérisseur américain Edgar Cayce, que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer.

Edgar Cayce (1877-1945) s'était fait au début du siècle une réputation de clairvoyant et de guérisseur. Il prétendait avoir la faculté de voir les auras de ses patients et de voyager dans leurs vies antérieures. Lorsqu'il se mettait en transe médiumnique, il fermait les yeux, ce qui lui valut le surnom de « prophète endormi ». Il donnait de fréquentes consultations publiques, qui étaient fidèlement notées et publiées ensuite sous le terme de *Lectures*. En vingt ans, entre 1924 et 1945, date de sa mort, Edgar Cayce parla très fréquemment de l'Atlantide, dont il fit un portrait si saisissant qu'il paraissait l'avoir contemplée de ses propres yeux. Affabulations d'un fou délirant ? Habile mystification ? Ce n'est pas si simple. En effet, dans sa présentation des technologies atlantes, Edgar Cayce fit allusion à des découvertes ou des procédés modernes qui étaient encore inconnus de son temps, alors même qu'il n'avait aucune formation scientifique et n'avait jamais fait aucune recherche personnelle concernant le continent perdu ni rien lu à son sujet.

Il parla notamment d'une « pierre à feu », ou « pierre Tuaoi », un sorte de cristal capable de capter et d'emmagasiner les rayons solaires pour les restituer sous forme d'énergie. Cette « pierre à feu » s'apparentait en fait à une sorte de laser géant avant la lettre, dont le pouvoir mal maîtrisé se

retourna contre les Atlantes et provoqua leur destruction. Quant aux énergies motrices, elles provenaient des « grands cristaux qui concentraient les rayons lumineux. Cela afin d'alimenter en énergie certaines formes d'activité, comme le téléguidage des bateaux dans la mer et les airs, ainsi que des commodités pratiques comme la télévision et l'enregistrement de la voix[1] ». Dans une lecture de 1934, Cayce précisa la nature du pouvoir énorme qui se trouvait emmagasiné dans ces cristaux : « En Atlantide, à l'époque du développement des énergies électriques appliquées aux transports d'engins d'un endroit à l'autre ; à la photographie à distance ; à la lecture des inscriptions à travers les murs, même à distance ; aux techniques permettant d'échapper à la pesanteur ; à la préparation du cristal – le terrible et puissant cristal ! –, toutes ces techniques furent pour beaucoup responsables de la destruction[2]. »

Plus de trente-cinq ans avant les explorations sous-marines de la pyramide immergée dans l'archipel des Bahamas et son étrange cristal, Edgar Cayce expliquait : « C'était un grand cristal cylindrique [...] ; il était taillé à facettes de telle sorte que

1. Lecture 813-1, cité par Dorothée Koechlin de Bizemont, *L'Univers d'Edgar Cayce*, ouvrage cité.
2. Lecture 519-1, ouvrage cité.

la pointe à l'extrémité du sommet concentrât toute l'énergie qui se rassemblait entre les deux extrémités du cylindre. [...] Les détails techniques de sa construction sont inscrits quelque part. On peut les retrouver dans trois pays : dans la zone engloutie de l'Atlantide, ou plutôt de Poséidia, où les restes d'un temple peuvent être découverts sous les sédiments accumulés au fond de la mer; c'est près de ce qui est maintenant Bimini, au large de la Floride; deuxièmement, dans les archives d'un temple en Egypte. [...] Et, en troisième lieu, dans les documents atlantes qui furent transportés au Yucatán, en Amérique[1] »

Dans une autre lecture, le voyant américain indiqua avec une grande précision la localisation du continent perdu : « Le continent de l'Atlantide était situé entre le golfe du Mexique, d'une part, et la Méditerranée, d'autre part. Des traces visibles de cette civilisation peuvent être retrouvées dans les Pyrénées, au Maroc, au Honduras britannique, au Yucatán, en Amérique. Certaines terres avançant sur la mer, ou émergeant, ont, à un moment ou l'autre, fait partie de ce grand continent. Les Antilles britanniques et les Bahamas en sont une portion visible aujourd'hui. On devrait faire des

1. Lecture 440-5, ouvrage cité.

sondages géologiques dans certains de ces endroits, en particulier à Bimini, et dans les parages du Gulf Stream[1]. »

Comme s'il lisait à livre ouvert dans l'avenir, Edgar Cayce était persuadé de la réapparition prochaine de l'Atlantide. Il insista à plusieurs reprises

« La terre atlante, qui a sombré, qui émergera de nouveau — Et qui est en train d'émerger[2] ! »

« De la terre ferme apparaîtra au large de la côte est de l'Amérique[3] ! »

« On retrouvera des documents, qui sont des copies de ceux qui ont été engloutis avec l'Atlantide – car celle-ci, avec les changements à venir, doit s'élever à nouveau[4]. »

En juin 1940, il fournit même avec précision la date de cette émergence prochaine du continent perdu :

« Poséidia sera parmi les premières terres de l'Atlantide à émerger de nouveau, vers 68 ou 69, dans pas très longtemps[5]. »

1. Lecture 364-3, ouvrage cité.
2. Lecture 2012-1, ouvrage cité.
3. Lecture 3976-25, ouvrage cité.
4. Lecture 378-16, ouvrage cité.
5. Lecture 958-3, ouvrage cité.

1968 ou 1969. Or, les premières découvertes des vestiges atlantéens dans le Triangle des Bermudes par le Dr Manson Valentine datent du... 1er mai 1968 ! Et dans le lieu précis où Cayce situe Poséidia, l'une des îles composant l'Atlantide : Bimini ! Hasard miraculeux ou extraordinaire prophétie ? A chacun d'en décider...

Il est vrai que, depuis sa mort, le 3 janvier 1945, Edgar Cayce n'a cessé de susciter des vocations d'« atlantologues » amateurs. On pourrait penser que l'un de ceux-ci s'est arrangé pour faire coïncider la date de sa « découverte » avec celle fournie par le médium américain. Mais le Dr Valentine ignorait tout de cette prophétie au moment où il explorait, dans les fonds de Bimini, les vestiges d'un mur cyclopéen, formé de blocs pesant plus de quinze tonnes, situé à six mètres sous la surface de l'océan ! Il confie en effet à Charles Berlitz : « J'ignorais tout de cette prophétie à l'époque. J'ai appris plus tard que, vingt-huit ans avant que nous découvrions le mur, Cayce annonçait que l'Atlantide réapparaîtrait. Cela se produirait, dit-il, vers les années 1968, 1969, qui plus est non loin de Bimini. J'avoue que cela m'a stupéfié[1]. »

1. Cité par Charles Berlitz, *L'Atlantide retrouvée*, ouvrage cité.

Le Dr Manson Valentine est paléontologue, géologue et archéologue, mais aussi spéléologue, pilote et plongeur. Il a exploré les fonds sous-marins des Bahamas durant vingt-cinq ans, mais également les cavernes du Yucatán, celles-là mêmes qu'Edgar Cayce désignait comme l'une des sources d'accès aux documents de l'Atlantide. Ce chercheur semblait donc tout désigné pour mettre à jour les vestiges sous-marins d'une civilisation disparue.

Le 1er mai 1968, alors qu'il revenait d'une expédition de plongée à Paradise Cay, en compagnie des plongeurs Jacques Mayol et Chip Climo, ainsi que du célèbre pêcheur de Bimini, Bonefish Sam, Manson Valentine eut la surprise de remarquer, au fond des eaux claires de Bimini, un mur gigantesque formé d'énormes pierres. Un mur qui, selon le savant, n'avait rien à voir avec un assemblage naturel de rochers : « Les lignes de pierres étroitement encastrées sont droites, parallèles les unes aux autres, et se terminent en écoinçon. La voie de pierre ne suit pas la courbe du rivage, qui dessine la forme de l'île ; elle s'avance en ligne droite. Elle est formée d'énormes pierres plates soutenues en leurs coins par des étançons en pierre comme les dolmens de la côte d'Europe occidentale. Des rec-

tangles parfaits, des angles droits et des configurations rectilinéaires sont impensables dans une formation naturelle[1]. »

Interrogé sur l'identité des constructeurs potentiels d'un tel mur, le Dr Valentine répond : « C'est le même peuple qui fit les grandes sphères d'Amérique centrale, les têtes mégalithiques de Tehuantepec, les plates-formes immenses de Baalbek au Liban, de Malte dans la Méditerranée, de Stonehenge en Angleterre, les murs de Sacsahuaman et de Ollantaytambo au Pérou, les alignements de pierres dressées en Bretagne, les ruines colossales de Tiahuanaco en Bolivie, et les statues de l'île de Pâques — il s'agissait d'une race préhistorique, qui disposait de moyens inconnus de nos jours pour transporter et positionner des pierres cyclopéennes[2]. »

Sans les nommer, le Dr Valentine sait évidemment de quel peuple historique il s'agit : les anciens Atlantes !

A la suite de cette découverte prodigieuse, de nombreux plongeurs sont allés explorer les fonds de Bimini.

Une expédition « Poséidia 75 » fut même com-

1. Cité par Charles Berlitz, *L'Atlantide retrouvée*, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

manditée par l'Association pour la Recherche de l'Eclairement (ARE), dont le siège est à Virginia Beach, en Virginie, et dont l'objet consiste en l'étude des enseignements et de la « lecture psychique » d'Edgar Cayce. Lors de cette expédition, on mit à jour une colonne de marbre située à seize cents mètres à peine du Mur de Bimini, ce qui confirmerait peut-être la présence d'une ville engloutie.

D'autres observations aériennes effectuées autour du site de Bimini ont permis de découvrir au fond de l'océan des murailles verticales, une grande voûte, des pyramides ou des embases de pyramides. A une quinzaine de kilomètres au nord d'Andros, une autre île des Bahamas, on a également découvert un grand cercle de pierres levées.

Philippe Cousteau, le fils du célèbre commandant, s'est lui-même rendu sur les lieux avec son équipe, à bord de l'hydravion *PBY Catalina-Calypso II*, afin de vérifier les hypothèses du Dr Valentine. Dominique Sumian, qui faisait partie de l'expédition, raconte : « Nous redécollons, cap à l'ouest-nord-ouest, en direction de Bimini. C'est le but de notre voyage. Non loin de la côte septentrionale de l'île de Nord-Bimini, il existe une énigmatique formation de blocs immergés, qui ressemble

un peu à un J vu dans un miroir, et qu'on a appelé "la chaussée de Bimini"[1]. »

L'hydravion de Philippe Cousteau se pose à proximité du Mur et toute l'équipe des plongeurs se jette à l'eau. Dominique Sumian poursuit : « Guidés par le Dr Zink, qui a déjà visité plusieurs fois ces murs, nous nous dirigeons vers la fameuse "route". Faut-il voir là un témoignage prodigieux de l'art architectural des Atlantes, dont se seraient inspirées les civilisations égyptienne et précolombienne pour édifier leurs propres monuments ? En tout cas, seuls des bâtisseurs expérimentés ont pu tailler à angle droit et ajuster parfaitement ces blocs monstrueux, qui ne sont pas faits de la même roche que leur socle sédimentaire[2]... »

Après avoir refait surface, Philippe Cousteau note que les plongeurs ont eu des problèmes avec leurs boussoles sous l'eau, comme les aviateurs survolant le Triangle des Bermudes. Il demande au Dr Zink son opinion sur l'origine de ce site étrange : « Je dirais, répond le professeur, que cet alignement de grosses pierres, de l'époque mégalithique, ressemble par certains côtés à ceux qu'on

1. Cité par Jacques-Yves Cousteau et Yves Paccalet, *A la recherche de l'Atlantide*, Flammarion, 1981.
2. *Ibid.*

connaît en Europe, notamment aux deux plus fameux du genre : celui de Carnac, en Bretagne, et celui de Stonehenge, en Angleterre[1]. »

Stonehenge immergé au fond de l'Atlantique ? Voici un argument de plus en faveur des tenants du diffusionnisme. Le Mur de Bimini, Stonehenge, Carnac, les pyramides d'Egypte ou celles du Yucatán auraient eu une seule et même source d'inspiration : l'Atlantide. Le Dr Zink confirme : « Je soupçonne fort le peuple qui l'a construit (à une époque où le niveau de la mer était inférieur à ce qu'il est aujourd'hui) d'avoir possédé de sérieuses connaissances astronomiques. Ces hommes, capables de maîtriser la mise en place de masses rocheuses de quinze tonnes, se sont remarquablement organisés pour mener à bien cette œuvre d'envergure. Comment ont-ils soulevé leurs charges ? C'est l'éternelle question – la même qui se pose pour les pyramides d'Egypte et pour les statues de l'île de Pâques[2]. »

En tous les cas, il est acquis que l'alignement de Bimini est bien le fruit d'une entreprise humaine, et non un caprice de la nature. Le Dr Zink est affirmatif à ce sujet : « Ce dont je suis sûr, c'est que la

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

formation en question *n'est pas* d'origine naturelle. Concernant ce point, mes arguments sont essentiellement fondés sur l'étude de la forme et de l'ajustement des blocs. Dans la nature, il est rarissime de voir des lignes de fracture se terminer subitement. Ici, c'est la règle. De plus, on trouve souvent de petites pierres qui en supportent de plus grosses ; ces sortes de cales servent, à l'évidence, à mettre les blocs principaux "de niveau" ; jamais le hasard de la géologie n'aurait pu produire semblable merveille[1]. »

La chaussée de Bimini a donc été érigée par des hommes. Soit, mais qu'est-ce qui permet d'affirmer que ces bâtisseurs étaient des Atlantes ? A part les prédictions d'Edgar Cayce, quels indices pourraient confirmer que Bimini est bien l'un des sites où s'érigeait jadis l'Atlantide, ou tout au moins une partie de l'Atlantide ? Le Dr Zink invoque alors le récit de Platon : « Si vous pensez à l'Atlantide, comptez les pierres. Vous verrez qu'à plusieurs reprises un groupe de cinq succède à un alignement de six. Or, Platon dit expressément que les princes atlantes se réunissaient alternativement tous les cinq et six ans, "accordant le même honneur au pair et à l'impair[2]..." »

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

Et le Dr Zink de conclure, devant toute l'équipe de Philippe Cousteau : « Si nous devions découvrir un jour réellement des preuves de l'existence de l'Atlantide, ce serait la démonstration que les civilisations les plus évoluées sont mortelles. La nôtre n'est pas à l'abri de la catastrophe[1]. »

1. *Ibid.*

16

Santorin et la piste crétoise

L'île du volcan
Le palais du roi Minos
Le Minotaure
et les dix rois d'Atlantide
La civilisation du Taureau
Automne 1628 avant J.-C.
Quand le volcan s'éveillera...

« Le jour où, pour la première fois, sur la table du carré de la *Calypso*, j'ai examiné l'agrandissement photographique d'une étrange construction en forme de pouce, cachée au creux de la baie de Saint-Georges, dans ce minuscule îlot de Dia qui jouxte la Crète, je ne me suis pas douté de ce que

cette découverte apparemment anodine allait me faire entreprendre[1]. »

L'auteur de ces lignes est le commandant Cousteau qui, en 1976, mit au point une expédition sous-marine en Crète et à Santorin, dans l'espoir de découvrir les vestiges de l'Atlantide. Le célèbre océanographe français poursuit : « J'allais tout simplement tenter, en mobilisant l'ensemble des moyens matériels et humains de la Calypso, de vérifier l'une des hypothèses les mieux argumentées qui concernent l'Atlantide : celle qui situe le continent englouti dans la Méditerranée [...] ; celle qui assimile le peuple des Atlantes aux Minoens, dont la civilisation si brillante s'effondra brutalement moins d'une quinzaine de siècles avant notre ère ; celle, enfin, qui explique cet effondrement par une succession de catastrophes géologiques, dont le paroxysme fut l'explosion destructrice du volcan de l'île de Santorin – la moderne Thera[2]. »

1. Jacques-Yves Cousteau et Yves Paccalet, *A la recherche de l'Atlantide*, ouvrage cité.

2. *Ibid.*

L'ÎLE DU VOLCAN

A plusieurs milliers de kilomètres de Bimini, au-delà de l'océan Atlantique, en pleine mer Egée, est une île semi-circulaire dont la forme, vue d'avion, évoque tantôt un croissant de lune, tantôt une barque voguant sur l'onde, et tantôt les cornes d'un taureau. Cette île a reçu plusieurs noms au cours de sa longue existence. Aujourd'hui, les Grecs l'appellent Thera. Mais tout le monde la désigne encore du nom de Santorin – ou Santorini, c'est-à-dire « Santo Erini » – qui lui fut donné par les Vénitiens. Avant, cela, on l'avait surnommée Kalliste, « la très belle », ou encore Strongylè, « la ronde ». Et avant cela encore, certains, à l'instar du commandant Cousteau, pensent qu'elle se nommait... l'Atlantide !

Tout comme elle changea plusieurs fois de nom au fil des siècles, Santorin a souvent changé de forme. Voici plusieurs millénaires, cette île était parfaitement ronde. Mais, à la suite d'éruptions volcaniques d'une extrême violence, l'île s'est affaissée en son centre, ne laissant émergé que le croissant de lune de sa côte est.

Ce croissant, composé de roches volcaniques noires et rouges, est bordé de falaises de soixante à cent vingt mètres de hauteur plongeant à pic dans

la mer. Le spectacle grandiose de cette caldeira[1] donne un sentiment de beauté et de plénitude incomparables. De beauté, mais aussi de fatalité, parfois même de terreur sacrée. Car entre les deux cornes du taureau, au milieu de l'eau, émergent deux sommets gris, pareils à deux monstres marins échoués. Le plus petit, Paléa Kaméni, est tout ce qui reste d'un ancien volcan éteint. Mais le plus grand, Néa Kaméni, est un volcan encore en activité, dont la bouche d'ombre exhale en permanence des fumerolles sulfureuses et alimente des sources d'eau chaude au sein desquelles les touristes vont se tremper rituellement, comme s'ils voulaient recevoir à leur tour le baptême du volcan...

Car Santorin, l'île aux cent noms, l'île aux cent formes, est en réalité un volcan. Un volcan né de la mer voici environ quatre-vingt mille ans. L'explosion de ce volcan fut tellement puissante que les cendres expulsées obscurcirent le ciel durant des semaines avant de se déposer au fond de la mer Egée sur une distance allant de la botte italienne jusqu'à l'île de Chypre. De la bouche du cratère jaillirent aussi des laves brûlantes et des

1. Terme géologique désignant un cratère volcanique effondré, submergé ou non.

matériaux en fusion qui, au contact de l'air, formèrent un cône solide qui s'aggloméra à quelques îlots préexistants pour former une île circulaire de quinze kilomètres de diamètre. Santorin était née.

Là, sur cette île-volcan, des hommes s'installèrent ; une civilisation naquit et prospéra. Une civilisation dont nous ne savons presque rien. Car au milieu du IIe millénaire avant J.-C., le volcan s'éveilla à nouveau pour détruire la plus grande partie de l'île ainsi que ses habitants. La violence de l'éruption et du raz de marée qui s'ensuivit fut telle que les effets s'en firent ressentir jusque dans la grande île de Crète, située à une centaine de kilomètres de là, vers le sud. Et ce cataclysme fut d'une telle ampleur qu'il mit fin brutalement à l'une des civilisations les plus raffinées du monde antique : la civilisation minoenne.

Charles Pellegrino, expert en paléontologie et archéologie marine, écrit : « Si l'on peut considérer les poches de cendres volcaniques vitrifiées découvertes dans les sédiments marins comme une indication, on en déduit que le nuage mortel de Santorin balaya la moitié est de la Crète, de la côte nord à la côte sud. A l'extrême est de la Crète, c'est-à-dire à une centaine de kilomètres du point de départ, le gigantesque palais de Zakros s'écroula sous les

flammes et les dépôts volcaniques[1]. » Il précise : « Des morceaux de pierre furent projetés horizontalement sur le sol, d'une façon d'ordinaire caractéristique des tremblements de terre, mais toutes les pierres semblent être tombées dans la même direction, comme si elles avaient été poussées par un vent violent. Comme Herculanum, Zakros périt à une telle rapidité que les habitants n'eurent pas le temps de fuir en emportant quoi que ce soit. On retrouva donc tous les éléments de la vie quotidienne des Minoens : bagues d'or, rasoirs, pinces et parfums rares[2]. » Au même moment, sur la côte sud-ouest, le palais de Phaistos, qui par sa taille est le second après Knossos, fut totalement carbonisé. Knossos seul semble avoir échappé à la destruction totale.

C'est dans les eaux de Crète, dans la baie de Saint-Georges, que le commandant Cousteau conduisit ses explorations sous-marines en 1976. Là, après avoir traversé une épaisseur de deux mètres cinquante de sédiments se finissant par un socle rocheux infranchissable, remué deux cents mètres cubes de terre et de gravier et pêché plus de cinq cents pièces archéologiques diverses, turques, byzantines ou véni-

1. Charles Pellegrino, *L'Atlantide découverte,* traduit de l'américain par Anne Soulé-Abeilhou, Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1993.
2. *Ibid.*

tiennes, l'équipe du commandant mit à jour de précieux vestiges datant de l'époque minoenne : « Le trésor des trésors gisait juste au-dessus du socle rocheux. Il est constitué par dix modestes petites tasses et coupes de l'époque minoenne : bien peu de chose, dira-t-on. [...] Dix récipients de rien du tout, sans aucun ornement, attestent à eux seuls que la Crète minoenne domina en son temps la Méditerranée orientale et que sa puissance (du reste toute pacifique et commerciale) dépendait principalement de Dia[1]. » Il poursuit : « Les blocs de pierre au fond des baies ; les épaves de Dhokos, de Dia et de Psira ; les ports engloutis : tout cela évoque quelque formidable cataclysme au cours duquel la civilisation minoenne se perdit. De plus en plus, je me dis qu'il peut se faire que la Crète ait été la terre saccagée par les flots dont parle Platon[2]... »

Le palais du roi Minos

Voici encore un siècle, on ignorait tout de l'ancienne civilisation crétoise, et de ses rapports étroits avec la civilisation d'Atlantide.

1. Jacques-Yves Cousteau et Yves Paccalet, *A la recherche de l'Atlantide*, ouvrage cité.
2. *Ibid.*

Tout a commencé avec l'exploration du site de Knossos, près d'Héraklion, sur la côte nord de la Crète. En 1878, Minos Kalokairinos, commerçant d'Héraklion et grand amateur d'antiquités, entreprit des fouilles à l'occasion desquelles il découvrit deux des magasins du palais du roi Minos, dont personne ne soupçonnait encore l'existence. Mais les Turcs, qui occupaient l'île, le contraignirent à interrompre ses recherches. Heinrich Schliemann, qui venait de mettre à jour les ruines de l'ancienne cité de Troie, tenta alors d'acheter la colline de Kephala, car il sentait bien que ce site devait receler une cité oubliée de première importance. Mais il dut reculer devant le prix exorbitant exigé par les propriétaires.

Vingt ans plus tard, la Crète proclama son indépendance, et les Turcs s'en allèrent. L'archéologue Sir Arthur Evans mit à profit ce changement politique pour entreprendre en 1900 des fouilles systématiques sur le site de Kephala. Dès 1903, le palais du roi Minos fut entièrement dégagé, mais les fouilles d'Evans se poursuivirent jusqu'en 1931.

En 1909, pas moins de quatre villes antiques avaient été exhumées dans l'ensemble de la Crète : Knossos, Mallia, Phaestos et Kato Zakros.

La beauté et la finesse des vestiges retrouvés révélèrent au monde l'existence d'une civilisation oubliée, antérieure à la civilisation grecque. Une civilisation pacifique, composée d'artistes, de marchands et de marins, qui domina l'univers des Cyclades et l'ensemble du Bassin méditerranéen voici trois à cinq millénaires. La civilisation du roi Minos.

Mais qui étaient les Minoens, d'où venaient-ils, et quelle fut la cause de leur disparition ?

En 1909, le professeur K.T. Frost, de la Queen's University de Belfast, émit le premier l'hypothèse que la civilisation minoenne n'était autre que la civilisation atlante décrite par Platon dans le *Timée* et le *Critias*. Dans un article confié au *Journal of Hellenic Studies*, il écrivit notamment : « Il ressort des récentes fouilles de Crète qu'il est nécessaire de reconsidérer toute l'histoire du Bassin méditerranéen avant la période de la Grèce classique », ajoutant : « Si bien des questions restent en suspens, il ne fait aucun doute que, durant la dix-huitième dynastie en Egypte, alors que Thèbes était à l'apogée de sa gloire (vers 1650 avant J.-C.), la Crète était au centre d'un grand empire. Tout le commerce maritime qui se faisait entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique était aux mains des Crétois, et

les légendes de Thésée et de Dédale semblent prouver que les Minoens régnaient sur les îles grecques et les côtes de l'Afrique[1]. »

Le professeur Frost met en avant l'étonnante modernité qui se dégage des vestiges de cette civilisation oubliée : « Les palais de plusieurs étages, certaines poteries, jusqu'aux robes des femmes (telles qu'elles sont représentées sur les fresques crétoises) semblent appartenir bien plus au monde moderne qu'au monde classique[2]. »

Or ce « monde moderne », vieux de plusieurs millénaires, évoque étrangement un autre monde d'un extrême raffinement, celui de l'Atlantide platonicienne : « Les salles de bain, les marins, le sacrifice solennel du taureau : ces choses, telles que Platon les décrit, sont purement minoennes. Quand je lis, dans *Critias,* comment les Atlantes capturaient les taureaux dans le temple de Poséidon, sans armes, à l'aide d'un simple nœud coulant, j'ai une description très claire de l'arène de Knossos, qui frappait alors tant les étrangers et donna naissance au mythe du Minotaure[3]. »

1. Cité par Charles Pellegrino, *L'Atlantide découverte*, ouvrage cité.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

LE MINOTAURE
ET LES DIX ROIS D'ATLANTIDE

Selon la légende, le roi Minos était le fils de Zeus et d'Europe. Après que le dieu l'eut quittée, cette dernière épousa Astérios, le prince régnant de Crète, qui adopta Minos et ses deux frères, Rhadamante et Sarpédon. A la mort de son tuteur, Minos réclama le trône de Crète. Pour prouver ses droits à la succession, il dédia un autel à Poséidon et demanda au dieu de faire surgir un taureau de la mer. Dans l'instant, un taureau immaculé sortit des flots et se mit à nager vers le rivage. Minos fut si ému par la beauté surnaturelle du taureau blanc qu'il n'eut pas le cœur de le sacrifier à Poséidon. Il le parqua dans un champ, avec ses propres troupeaux, et fit égorger un autre taureau à la place.

Mais il ne faut jamais détourner de leur usage les offrandes destinées aux dieux. Pour venger l'affront que Minos lui avait fait, Poséidon fit en sorte que Pasiphaé, l'épouse de Minos, ressentît à l'égard du taureau blanc une passion aussi violente qu'incontrôlable. Des amours contre nature entre la bête et l'épouse adultère naquit un monstre, mi-homme mi-taureau, qu'on surnomma le Minotaure.

Fou de honte et de désespoir, Minos interrogea les oracles afin de savoir comment il pourrait dissi-

muler au monde le scandale qui l'éclaboussait. L'oracle répondit : « Demande à Dédale de te construire une demeure à Knossos où tu te cacheras ! » Dédale conçut alors les plans d'un palais où se retirèrent Minos et Pasiphaé, à l'intérieur duquel fut bâti le Labyrinthe où le Minotaure fut enfermé.

Quant au taureau blanc de Poséidon, il devint subitement sauvage et ravagea toute la Crète, jusqu'à ce que Héraklès le capture pour le ramener à Athènes. Là, il commit encore de grandes violences, tuant notamment Androgée, le fils de Minos. En représailles de la mort de son héritier, Minos exigea des Athéniens qu'ils envoient tous les neuf ans sept jeunes gens et sept jeunes filles au Labyrinthe de Crète, afin d'être dévorés par le Minotaure.

Thésée, qui était fils de Poséidon, tua le taureau blanc et se proposa pour racheter la cruelle dette que les Athéniens devaient aux Crétois. Il demanda à Minos de se mesurer au Minotaure et, grâce au soutien d'Ariane, fille de Minos, qui lui donna une pelote de fil magique, Thésée put pénétrer jusqu'au cœur du Labyrinthe où il égorgea le Minotaure endormi avant de regagner sans encombre la sortie.

Dédale, qui avait fourni à Ariane la pelote de fil, fut enfermé à son tour dans le Labyrinthe en compagnie de son fils Icare. Pour s'échapper, ils se firent des ailes à l'aide de plumes collées à leurs

épaules par de la cire. Ils s'élevèrent dans les airs mais Icare voulut voler trop près du Soleil. La cire fondit et Icare s'abîma dans les flots.

LA CIVILISATION DU TAUREAU

Dans ce mythe célèbre, plusieurs éléments nous rappellent les rites en usage chez les dix rois d'Atlantide, notamment celui-ci : « Après qu'on avait lâché des taureaux dans le temple de Poséidon, les dix rois laissés seuls priaient le dieu de choisir la victime qui lui serait agréable, et ils se mettaient à les pourchasser, sans autres armes que des pieux et des cordes. Lorsqu'ils avaient pris un taureau, ils le conduisaient vers la colonne et l'égorgeaient à son sommet, conformément aux prescriptions[1]. »

Faut-il voir dans le mythe du Minotaure un rappel des sacrifices de taureaux opérés par les rois d'Atlantide ? Dans le tribut imposé par Minos aux Athéniens, une cause de l'adversité qui dès lors opposa Athènes et la Crète, c'est-à-dire Athènes à l'Atlantide ? Dans le personnage de Thésée, libérateur d'Athènes face au joug crétois, un symbole des

1. Platon, *Critias*, in Olivier Boura, ouvrage cité.

Athéniens héroïques qui, dans le récit de Platon, eurent raison des envahisseurs atlantes ? Et le palais blanc, noir et rouge du roi Minos à Knossos était-il construit avec ces mêmes pierres blanches, noires et rouges avec lesquelles avaient été édifiées les enceintes intérieures de la capitale atlante ?

Les fouilles crétoises accréditèrent cette théorie. D'autant plus qu'on retrouva, peintes sur les murs du palais de Knossos, des scènes de combats de taureaux dans lesquelles ces derniers étaient retenus par des cordes, comme dans le Critias. On mit également à jour, dans des tombes minoennes, des tasses en or massif sur lesquelles étaient gravées des scènes identiques. Or Platon précise que, « le sacrifice accompli, et les membres consacrés suivant ces lois, les rois versaient goutte à goutte du sang de la victime dans une coupe, jetaient le reste dans le feu, et purifiaient la colonne. Puisant ensuite dans la coupe avec des flacons d'or, répandant une partie de leur contenu dans la flamme, ils juraient de juger selon les lois écrites sur la colonne[1] ». Les « flacons d'or » des rois atlantes étaient-ils les mêmes que les tasses d'or retrouvées dans les tombes minoennes, exposées aujourd'hui au musée national d'Athènes ?

1. *Ibid.*

Encore un indice : le premier nom de la Crète, Keftiou, est dérivé d'un mot qui signifie « pilier ». La Crète, Keftiou, était-elle ce « pilier du ciel » dont on parle à propos d'Atlas ? Les « piliers du ciel » étaient chez les Anciens de hautes montagnes censées soutenir les cieux. C'est ainsi que la chaîne de l'Atlas, au Maroc, fut identifiée, comme on l'a vu, au peuple des Atlantes. Or la Crète aussi possède ses propres montagnes. Et la plus haute d'entre elles, le Psiloritis, atteint deux mille quatre cent cinquante-six mètres... Au pied de la montagne se trouve la grotte où Zeus fut élevé et nourri par la nymphe Métissa. La Crète est l'île des dieux. Etait-elle, aussi, celle des Atlantes ?

AUTOMNE 1628 AVANT J.-C.

Or cette brillante civilisation crétoise disparut brusquement de la surface de la Terre, à la suite du cataclysme lié à l'éruption volcanique qui détruisit l'île de Santorin voici trois mille cinq cents ans. Spyridon Marinatos, directeur des fouilles de Santorin, exposa sa théorie en 1939 dans une revue d'archéologie nommée *Antiquity.* Selon lui, les prêtres égyptiens qui avaient raconté à Solon la fin de l'Atlantide faisaient en réalité allusion à la

catastrophe qui avait touché Santorin et la Crète quelques siècles plut tôt, mettant ainsi brutalement fin au commerce existant entre les Minoens et l'Egypte.

Prudemment, les éditeurs du journal firent suivre le rapport de Marinatos d'une note dans laquelle ils précisaient que, selon eux, « cette thèse nécessitait d'être étoffée par des preuves provenant du terrain de fouilles ».

Ces fouilles, interrompues par la guerre puis la guerre civile grecque, ne purent reprendre qu'en 1967. Marinatos et son élève Christos Doumas commencèrent leurs recherches à Akrotiri, à l'extrémité sud de l'île. Là, à quelques mètres sous terre, une ville tout entière attendait d'être exhumée. Une ville avec des maisons décorées de fresques d'une pureté inouïe, parfaitement meublées, dotées de salles de bain avec l'eau courante, de tuyaux et de tout-à-l'égout, comme dans les villes modernes, et de cuisines garnies d'ustensiles, de vases de bronze et de nourriture fossilisée. Or, grâce au secours du carbone 14, on put calculer avec une extrême précision la date à laquelle cette ville surprenante avait été détruite : il s'agissait de l'automne 1628 avant J.-C. L'année où le volcan de Santorin s'était réveillé...

Quelle était la vie quotidienne des habitants de

Santorin, avant le cataclysme qui mit fin soudainement à leur existence ? Charles Pellegrino en a tenté une évocation, qu'il date de l'hiver 2106 avant J.-C. : « La ville de Santorin est, cette année-là, à la lumière du jour ; l'empire des Minoens a commencé à coloniser diverses îles dans la partie est de la Méditerranée. Les bateaux des Minoens se rendaient en Egypte, apportant du vin, des olives et du bois de cèdre pour en faire commerce[1]. » La civilisation minoenne se trouvait alors à son faîte : « A Knossos et Santorin, on bâtissait des maisons de plusieurs étages, sans remparts ni défenses. Il y avait des centres économiques, avec des cours et des jardins, il y avait des vitrines de magasins et des arènes pour les taureaux. La bordure de la plupart des toits était décorée de sortes de dents, symbole des cornes du taureau. Sur les bijoux aussi, on représentait le taureau. Et on le représentait aussi sur les poteries et les fresques[2]. »

A cette époque reculée, « l'île de Santorin était encore entière, circulaire, avec un sommet volcanique de mille cinq cents mètres, couvert d'une végétation luxuriante. Bien que Santorin ne se trou-

1. Charles Pellegrino, *L'Atlantide découverte*, ouvrage cité.

2. *Ibid.*

vât qu'à soixante quinze milles de la Crète, son art et son architecture, s'ils étaient semblables à ceux de la capitale des Minoens, acquirent au fil des siècles leur propre caractère[1] ».

Selon le professeur Spyros Iakodivis, « la ville d'Akrotiri (nouveau nom donné à la ville ensevelie et tiré de celui de la ville qui se trouve au-dessus) a d'abord été sérieusement endommagée par un tremblement de terre. Après ce tremblement de terre, pendant celui-ci ou juste avant lui, [...] les habitants ont mis autant que possible leurs biens à l'abri, ils ont pris ce qui avait de la valeur, et ils ont quitté la ville[2] ». Eurent-ils le temps de quitter l'île avant le cataclysme final ? Y eut-il des survivants à la fabuleuse éruption volcanique ? Nul ne le sait. Selon Charles Pellegrino, « l'explosion finale s'est donc très probablement produite à l'automne 1628 avant J.-C. La poussière atmosphérique a alors encerclé le globe, créant un faux hiver pendant l'été 1627 et provoquant sur terre des chutes de neige acide[3] ».

1. *Ibid.*

2. Cité par Charles Pellegrino, *L'Atlantide découverte*, ouvrage cité.

3. Charles Pellegrino, *L'Atlantide découverte*, ouvrage cité.

Quand le volcan s'éveillera...

Pour se faire une idée très réduite de ce que dut être l'éruption qui détruisit Santorin voici trois mille cinq cents ans, il suffit de lire les comptes rendus laissés par les témoins des quatorze manifestations ultérieures du volcan de Santorin, entre 198 avant. J.-C. et 1956. Ainsi, celle de 1650, qui eut lieu en dehors de la caldeira, en pleine mer, au nord-est de l'île, est rapportée ici par le jésuite français François Richard :

« La nuit du 27 septembre, un nouveau tremblement de terre, encore plus terrible, a fait les maisons se balancer comme des berceaux d'enfants, s'incliner d'un côté à l'autre comme des caumes au vent.

« Après cette secousse, nous avons vu surgir de la mer, à quatre milles de l'est, entre Andros et Santorini, des flammes entourées de nuages épais. Une fumée épaisse montait de l'abîme brûlant. Après, les nuages en flammes se rabaissèrent en laissant une odeur suffocante, telle qu'on croyait que les flammes sortaient de l'enfer.

« Six jours auparavant, nous avions remarqué que cette région de la mer était toute verte, un signe que le feu infernal s'efforçait d'ouvrir une fente au fond

de la mer et laissait des mofettes de soufre jaillir des eaux de la mer.

« Dans les deux jours qui suivirent le jaillissement des flammes, la mer n'était plus qu'un flambeau, les secousses se sont multipliées, la fumée épaisse grandissait et la surface de la mer se couvrit de pierre ponce qui jaillissait de l'abîme.

« Pourtant la terreur n'était pas aussi grande que celle du 29 septembre. Ce fut le jour le plus affreux reporté à l'histoire. La mer mugissait, la terre tremblait, l'air était en flammes. Des vapeurs épaisses de soufre sortaient des profondeurs de la mer comme des nuages noirs et sautaient en haut. Soudain, ils s'enflammaient, des éclairs sillonnaient le ciel, des coups de tonnerre éclataient et l'on voyait des formes étranges bouger devant ses yeux. Des serpents sautaient, des lances et des sabres étincelaient, des torches lumineuses valsaient comme des pirouettes.

« Toute la journée était couverte de nuages, l'île remuait, les éléments sauvages luttaient avec tant de fureur que le mugissement s'entendait à cent lieues plus loin. Les cendres arrivaient jusqu'en Asie Mineure. A Palatia, ils avaient couvert les raisins non encore récoltés. C'était comme une craie blanche ou comme du gypse brûlé. Les Turcs disaient que les îles avaient été perdues, brûlées par un feu céleste.

« Beaucoup de gens remarquèrent qu'alors qu'on entendait les grands coups de tonnerre, le feu infernal jetait en l'air des roches énormes qui ensuite retombaient à une distance de deux lieues. Dans un champ, nous avons vu un endroit rocheux sortir des entrailles de la terre, si grand que quarante hommes ne pourraient pas le déplacer.

« Beaucoup de gens ont perdu la lumière pendant deux et même trois jours. Ils avaient des douleurs terribles aux yeux qui les faisaient hurler jour et nuit. Cinquante personnes et quelque mille bêtes ont disparu. Ils furent asphyxiés par l'air pollué.

« Tous les objets en or ou en argent dans des bourses ou des coffres et tous les objets ou broderies en or ou en argent sont devenus noirs. Les calices aux églises, quoiqu'enfermés dans leurs boîtes, changèrent de forme. Les icônes sans vernis donnaient l'impression d'avoir été complètement effacées. Mais lavées au vin et au vinaigre, les couleurs ont de nouveau brillé. Aussi, les objets en argent retrouvèrent leur éclat après avoir été nettoyés avec de l'huile et de la cendre chaude.

« Neuf pauvres pêcheurs qui revenaient d'Amorgos avec leurs barques chargées de blé, s'approchèrent de l'abîme brûlant et perdirent leur vie. On les retrouva trois jours plus tard, réduits en charbon. Et leurs barques qui naviguaient seules... »

La dernière fois que le volcan s'est réveillé, c'était en 1956. Toutes les habitations ont été détruites. Mais les habitants de Santorin n'ont pas fui leur île. Ils ont reconstruit leurs maisons, au risque de les voir à nouveau s'effondrer un jour. Ils préfèrent la perspective de vivre au pied d'un volcan que celle, infiniment plus dommageable, de ne plus être confrontés chaque jour à la beauté du site... Ainsi devaient être les Atlantes, lorsque leur île fut elle aussi laminée par les séismes et les inondations. Ceux qui durent se résigner à la fuite emportèrent avec eux un sentiment de profonde nostalgie qui ne les abandonna jamais. Une nostalgie que nous pouvons encore ressentir, plusieurs milliers d'années après. Comme l'écrit Arthur C. Clarke, le célèbre auteur de *2001, l'Odyssée de l'espace*, qui eut l'occasion de se rendre à Santorin au cours de l'été 1965, en compagnie de Werner von Braun : « L'Atlantide ! Aucune mot d'aucune langue du monde occidental n'est plus que celui-là chargé d'émotion, de mystère – et de ce sentiment profond d'une perte irréparable[1]. »

Quand le volcan de Santorin s'éveillera à nouveau et fera voler en éclats les hôtels de luxe, les

1. Arthur C. Clarke, préface de *L'Atlantide découverte*, de C. Pellegrino, ouvrage cité.

boîtes de nuit, les magasins de souvenirs et les villas qu'un tourisme exacerbé a implantés sur l'île depuis une vingtaine d'années ; quand le croissant de lune noir et rouge se sera définitivement enfoncé dans la mer ; quand, de Santorin la très belle ne subsisteront plus que des amas informes de blocs de laves refroidis, noyés sous un voile de cendres ; quand l'Atlantide aura été submergée une nouvelle fois, alors, nous aussi, nous ressentirons véritablement au fond de nos cœurs ce « sentiment profond de perte irréparable ».

CONCLUSION

Quand l'Atlantide resurgira

« En effet, là, sous mes yeux, ruinée, abîmée, jetée bas, apparaissait une ville détruite, ses toits effondrés, ses temples abattus, ses arcs disloqués, ses colonnes gisant à terre, où l'on sentait encore les solides proportions d'une sorte d'architecture toscane ; plus loin, quelques restes d'un gigantesque aqueduc ; ici, l'exhaussement empâté d'une acropole, avec les formes flottantes d'un Parthénon ; là, des vestiges de quai, comme si quelque antique port eût abrité, jadis, sur les bords d'un océan disparu, les vaisseaux marchands et les trirèmes de guerre ; plus loin encore, de longues lignes de murailles écroulées, de larges rues

désertes, tout une Pompéi enfouie sous les eaux, que le capitaine Nemo ressuscitait à mes regards !

« Où étais-je ? Où étais-je ? Je voulais le savoir à tout prix, je voulais parler, je voulais arracher la sphère de cuivre qui emprisonnait ma tête.

« Mais le capitaine Nemo vint à moi et m'arrêta d'un geste. Puis, ramassant un morceau de pierre crayeuse, il s'avança vers un roc de basalte noir et traça ce seul mot :

ATLANTIDE

« Quel éclair traversa mon esprit ! L'Atlantide, l'ancienne Méropide de Théopompe, l'Atlantide de Platon, ce continent nié par Origène, Porphyre, Jamblique, d'Anville, Malte-Brun, Humboldt, qui mettaient sa disparition au compte des récits légendaires, admis par Posidonius, Pline, Ammien Marcellin, Tertullien, Engel, Sherer, Tournefort, Buffon, d'Avezac, je l'avais, là, sous les yeux, portant encore les irrécusables témoignages de sa catastrophe[1] ! »

Ces lignes, extraites du fameux *Vingt mille lieues sous les mers*, de Jules Verne, seront-elles aussi prophétiques que tant d'autres visions prémonitoires du célèbre auteur fantastique ? Les vestiges de

1. Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, Hetzel, 1870.

l'Atlantide seront-ils découverts un jour au fond des flots ? L'Atlantide resurgira-t-elle au grand jour ?

Je me pose toutes ces questions à Santorin, où je suis venu passer quelques jours au printemps 1998. A l'extrémité de la pointe nord de la corne du Taureau, je contemple une fois de plus la caldeira. Le soir tombe, et le soleil couchant enflamme le ciel et suscite dans l'eau des reflets d'orichalque.

L'Atlantide perdue est-elle immergée ici ? Se trouve-t-elle plutôt dans les profondeurs de Bimini, ou sous les algues de la mer des Açores ? Faut-il la chercher aux Canaries, au Pays Basque, sur les sommets de l'Atlas, dans le désert du Hoggar ou sur la Côte occidentale de l'Afrique ? A moins qu'elle ne sommeille sous les dolmens de Bretagne, les pyramides d'Egypte ou les monuments cyclopéens du Mexique...

Où est l'Atlantide ? A la fin de cette enquête, après avoir suivi toutes les pistes disponibles, j'éprouve le besoin de brosser une dernière synthèse. J'avais abordé l'énigme de l'Atlantide comme une enquête policière. Il est temps pour le détective de rédiger son rapport et de proposer une version crédible d'événements survenus voici des milliers et des milliers d'années. Une histoire qui commence comme un conte de fées, et qui finit comme une tragédie.

Il était une fois, voici plus de douze mille ans, une île magnifique, ou plus exactement un continent, dans lequel se trouvaient résumées toutes les richesses et les beautés du monde. Dans cette île fabuleuse, l'Atlantide, on trouvait des forêts et des fleurs magnifiques, des sources d'eau chaudes et froides, des animaux de toutes sortes, et même des éléphants. On trouvait aussi de l'or, de l'argent, ainsi qu'un autre métal dont le secret s'est perdu aujourd'hui : l'orichalque.

Cette île paradisiaque était habitée par des hommes sages et cultivés, qui ne connaissaient pas la guerre et vivaient dans le bonheur et l'abondance, dans l'amour du prochain et le respect des commandements divins. Ces hommes possédaient un art d'une grande richesse et d'une extrême subtilité ; et utilisaient des technologies sophistiquées dont nous n'avons plus la moindre idée. Ils vivaient à l'âge d'or.

Et puis, peu à peu, les choses ont commencé à se dégrader. Les Atlantes étaient riches et puissants ; ils étendirent leur hégémonie maritime et commerciale sur l'ensemble des terres connues. De par leur situation géographique, les Atlantes étaient les maîtres de l'océan Atlantique, mais ils avaient établi des comptoirs bien au-delà des rives orientales et occidentales de leur empire. Les Atlantes tenaient les

ports de Tiahuanaco, à l'ouest, et de Tartessos, à l'est. C'était un peuple d'artistes, mais aussi de marchands, et le goût du commerce et du lucre les détourna progressivement de leur origine divine. Les nobles Atlantes devinrent des hommes corrompus, avides de pouvoir, et le paradis de l'Atlantide se transforma en symbole d'oppression.

C'est alors que survint un prodigieux cataclysme. Fut-il provoqué par les dieux, par la nature ou par la folie des hommes ? Nul ne le sait. Mais il eut bel et bien lieu, et provoqua la fin de l'Atlantide.

Ce cataclysme, contrairement à la légende, ne se déroula pas en une seule nuit. Il y eut des tremblements de terre, des éruptions volcaniques, des inondations, des déluges. Cela dura des siècles, des millénaires, peut-être. Mais à la fin des fins, voici onze mille cinq cents ans, l'Atlantide fut entièrement recouverte par les flots.

Quelques rares sommets de l'ancien continent furent préservés : Bimini et l'archipel des Bahamas, les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madère. Tout le reste fut englouti.

Les Atlantes ne périrent pas tous. En plusieurs vagues d'émigrations, ils partirent coloniser les terres de l'est et de l'ouest. Ils débarquèrent en Amérique du Sud, en Afrique occidentale et dans le sud-ouest de l'Europe, entre l'Espagne et la Grande-

Bretagne. Ils n'étaient plus les glorieux Atlantes de jadis ; le cataclysme qui avait ravagé leur île les avait ramenés brutalement à l'âge de pierre. Ce sont eux pourtant qui peignirent les admirables fresques préhistoriques des grottes de Dordogne. Ce sont eux qui, sous le nom de Cro-Magnons, colonisèrent l'ensemble de l'Europe et de l'Afrique du Nord. Ce sont eux également qui construisirent les prodigieux mégalithes celtes, les pyramides de Gizeh, les temples du Mexique et les statues de l'île de Pâques. Ce sont eux qui furent à l'origine de toutes les grandes civilisations du monde antique : les Olmèques, les Mayas, les Aztèques, les Incas, les Toltèques, les Celtes, les Berbères, les Egyptiens, les Pélasges, les Minoens.

Les Anciens avaient conservé la mémoire des glorieux Atlantes, à qui ils devaient la vie et l'intelligence. Cette mémoire fut conservée dans des légendes, des mythes, des religions dont les Atlantes étaient les héros et les dieux. Mais, comme les Atlantes eux-mêmes, les hommes perdirent peu à peu le souvenir du continent fabuleux à qui ils devaient tout, et l'Atlantide sacrée ne fut plus considérée que comme une histoire tout juste bonne à endormir les enfants. Les hommes se détournèrent de leurs origines atlantes, tout comme les Atlantes avaient renié leurs origines divines.

Reste les légendes. Et les prophéties.

Une ancienne prophétie affirme qu'un jour l'Atlantide resurgira des flots et de l'oubli des hommes. Ce retour de l'Atlantide se fera en plusieurs temps, à l'orée de l'ère du Verseau, en 1968, puis en 1998, puis en 2... Les hommes alors prendront enfin conscience de leur véritable origine divine, et inaugureront un nouvel Age d'Or...

Mais une autre prophétie, tout aussi digne de foi, prétend que le monde actuel périra à son tour, comme jadis avait péri l'Atlantide. Les hommes se sont trop éloignés de leurs devoirs ; ils sont corrompus et mauvais, et ne méritent plus de survivre sur la planète qui les a accueillis, voici plusieurs dizaines de milliers d'années. Comme l'Atlantide, le monde disparaîtra bientôt dans un nouveau déluge...

Le soleil s'est couché, et la nuit envahit la caldeira. Là-bas, l'ancien et le nouveau volcan se noient dans les ombres qui montent. L'eau et le ciel se sont rejoints. On ne sait plus où l'on se trouve. Le temps lui-même semble arrêté. Je ne sais si je contemple la fin ou le début d'un monde...

Je songe aux deux prophéties. Celle de l'Age

d'Or et celle de la Fin du Monde. Je ne sais laquelle choisir.

Une mouette passe en rase-mottes et lance son cri, comme une réponse.

Mais qui connaît encore le langage des mouettes ?

BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE

La Bible de Jérusalem, nouvelle édition, Editions du Cerf, 1998

L'Épopée de Gilgamesh, IIIe millénaire avant J.-C., traduit par René Labat, Mazenod, 1961

Homère : *L'Odyssée,* VIIe siècle avant J.-C.

Hésiode : *Théogonie,* VIIe siècle avant J.-C.

Hérodote : *Histoires,* Ve siècle avant J.-C.

Platon : *Timée* et *Critias,* 355 avant J.-C.

Polybe : *Histoires,* IIe siècle avant J.-C.

Diodore de Sicile : *Bibliothèque universelle,* Ier siècle avant J.-C.

Ovide : *Les Métamorphoses,* début de l'ère chrétienne, traduit du grec par Joseph Chamonard, Garnier-Flammarion, 1966

Strabon : *Géographie, 7* après J.-C.

Pline l'Ancien : *Histoire naturelle,* Ier siècle après J.-C.

Elien : Histoires *diverses,* IIIe siècle

Tertullien : *Apologétique,* IIIe siècle

Ammien Marcellin : *L'Histoire julienne,* IVe siècle

Cosmas Indicopleustes : *Topographie chrétienne,* VIe siècle

Fernando Colombus : *The Life of the Admiral Christopher Columbus,* XVIe siècle, Rurgers University, New Brunswick, N.J., 1959

José de Acosta : *Histoire naturelle et morale des Indes,* XVIe siècle

Garcilaso de la Vega : *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas,* XVIe siècle

Oviedo : *Histoire naturelle et générale des Indes,* 1525

Gomara : *Histoire générale des Indes occidentales,* 1553

Popul Vuh, 1557

Francis Bacon : *La Nouvelle Atlantide,* 1622, traduit de l'anglais par Michèle Le Dœuff et Margaret Llasera. Introduction, notes, bibliographie et chronologie de Michèle Le Dœuff, Garnier-Flammarion, 1995

Athanasius Kircher : *Le Monde souterrain*, 1665

Olaüs Rudbeck : *L'Atlantide suédoise,* 1675

Bock : *Dissertation,* 1685

Olivier de Marseille : *Dissertation sur le* Critias, 1726

Buffon : *Les Epoques de la nature,* 1749

Eurenius : *L'Atlantide orientale*, 1754

Baër : *Essais sur les Atlantiques*, 1762

Corneille de Paw : *Recherches philosophiques sur les Américains,* 1768

Jean-Sylvain Bailly : *Lettres sur l'Atlantide*, 1779

Giuseppe Bartoli : *Essai sur l'explication historique que Platon a donnée de sa République et de son Atlantide,* 1779

Delisles de Sales : *Histoire nouvelle de tous les peuples,* 1779

Cadet : *Mémoires sur les jaspes et autres pierres précieuses de l'île de Corse,* 1785

Bory de Saint-Vincent : *Essai sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide,* 1803

Latreille : *Discours sur l'Atlantide,* 1819

Charles Darwin : *Journal des recherches concernant l'histoire naturelle et la géologie des pays visités au cours du voyage du vaisseau royal Beagle autour du monde,* 1839

Charles Darwin : *Origine des espèces par voie de sélection naturelle,* 1859
Jules Verne : *Vingt mille lieues sous les mers,* Hetzel, 1870
Berlioux : *L'Atlas primitif et l'Atlantis,* 1883
Henry Rider Haggard : *She,* 1885
André Laurie : *Atlantis,* 1895
Leo Frobenius : *Et l'Afrique parla,* 1911
Leo Frobenius : *L'Atlantide - Mythologie et cultes*, 1925-1929, traduit de l'allemand par le docteur F. Gidon, préface de Jean Servier, Éditions du Rocher, 1993
Paul Schliemann : *Comment j'ai découvert l'Atlantide,* 1912
Rudolf Steiner : *Nos ancêtres les Atlantes,* 1922
Adolf Schulten : *Tartessos,* 1922
Joseph Karst : *Lettre à Bessmertny,* 1922
Ferdinand Butavand : *La véritable histoire de l'Atlantide,* 1925
Hermann Wirth : *Naissance de l'humanité,* 1929
Ignatius Donnelly : *Atlantis - The Antediluvian World*, 1882, Dover Publications, 1976
Anatole Le Braz : *La Légende de la mort*, 1893, Jeanne Laffite et Coop Breizh, 1994
W. Scott-Elliot : *The Story of Atlantis*, 1896 - *The lost Lémuria*, 1904, Quest Books, The Theosophical Publishing House, 1993
Pierre Benoit : *L'Atlantide,* roman, Grand Prix de l'Académie française, Albin Michel, 1920, Le Livre de Poche, 1994
Lewis Spence : *The Problem of Atlantis*, 1924, Kessinger Publishing Reprints
Lewis Spence : *Atlantis in America*, 1925, Kessinger Publishing Reprints
Lewis Spence : *History of Atlantis*, 1926, Senate, Studio Éditions, 1995

Lewis Spence : *Occult Sciences in Atlantis,* Kessinger Publishing Reprints

Lewis Spence : *Will Europe Follow Atlantis ?*, 1940, Kessinger Publishing Reprints

Charles de La Roncière : *A la conquête des mers,* Paris, 1938

Arthur Posnansky : *Tiahuanaco : The Cradle of the American Man*, 4 vol., New York, 1945

I.E.S. Edwards : *The Pyramids of Egypt,* Penguin, 1949

R. Altamira : *A History of Spain,* D. Van Nostrand Co, Inc., New York, 1952

Jürgen Spanüth : *L'Atlantide retrouvée ?,* Plon, 1954

Jürgen Spanüth : *Le secret de l'Atlantide,* Copernic, 1977

H.S. Bellamy et P. Allan : *The Calendar of Tiahuanaco : The Measuring System of the Oldest Civilization,* Londres, 1956

Robert Graves : *Les Mythes grecs,* 1958, traduit de l'anglais par Mounir Hafez, Fayard, 1967

Robert Charroux : *Le Livre des Maîtres du monde,* Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1967

H. Osborn : *South American Mythology,* Hamlyn, Londres, 1968

J.V. Luce : *The End of Atlantis - New Light on an Old Legend,* Thames & Hudson Ltd, 1969, Elefstathiadis Group, Athens, 1982

Andrew Tomas : *Les Secrets de l'Atlantide,* Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1969

Francis Mazière : *Fantastique île de Pâques,* Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1969

Edgar P. Jacobs : *Le Mystère de la Grande Pyramide,* tomes I et II, Éditions du Lombard, 1972 et 1978

Edgar P. Jacobs : *L'Enigme de l'Atlantide,* Éditions du Lombard, 1977

Charles Berlitz : *Le Triangle des Bermudes*, 1974, traduit de

l'américain par Jacques Hall et Jacqueline Lagrange, Editions J'ai Lu, L'Aventure mystérieuse, 1975
Charles Berlitz : *Sans trace - Le Triangle des Bermudes 2,* 1977, traduit de l'américain par Jacques Hall et Jacqueline Lagrange, Editions J'ai Lu, L'Aventure mystérieuse, 1978
Charles Berlitz : *L'Atlantide retrouvée - Le Huitième continent,* 1984, traduit de l'américain par Paul Couturiau, Editions du Rocher, L'Age du Verseau, 1996
Jean-Pierre Adam : *L'Archéologie devant l'imposture,* Robert Laffont, 1975. Réédité sous le titre *Le Passé recomposé,* Le Seuil, 1990
Louis Charpentier : *Le Mystère basque,* Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1975
Guy Tarade : *Les Portes de l'Atlantide,* Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1976
Otto H. Muck : *L'Atlantide - Légendes et réalité*, 1976, traduit de l'allemand par Claude-Albert Moreau, Plon, 1982
P. Tomkins et Livio C. Stecchini : Secrets *of the Great Pyramid,* New York, 1978
John Anthony West : *Serpent in the Sky,* New York, 1979
Roy Stemman : *L'Atlantide et les continents perdus,* Le Livre de Paris-Hachette, 1980
Joyce Milton, Robert Orsi et Norman Harrison : *The Feathered Serpent and the Cross : The Pre-Colombian God-Kings and the Papal States,* Cassell, Londres, 1980
Jacques-Yves Cousteau et Yves Paccalet : *A la recherche de l'Atlantide,* Flammarion, 1981
D. Gifford et J. Sibbick : *Warriors, Gods and Spirits from South American Mythology,* 1983
Christos Doumas : *Santorin et la fin du monde égéen,* La Recherche, avril 1983
Jacques Gossart : *Les Atlantes, hier et aujourd'hui,* Robert Laffont, 1986

Dorothée Koechlin de Bizemont : *L'Univers d'Edgar Cayce,* Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1985. Tome B, 1987. Tome III, 1992

Edgar Cayce : *Les Mystères de l'Atlantide revisitée,* 1988, Editions de Mortagne, 1994

Jean Deruelle : *De la préhistoire à l'Atlantide des mégalithes - Les leçons du radiocarbone,* Editions France-Empire, 1990

Jean Markale : *L'Enigme du Triangle des Bermudes,* Pygmalion, Bibliothèque de l'étrange, 1990

John Bierhorst : *The Mythology of Mexico and Central America,* Morrow, New York, 1990

Hugo Pratt : *Corto Maltese : Mu,* Casterman, 1992

Aztecs : Reign of Blood and Splendour, Time-Life, 1992

Charles Pellegrino : *L'Atlantide découverte - Une Odyssée archéologique,* 1991, traduit de l'américain par Anne Soulé-Abeilhou, Robert Laffont, Les énigmes de l'univers, 1993

Olivier Boura : *Les Atlantides - Généalogie d'un mythe,* Arléa, 1993

Jean Phaure : *Les Portes du IIIe Millénaire,* Editions Ramuel, 1994

Georges Bordonove : *Les Survivants de l'Atlantide,* roman. Pygmalion, 1995

Graham Hancock : *L'Empreinte des dieux — Enquête sur la nuit des temps et la fin du monde,* 1995, traduit de l'anglais par Philippe Babo, Pygmalion, 1996

REMERCIEMENTS

Nous remercions les Editions Arléa, qui nous ont autorisé à publier des extraits de l'excellente anthologie d'Olivier Boura, *Les Atlantides – Généalogie d'un mythe,* comprenant de nombreux textes antiques ou classiques consacrés à l'Atlantide, notamment les traductions du *Timée* et du *Critias* de Platon.

TABLE

Photocomposition C*MB* Graphic - 44800 Saint-Herblain

Impression réalisée sur CAMERON par



BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES

GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des Éditions France Loisirs
en mai 2001

N° d'édition : 35033. — N° d'impression : 012441/4.
Dépôt légal : mai 2001.

Imprimé en France

« À la fois roman d'aventure, enquête policière, très sérieux livre d'histoire et inépuisable source de références, l'ouvrage donne l'impérieuse envie de se pencher sur « la vie et la mort » de cette Atlantide devenue le personnage d'une tragédie... »

R.I. d'Argence, *Nice-Matin*

Maquette : Atelier Didier Thimonier
Photos © Photonica, Masao Mukai
ISBN 2-7441-4479-7

